

Hermippus redivivus, ou le triomphe du sage, sur la vieillesse et le tombeau; contenant une méthode pour prolonger la vie et le vigueur de l'homme / Traduction d'après ... la seconde édition de Londres. Par M. de la Place.

Contributors

Cohausen, Johann Heinrich, 1665-1750.
De la Place, M.

Publication/Creation

Bruxelles : Maradan, 1789.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hry4x34g>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



C. II. a
18
1/c

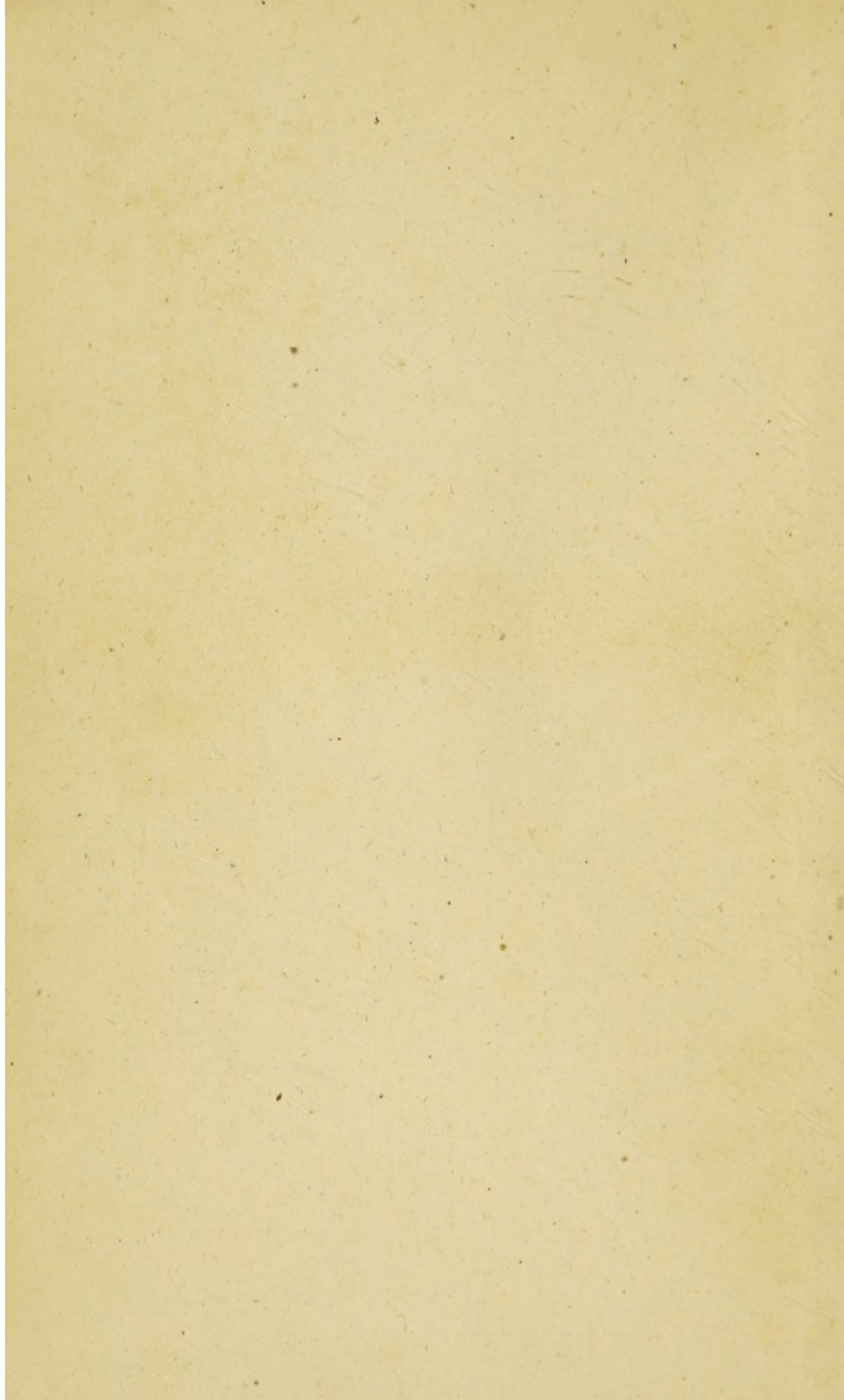
18252/B

COHAUSEN (J. H.)

HERMIPPE

INDITTE

TRIONNE DE PARIS



HERMIPPUS


REDIVIVUS,

OU LE TRIOMPHE DU SAGE.

HERMIPUS

BRIDGEMAN

THE TROOPHE DU SAGE



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28778625>



P. A. DE LAPLACE.
Né à Calais le 1^{er} Mars 1707.
Libre et sans envie l'honneur d'être cité,
Simon par un trait remarquable:
Quoique né tendre, honnête, à l'Amour indomptable,
L'Amitié seule l'a dompté.

D'après le Buste modelé par M. Olivier Sculpté de S. A. R. le Prince Charles de Parme

C. N. Cochin del. 1788.

B. A. Nicollot Sculp.

HERMIPPUS
REDIVIVUS,
OU LE TRIOMPHE DU SAGE,

SUR
LA VIEILLESSE ET LE TOMBEAU;

CONTENANT une méthode pour prolonger
la vie & la vigueur de l'homme;

*TRADUCTION de l'Anglois, d'après le Docteur
COHAUSEN, & la seconde Édition de Londres.*

Par M. DE LA PLACE.

*Vieillards, apprenez à jouir ;
Jeunes, apprenez à vieillir.*

TOME PREMIER.



A BRUXELLES,

Et se trouve à PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-
des-Arcs, à l'Hôtel de Château-Vieux.

1 7 8 9.

HENRI LIPINSKI

LE DIVULGUEUR

QUARTIER THOMAS DE SAZE

LA MONTAGNE ET THOMAS DE SAZE

Contient une description



de la ville de Paris

Facsimilé de la

Manuscrit, conservé à Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

1789

2

A MONSIEUR
LE DOCTEUR SAYFFERT,

Premier Médecin de Monseigneur le Duc
& de Madame la Duchesse d'ORLÉANS,
&c.

*J*E vous ai dû trois fois la vie, mon cher DOCTEUR! j'ose même y ajouter une espèce de renaissance, tant de corps que d'esprit; & d'autant moins douteuse, que nul de tous ceux dont je suis encore connu, ne refuseroit d'attester la grande & pure vérité que vous doit ma reconnoissance. Elle est même d'autant plus légitime, que dix ou douze autres infortunés malades, dont la situation étoit aussi désespérée que l'avoit été la mienne, ont éprouvés de votre part les mêmes secours, qui ont été suivis du même succès.

Je sens pourtant, mon cher & digne DOCTEUR, combien je risque de blesser la modestie, que vos rivaux même connoissent! Mais le sentiment, chez moi,

les raisonnemens qu'il renferme naissent si naturellement les uns des autres, que le Lecteur est conduit, pour-ainsi-dire, par la main, depuis le premier jusqu'au dernier feuillet, de façon à ne pouvoir s'égarer un instant dans la carrière qu'il aura pû se proposer de parcourir.

Mais puisque nous n'avons pû nous dispenser d'entreprendre une Préface, nous croyons devoir observer qu'on rencontre en très-peu de livres une si grande variété de choses renfermées dans un cadre d'aussi peu d'étendue que celui-ci. Qu'on apperçoit dans son Auteur un homme d'un grand savoir, d'une littérature peu commune, & un Penseur aussi réfléchi qu'ami du genre-humain. Que non-seulement tous les livres qu'il cite, sont aussi rares que curieux; mais encore que sans suivre l'usage de la plupart des Auteurs allemands, c'est-à-dire celui de surcharger les marges de leurs livres de citations scrupuleusement traduites des dif-

férens écrivains, celui-ci nous peint souvent leur caractère même : ce qui seul rend son ouvrage de la plus grande utilité pour ceux qui désirent connoître le degré d'estime qui peut être dû à ces sortes de livres, devenus si rares, qu'on ne peut guère se les procurer qu'à très-haut prix.

Une autre remarque non moins importante à faire, relativement à ce singulier *Traité*, consiste dans le choix des Auteurs cités, tous aussi amusans & aussi intéressans qu'instructifs : de façon qu'on a peine à concevoir, à moins que d'avoir lu cet ouvrage, comment il fut possible à son Auteur de tirer d'une matière aussi sèche que morne, un aussi brillant parti que celui qu'il a eu le talent d'en tirer, en le vivifiant au point de le rendre agréable aux yeux des Lecteurs les moins indulgens.

Les extraits qu'il nous donne des ou-

vrages du Moine *Bacon*, offrent à l'esprit l'évidence du prodigieux faveur de cet homme véritablement extraordinaire, qui, dans un tems où l'Europe étoit encore enveloppée dans les ombres de la plus épaisse ignorance, semble avoir seul possédé le trésor d'un faveur assez étendu pour être regardé comme un grand & vrai génie, dans les âges les plus éclairés; & même au point qu'il ne seroit pas étonnant que quelque plume exercée & convaincue de son mérite, ne soit bientôt tentée de nous donner, ne fût-ce qu'un abrégé de ses ouvrages, ainsi que le savant Docteur *Shaw* a fait de ceux du Chancelier *Bacon*, & du fameux *Boyle*: ce qui seroit un grand service à rendre à la république des lettres, & ne pourroit que faire beaucoup d'honneur à notre patrie.

Les histoires que le Docteur *Cohausen* nous rapporte d'*Eugenius Philaletès*,

du *Signor Gualdi* & du célèbre *Flamel*, font non-seulement très-amusantes, mais contribueront peut-être à nous procurer de la part de quelque bon Auteur, une histoire bien faite des plus célèbres prétendus possesseurs de la *Pierre philosophale*, laquelle se trouvant fondée sur de bonnes autorités, pourroit être aussi utile qu'intéressante (1) ; & avec d'autant plus de raison, que le nombre des amateurs & des opérateurs en ce genre s'est fort accru depuis quelques années, spécialement en Angleterre, quoique, dans la crainte du ridicule, la plupart d'entr'eux ne se livrent à cette recherche que dans le plus grand secret. Exceptons-en pourtant l'*Allemagne*, où cette science est toujours dans un si grand crédit, que la qualité d'homme instruit ne s'y peut

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, nous sommes informés que ce projet est mis à exécution par un Adépte Allemand; & c'est un avis que nous croyons devoir ici donner aux curieux des sciences occultes.

presque plus acquérir, si l'on n'a du moins quelque teinture de la chymie.

Quand au but principal auquel notre Auteur s'est proposé d'atteindre en fondant son systême sur l'ancienne inscription citée au commencement de son ouvrage; on ne pourra probablement disconvenir qu'il n'ait traité cette matière avec tant de ménagemens, d'érudition & d'ingénuité, que, dût le lecteur rejeter ses conjectures comme très-peu probables, il ne pourra du moins se dispenser d'avouer que l'Auteur n'a pas absolument perdu sa peine, puisqu'en partant des recherches aussi curieuses que singulières qu'il a faites, que des vues aussi savantes qu'utiles qui s'y trouvent si abondamment répandues, de quelque œil qu'on puisse regarder *Hermippus* & son secret, on avouera du moins que ce Traité ne peut être l'ouvrage que d'un savant du premier mérite. Car on s'appercevra sans

doute que , tout pénétré qu'il semble être de la vérité de son systême , il ne néglige aucune des précautions nécessaires pour prévenir les risques d'être soupçonné d'enthousiasme , de pédanterie , ou de mauvaise foi , ainsi que l'ont été nombre d'écrivains très-connus.

Enfinement on trouve dans cette singulière dissertation , un mélange de sérieux & d'ironique , véritablement fait pour plaire , sur-tout aux personnes faites pour porter un jugement fondé sur les matières de ce genre , & curieuses de voir jusqu'où la force de l'entendement humain peut s'étendre , lorsqu'il s'agit de traiter philosophiquement des vérités contraires aux opinions reçues , sans choquer même le vulgaire.

D'où nous osons nous flater que le public , désintéressé , ne pourra que lui savoir quelque gré des peines qu'il a pri-

ses, ne fût-ce que pour l'amuser agréablement, & ne pas se montrer trop sévère envers un ouvrage qui, au fond, n'a rien de dogmatique, d'ennuyeux, ni même d'offensant pour les imaginations les plus délicates.



AVERTISSEMENT

ET

PRÉDICTION DU TRADUCTEUR.

QUAND ce livre paroîtra,
Dont le titre surprendra,
Le pédant le sifflera,
L'ignorant le frondera,
Le bigot le damnera,
Peut-être on le défendra.
Mais le savant le lira,
D'autant qu'il l'amusera,
Et peut-être l'instruira.

Alors on réfléchira,
Par degrés on sentira
Le bien qui résultera
Des essais que l'on fera
Sur l'homme qui vieillira,
Et qui, de ce qu'il aura,
Du moins en paix jouira.

Ajoutons qu'il se pourra,
Dès que le sexe apprendra ;
Que c'est de lui que naîtra
Ce qui nous rajeunira,
Et dont il s'applaudira ;

ou relativement à la matière sur lesquelles elles étoient inscrites , qui étoient ou le marbre , ou quelque'autre pierre dure & de plus grand prix. Mais si la briéveté étoit nécessaire , la beauté ne l'étoit pas moins : où rien n'est frappant pour les yeux , la mémoire est bientôt en défaut. Pour retenir ce qu'on nous dit , il faut y trouver à la fois , le plaisir & l'instruction ; & cette élégante clarté du style étoit particulièrement cultivée par les Anciens. Elle leur étoit originairement venue de l'Orient , où toutes les sciences étoient enseignées par proverbes ou par paraboles. La Grece avoit encore raffiné sur ces objets , par ses rudimens de connoissances utiles & d'aphorismes. Chez les Romains rien n'étoit plus admiré , même dans les plus beaux siècles de la république , que les adages & les sentences. Et si dans la suite on a abusé de ces mêmes inscriptions , en les appliquant à des objets ou impropres ou de moindre importance , le genre en soi , n'en est pas resté moins esti-

mable ; car les difficultés que présentent aujourd'hui plusieurs de ces monumens, eu égard à leur interprétation, ne naissent assez communément que de l'ignorance de plusieurs des usages ou des évènements peu connus, soit relativement aux mœurs ou aux modes éphémères de l'antiquité.

Nombre de personnes de professions différentes, & par différentes vues, se sont occupées de l'étude de ces amples & curieuses collections que plusieurs savans & amateurs ont faites de ces précieux restes de la sagesse des Anciens, qui ont eu le bonheur d'échapper à l'oubli, & qui sont aujourd'hui déposés dans les cabinets des curieux.

Mais nul d'entre eux n'a mieux mérité d'être distingué des autres, que le célèbre *Thomas Reinesius*, qui en entreprenant un supplément au très-laborieux ouvrage de *Gruter*, a prévenu la perte d'un grand nombre de ces inscriptions, plus ou moins précieuses ; entre

4 *Hermippus redivivus.*

autres celle qui a donné occasion à ce traité :

*Æsculapio & sanitati ,
L. Clodius Hermippus ,
qui vixit annos CXV. Dies V.*

*Puellarum anhelitu
quod etiam post mortem
ejus*

*non parum mirantur Phisici.
Jam poteri sic vitam ducito.*

Le savant *Delechamp* nous a rendu différemment cette singulière inscription. Voici , selon lui , comment elle doit être lue :

*L. Clodius Hirpanus
vixit annos CLV. Dies V.
Puerorum halitu refocillatus
& educatus. (1).*

Le fameux *Cujas* nous la donne d'une autre manière :

L. Clodius Hirpanus

(1) In notis ad l. VII. c. 48. *Plinii* natural. hil.

Hermippus redivivus. 5
vixis annos CXV. Dies V.
Alitus puerorum anhelitu. (1).

Voici donc trois leçons différentes. La première nous dit que *L. Clodius Hermippus* vécut cent quinze ans & cinq jours par l'haleine de jeunes filles, ce qui a bien droit à l'attention des Physiciens, ainsi que de la postérité. Suivant le commentateur de *Pline*, le nom du vieillard n'étoit pas *Hermippus*, mais *Hirpanus*, & la durée de sa vie de cent cinquante cinq ans & cinq jours, avec cette autre circonstance qu'il n'avoit pas vécu de l'haleine de jeunes filles, mais de celle de jeunes garçons. Le jurisconsulte rétablit la première durée de la vie, conformément à la première inscription, en prétendant que le nom du vieillard étoit *Hirpanus*, & que c'est de jeunes garçons qu'il reçut cette nourriture extraordinaire.

Donc en prenant cette inscription telle

(1) Ad Justiniani novel. 5.

qu'elle est de l'aveu de ces trois Auteurs, il en résulte un fait, non moins curieux qu'important : c'est-à-dire qu'un homme, dont peu importe que le nom fût *Hermippus* ou *Hirpanus*, est parvenu jusqu'à un grand âge, à l'aide de l'haleine de jeunes filles ou de jeunes garçons.

En conséquence, soit que le fait soit réellement arrivé, soit qu'il ne s'agisse ici que d'une fiction de quelque esprit jaloux des Anciens, dans la vue d'exercer les talens *interprétatoires* des savans de la postérité, c'est ce qui ne me paroît pas valoir la peine de discuter. Je n'y vois plus qu'un problème physique, qui peut être réduit à ce peu de mots : » Savoir si l'haleine des jeunes filles peut contribuer à » soutenir une longue vie, en écartant » les incommodités qui sont les suites » du vieil âge. » C'est uniquement ce que je me propose d'examiner dans le discours suivant ; où, si je puis parvenir à me rendre aussi amusant qu'utile à mes lecteurs, je le trouverai probablement très-

disposé à s'épargner la peine de chercher à bien connoître, ou la vérité ou la fausseté de l'inscription dont il s'agit.

Avant d'entrer dans un examen approfondi de cette proposition, il semble pourtant à propos d'en écarter quelques difficultés préliminaires.

Il s'agit d'abord de savoir si la durée de la vie de l'homme est une chose en effet, ou fixée ou indéterminée.

Quelques-uns des plus savans parmi les juifs ont pensé que par un décret de la divinité, elle étoit absolument déterminée; &, en conséquence, ont allégué plusieurs traits des livres saints, comme en constatant la preuve (1). Les plus anciens philosophes, tant de la *Chaldée* que de l'*Egypte*, ont cru que la vie de l'homme étoit dépendante des astres, & prétendoient par eux en prédire la durée (2). Les *Stoïques*,

(1) *Manes. Ben Israël. D. Terenc. vitæ. Hist. lib. 1. Diogene. Laert.*

(2) *Diod. Sinal:*

si par le pouvoir des astres ils entendoient le *sort* ou le *destin*, étoit de même opinion ; mais quelque chose qu'ils entendissent par ce qu'ils appelloient le *sort*, il est très-évident qu'ils pensoient que la vie de l'homme, ainsi que celle de toute autre créature, en étoit dépendante, & que conséquemment il n'étoit pas au pouvoir humain de pouvoir rien changer de ses dispositions (1). D'où il résulte que, s'il est quelque chose de vrai dans ces opinions ; si quelques-unes d'elles se trouvent en effet fondées en preuves, il est clair que toutes recherches ultérieures sont absolument vaines : car à quel propos chercher les moyens d'étendre la durée de nos jours, dès que nous avons la certitude que la chose est au-delà de notre capacité ? ou qu'il est du moins douteux qu'il en soit ou n'en soit pas ainsi ?

Pour ouvrir la carrière à d'autres spéculations plus réfléchies sur ce curieux

(1) *Plat.* de placit. *Philosophe.* *Diogen.* *Laert.* *Senec.*

& important objet, je commencerai par la solution de cette difficulté; & entreprendrai de prouver que malgré l'opinion de ces *sages* & fameux philosophes, il n'est en effet aucun terme qui, suivant les loix de la nature, ait été fixé pour la durée de la vie; ou, ce qui est la même chose en d'autres mots, par l'expresse volonté de la Providence.

Je mets d'abord en fait, comme une vérité aussi certaine qu'absolue, que la contingence est essentielle au mode ou à la règle prescrite par le pouvoir de la divinité, pour le cours & ménagement des choses sublunaires. Les causes sans doute entraînent leurs effets après elles; mais je nie pourtant formellement qu'il existe aucune chaîne de causes nécessaires, & attendu que l'établissement de cette doctrine, en général, exigeroit beaucoup de tems & de raisonnemens, je me renfermerai dans mon sujet, sans ambitionner d'autre gloire que celle d'en prouver l'évidence, quant à ce point particulier. Il est en ef-

fer généralement connu que la loi de *Moïse* n'a promis aux hommes que des bénédictions & des récompenses temporelles, & sur-tout une *longue vie* : ce qui est absolument incompatible avec la doctrine d'un terme fixé pour sa durée, & que dès-lors, s'il se trouve quelques passages dans l'Écriture sainte qui semblent la moins favoriser, nous devons les interpréter dans un autre sens, attendu que la partie doit s'accorder avec le tout, & que vainement allégueroit-on quelques passages détachés contre le texte & l'esprit du livre entier. Ajoutons à ceci que l'Éternel loua *Salomon* de lui demander la sagesse, plutôt qu'une longue vie ou des richesses : ce qui prouve sans réplique, que ce Prince pouvoit lui demander l'une ou l'autre de ces dernières graces, ainsi qu'il avoit demandé la première. Mais pour peu que ceci ne paroisse pas assez convainquant, qu'on s'en rapporte au moins sur ce sujet à la décision de l'Éternel même, qui, dans la même circonstance, dit : » Que

» si Salomon marche dans les mêmes
» voies que *David* son père, il étendrait
» la durée de ses jours. » Ajoutons encore
s'il le faut, à ces argumens, que la pra-
tique constante des hommes les plus justes,
ainsi que des plus éclairés sur la volonté
de Dieu, étoit de le prier en termes qu'ils
n'eussent jamais employés, (pour peu
qu'ils les eussent crus contradictoires avec
un décret tellement absolu,) que c'est
même ainsi qu'*Hézéchias* l'implore pour
que ses jours soient épargnés ; (1) de
même qu'*Élie* (2) & *Jonas*, pour que
les leurs fussent abrégés (3).

Mais pour lever toute espèce de doute,
il ne s'agit que de réfléchir sur le choix
que donna à *David* le prophète Natan, (4)
de la guerre, de la peste ou de la famine,
en conséquence duquel ce Prince préféra

(1) Isai. ch. XXXVIII. 3.

(2) Kings. 1. XXX. 4. Jonas. IV. 3.

(3)

(4) Samuel. XXIV. 13.

la peste. S'il eut alors été question d'un terme fixe pour la vie des hommes, comment est-il possible qu'un pareil choix lui eût été proposé? Tous ceux qui moururent de la peste, conformément à la doctrine que je combats, auroient donc du mourir, à très-peu de chose près, en même tems, parce que le terme de leur vie étoit alors expiré?

Cette doctrine est donc évidemment contraire aux principes de la religion, ainsi qu'à la révélation; de façon que je regarde comme convenu, que l'homme le plus vraiment pieux, en pesant sérieusement mes réflexions sur ce sujet, se trouvera convaincu que les décrets de la Providence, les volontés du Ciel, ou la prescience de Dieu, (qui sont les termes usités relativement à ce cas-ci) n'a rien déterminé de *positif*, concernant la durée de la vie.

Passons maintenant à une autre objection préliminaire, qui pourroit m'être faite, eu égard aux opinions des Astro-

logues qui, anciennement, étoient dit-on disciples d'*Esculape*, duquel ils tenoient la maxime : » Que toutes choses n'étoient » ici-bas gouvernées que par les mouvemens & les aspects des Astres. » A quoi j'ai deux choses à répondre : la première, qu'ils ne pouvoient positivement savoir que cela fût, même en leur accordant que cela fût vrai, attendu l'ignorance absolue dans laquelle ils étoient du vrai système du Ciel, ainsi que des mouvemens de ces différens corps auxquels ils attribuoient une si grande puissance ; ce qui seul rend leurs prétentions nulles. Car s'ils ne peuvent nous convaincre comme Astronomes, rien dans la Nature ne peut être plus ridicule, que de vouloir qu'on se soumette à leurs assertions comme Astrologues.

Pour se convaincre de ceci, il ne s'agit que de consulter les preuves authentiques que nous fournissent les anciens Auteurs du système des *Chaldéens* (1), qui le dé-

(1) *Diod. Sicul.* lib. 1, *STEMLEYSS Chaldaic. Philosophy.*

montre aussi faux qu'absurde : faux, comme contraire aux expériences & aux observations des tems qui ont succédé au leur ; absurdes, comme contraire aux principes inaltérables de la raison, & de la vraie science.

Mon second argument consiste à dire, que si l'autorité des Anciens est prouvée absolument nulle, & qu'il soit encore quelques modernes persistans dans leur opinion, ils doivent nous prouver sur quels fondemens ils l'appuient, non pas en partant des idées chimériques de l'*Astrologie judiciaire*, mais de ceux de la pure & vraie philosophie ; dès qu'ils auront rempli ce devoir, ou du moins lorsqu'ils auront tenté de le remplir, il sera pour lors assez tems d'examiner jusqu'à quel point leur nouveau systême pourra se trouver raisonnable.

En attendant cette tentative de leur part, je finirai sur ce chapitre par dire, en partant de cette maxime du droit civil :

» Que sur des choses qui n'ont pas d'exif-

» tence , ainsi que sur celles qu'on ne
» peut rendre visibles , il n'est qu'une
» même réponse » : c'est-à-dire qu'elles
ne doivent être considérées que sous le
même jour, comme n'offrant aucun fon-
dement réel à la dispute.

Voilà déjà quelque chose d'assez pro-
pre à favoriser l'établissement de la fon-
dation de notre doctrine. Il reste pour-
tant sur notre chemin une autre opinion
vulgaire, qui doit être écartée ou plutôt
exposée & combattue. J'entends parler de
cette opinion, ou plutôt de ce préjugé
profondément enraciné chez bien des
gens, eu égard au prétendu terme
limité de la vie dont nous avons déjà
parlé, parce qu'ils voient leurs infirmités
& la vieillesse qui s'ensuit à certain âge,
& qu'ils supposent en conséquence que
ces maladies qui accompagnent le vieil âge,
arrivant chez bien des gens à certain pé-
riode, qu'elles sont sentées nécessaires.

Il faut convenir que s'il étoit quelque
chose de vrai dans cette hypothèse, nous

nous verrions arrêté de nouveau ; attendu que lorsque nous avons parlé de retarder la vieillesse , on s'attendroit à nous voir en état de rajeunir les hommes. Il est donc , en partant de-là , nécessaire d'établir avec la plus grande clarté possible , quel est en effet notre système.

Le corps humain est ce qu'on appelle une machine animée par un esprit immortel ; & ce qui tend encore plus à mon but , fabriquée par une main toute puissante. Donc on ne peut supposer que cette machine dût être si légèrement ou si peu judiciairement composée , qu'elle pût être dans le cas de se trouver décomposée en un très-court espace de tems. Cela ne pourroit guère s'allier soit avec la nature de l'homme , regardé comme créature raisonnable , soit avec cet art & cette sagesse qui éclatent dans la composition du corps humain. Ainsi quand le Théologien dit que le péché à appelé la *mort* , il semble ne s'exprimer que philosophiquement , & que s'il m'étoit permis d'expliquer

pliquer son intention , je serois porté à dire , que les infirmités & la mort même ne sont pas attachées à ce même corps humain par le vouloir de Dieu , ou , ce qui revient au même , par la loi de la Nature , mais sont provenues des dérèglemens & des vices des hommes , qui naturellement portent en eux les semence de la mort , & qui dans ce cas , si c'est un mal , ce n'est pas la Providence , mais nous seuls qu'il en faut accuser.

J'avouerai cependant qu'en partant de ce que sont maintenant les choses , ainsi que de ce qu'elles ont été pendant bien des siècles , il ne reste aucun espoir d'immortalité pour notre individu , pas même celui de prolonger nos jours jusqu'à trois ou cinq cens ans. Je n'en affirmerai pourtant pas moins qu'il n'est ni aucun période fixé par la Nature , ni même de loi positive & dont l'effet soit inévitable , qui attache la vieillesse & les infirmités , à un certain nombre d'années ; mais qu'il est très-possible , & peut-être même très-

praticable , qu'un homme puisse allonger sa carrière bien au - delà de la date commune, & même sans se ressentir des incommodités ordinaires de l'âge : sans quoi , ce seroit plus éviter la mort que préserver la vie.

Pour parvenir à prouver ceci, je ferai d'abord usage de ce qu'inspire la raison, & ensuite de l'expérience ; j'espère, même, rendre évident par argument, qu'il se peut, & par suite, qu'en effet la chose a été possible, & que s'il plaît alors à quelque sceptique de douter de la vérité de ma doctrine, je l'abandonnerai à sa routine, d'où résultera la juste récompense de son obstination & l'extinction d'une vie beaucoup plus courte qu'elle n'eut pû l'être.

Tous les sages sont convenus que la Nature, par où j'entends la sagesse du Créateur, qui s'est manifestée dans l'ordre de toutes choses, agit toujours uniformément à tous égards, & assigne un période propre à toutes choses créées. *Salomon* a dit, dès long-tems : » Il est un tems

» pour naître & un tems pour mourir ». (1)
Maxime courte , mais susceptible d'un
long commentaire. La vie de l'homme
ne consiste sûrement pas à manger , à
boire , à veiller , à dormir ou à satisfaire
alternativement ses différens goûts & ap-
pétits. S'il en étoit ainsi , le terme or-
dinaire de la vie seroit en effet assez long ;
& nous avons plus d'une preuve de gens
que la satiété dont les accabloit le cercle
étroit de ces actions triviales, se sont en-
nuyés de la vie , avant que la mort les
menaçât , & même au point qu'ils ont été
au-devant d'elle. Mais comme le divin
vieillard l'a justement observé : » L'art est
» long , & la vie est courte » ; (2) c'est-
à-dire , que dans ce cas on n'apperçoit
aucune juste proportion entre le pouvoir
de l'imagination & la force du corps.
Que tout se fait à la hâte , que nous pré-
cipitons tout , depuis l'enfance jusqu'à l'a-

(1) *Eccles. III. 2.*

(2) *Æs longa vita brevis , occasio celeris , experimentum
periculosum , judicium difficile. Hyppocrat. Aph. 1.*

dolefcence , & de l'adolefcence à l'âge d'homme , ainfi que dans ce qu'on appelle le moyen âge ; & que de-là nous déclinons infenfiblement dans la foibleffe , la mifère & le radotage.

Or , dans ce cas , eft-il homme qui puiſſe penfer que tel foit vraiment l'ordre de la Nature ? qu'elle ait accordé tant d'années au brochet , à l'aigle , au cerf , même au ſerpent , & qu'elle les ait refusées à l'homme ?... Loin de nous un pareil ſentiment ! Soumettons plutôt notre amour-propre au point de croire que la briéveté de la vie ne dérive que de la foibleffe & des habitudes vicieufes de l'homme.

Mais on dira , fans doute , que la mort n'eſt pas uniquement la fin de nos infirmités ; mais que le vieil âge eſt autant une infirmité qu'aucune autre , & qui certainement nous l'amène ? Que la machine humaine eſt conſtituée de manière non-feulement à croître & arriver à la perfection , mais à décroître , & parvenir in :

sensiblement à sa fin? Que le feu divin qui l'âme s'affoiblit par degrés; que les solides perdent journellement leur ton; que les vaisseaux alors deviennent cartilagineux & enfin de cause, plus ou moins osseux? de sorte que la mort, suite attachée au vieil âge, est la chose la plus naturelle (1).

A la bonne heure : ma prétention n'est pas que l'homme puisse toujours vivre, ni même pousser sa carrière, ainsi que je l'ai déjà dit, ni jusqu'à trois, ni jusqu'à cinq cens ans. Je dis seulement que la vieillesse est la seule infirmité à laquelle nous soyons expressément assujétis par la Nature, & que dans ce cas il est très-possible que par le secours de l'art l'homme puisse s'en préserver plus long-tems qu'il ne l'a fait jusqu'à nos jours. Et j'insiste sur cette possibilité, en partant des fondemens que j'ai déjà jettés en conséquence : c'est-à-dire que le corps hu-

(1) *Boheraave, institut. Medic. §. 474, 475. 1053* ▷
1054.

main étant une machine admirablement fabriquée, j'en infère qu'il est très-possible que par des soins & des précautions convenables, elle peut être maintenue en bon ordre pendant un tems plus considérable que n'est celui de la période ordinaire de sa destruction. Qu'il est par conséquent très-vraisemblable que cette irraisonnable brièveté provient beaucoup plus de notre manque de savoir, de soins & d'attentions, que d'une loi prescrite par le très-sage & très-profond Artiste de toutes choses.

Tels sont mes vrais principes, & que je soumetts au plus rigoureux examen. S'ils peuvent être démontrés, ou faux, ou précaires, j'en serai aussi attristé pour moi-même que pour le genre humain; avec d'autant plus de raison, qu'ils présentent une forte apparence de vérité, & d'autant plus faite pour plaire, qu'elle tend à la gloire de la divinité, en lui attribuant ce bon vouloir envers les hommes.

Mais de peur que quelqu'un ne dise que

bien des choses semblent belles en spéculation , & dont la pratique n'est pas moins trompeuse , je veux , après avoir ainsi exposé ma doctrine au grand jour de la raison , l'examiner moi-même à la lumière de l'expérience , pour , si je la trouve sans taches , que le lecteur & moi puissions procéder sans obstacles dans la carrière que nous avons à parcourir ; & sans qu'il craigne de ne trouver en moi quelqu'un qui ne cherche en effet qu'à l'amuser avec un savant paradoxe , au lieu d'un simple dévoilement de la plus grande & plus utile vérité.

Contre l'opinion communément reçue , les plus antiques & les plus respectables monumens de l'Histoire me mettent en état de démontrer que cette briéveté de la vie de l'homme , devenue aujourd'hui si commune , ne fut pas toujours , & même n'est pas encore telle par-tout. Je ne m'appesantirai pas sur ce qui s'est dit eu égard au grand âge des patriarches avant le déluge , & me bornerai seulement à quel-

ques observations nécessaires à l'appui de ma doctrine, & dont la vérité ne peut être susceptible de contestations.

Observons d'abord, que bien que les hommes véussent jadis très-long-tems, l'espèce en étoit absolument neuve, & que le corps humain ayant été nouvellement tiré de la terre par le Créateur, il avoit par conséquent gardé beaucoup de sa force primitive. On dit assez communément de nos jours d'un homme qui se dépêche de vivre, qu'il s'attache à détruire sa constitution; qu'en partant des principes de *Moïse*, nous ne pouvons disconvenir que la fabrique du corps d'*Adam* dût avoir été beaucoup plus forte & mieux pétrie que n'est la nôtre; & que c'est sans doute ce qui le soutint si long-tems après avoir perdu *l'arbre de vie*, ou la façon d'en user qui avoit été jugée convenable à son état primitif. Observons, en second lieu, que ces patriarches vivoient dans un autre monde: j'entends un monde autrement constitué que le nôtre, & que par

conséquent ce qu'on nous dit de leur grand âge n'est pas plus incroyable qu'une multitude de faits que l'expérience & l'évidence même nous obligent de croire vrais. (1) Troisièmement, que si avec une constitution plus forte, & dans un monde mieux disposé, les hommes ont vécu non-seulement jusqu'à différens âges, mais même jusqu'à neuf & dix fois plus long-tems que nous, il semble que rien ne répugne à croire, qu'en nous occupant avec un plus grand soin de notre constitution, & en atténuant, à force d'art, les qualités nuisibles des différens élémens, eu égard à leurs dispositions actuelles, les hommes pourroient insensiblement acquérir une aussi grande distinction dans les périodes de leur vie & de leur mort.

Il est singulièrement remarquable, que non-seulement les Écrivains sacrés, mais que tous les anciens Auteurs *Chaldéens*, *Egyptiens* & *Chinois*, parlent également

(1) *Burnet. Theor. Tellur. Oud wortls Sythen. intellect.*

du grand âge de ceux qui ont vécu dans les premiers tems, & cela avec tant de confiance, que *Xénophon*, *Pline* & autres judicieux Auteurs, ont admis leur témoignage sans le moindre scrupule.

Mais pour descendre à des tems moins éloignés, *Attila*, Roi de *Huns*, qui régnoit dans le cinquième siècle, avoit vécu cent vingt-quatre ans, lorsqu'il mourut des excès de la nuit de son second mariage avec une des plus belles Princesses de ce siècle. (1) *Piaustus*, Roi de *Pologne*, qui du rang de simple payfan, fut élevé à celui de Monarque, en l'an 824, vécut cent vingt ans, & gouverna son royaume avec tant d'habileté jusqu'à sa mort, que sa mémoire jouit encore de la plus haute vénération parmi ses compatriotes (2). *Marcus Valerius Corvinus*, Consul Romain, fut célébré comme un vrai pa-

(1) *Priscus apud Jornandes. Bonfinius, histoire de HONGRIE, décad. première, l. 2, pag. 15.*

(2) *Goaguini rerum Polon. pag. 64. Herbert de Frultin. liv. 1, pag. 13. & Harchnoch. l. 1, ch. 2, pag. 68. &c.*

triotte , & comme un excellent homme dans la vie privée , par *Caton l'ancien* ; & cependant *Corvinus* avoit cent ans passés (1). *Hippocrate* , le plus grand des Physiciens , vécut cent quatre ans (2). *Asclepiades* , Physicien persan , atteignit les cent cinquante (3). *Galien* en vécut cent quatre , sans infirmités (4) , & ces hommes étoient bien faits pour illustrer leur profession. . . . Ajoutons à ceci que *Sophocles* , fameux Poète tragique , a vécu cent trente ans ; (5) *Démocrite* le Philosophe , cent quatre ; qu'*Euphranon* enseigna à ses disciples jusqu'au-delà d'un siècle , & que tous ces personnages n'étoient pas comparables à *Épiménides de Crète* qui , suivant le témoignage de *Théopompe* , Historien non suspect , a vécu au - delà de

(1) *Cato* , de re rusticâ , *Cicer. d. Senectute. Plin. Hist. Nat. liv. 7.*

(2) *Eusebe. Chronic. Petav. Rati. Temp. Tom. 1. , p. 96.*

(3) *Plin. Hist. Nat. liv. 7. , ch. 14.*

(4) *Fulgor. liv. 8. , c. 14. , pag. 1096.*

(5) *Eusebe. Chron. Petav. Rat. Temp. Tom. 1. , p. 96.*

cent cinquante-sept années. (1) Je fais mention de ceux-ci, parce que s'il est quelque vérité dans l'Histoire, nous pouvons compter sur ces faits; & en conclure, avec pleine assurance, que cent & même cent vingt années, ne sont pas les dernières limites de la vie humaine.

Mais ce qui favorise bien plus encore notre doctrine, c'est que ce n'est pas précisément dans tel ou tel pays que de pareil vieillards peuvent être trouvés, puisqu'on en rencontre par-tout ailleurs. Nous sommes fondés à croire, sur une autorité grave, qu'il s'est trouvé dans le *Bengale*, un payfan qui avoit au-delà de trois cents trente-cinq années, & qui après avoir été très-long tems pensionné par les Souverains de son pays, a obtenu de leurs vainqueurs, *les Portugais de Cambaja*, la continuation de ces mêmes pensions. (2) *Pline* rapporte que dans la seule ville de *Parme*, il s'est trouvé deux hommes de

(1) *Diogen. Laer. invit. Epiménides.*

(2) *Barthol. Hist. Annat. Cent. 5. Hist. 28, p. 46.*

cent trente, & trois de cent vingt ans, lorsque certaine taxe y fut établie, ainsi que de bien plus âgés encore dans plusieurs autres villes d'Italie, & sur-tout à *Ariminium*, un *Marcus Aponius*, qui avoit alors cent cinquante ans (1). *Vincent Coquelin*, ecclésiastique, mourut à Paris en 1664, à cent douze ans (2). *Laurence Hutland*, a vécu dans les *Orcades*, jusqu'à la cent soixante-dixième année (3). *Jacques Samds*, Anglois, est mort vers la fin du dernier siècle, à cent quarante ans, & sa femme à cent vingt (4). Il est assez commun, en *Suède*, de rencontrer des hommes au-dessus de cent ans; & *Rudbekius* affirme, d'après les registres de mortalité, signés par son frère, qui étoit Evêque, que dans la médiocre étendue de douze Paroisses, il étoit mort dans

(1) *Plin. Hist. Nat.*, liv. 7, ch. 29.

(2) *Mémoire de Paris*, p. 197.

(3) *Bucham. Hist.*

(4) *Hakewill's apol.*, l. 3, c. 1, p. 166.

l'espace de trente-sept ans , 232 personnes , entre cent & cent quarante années de leur âge. (1) Ce qui est d'autant plus croyable , que dans la diète assemblée par la précédente Reine de *Suède* , le plus hardi & le meilleur Orateur de l'ordre des payfans étoit plus que centenaire. (2) Cette liste est cependant moins nombreuse que celle qui pourroit être produite relativement à l'Afrique & à l'Amérique Septentrionale.

Mais je me borne aux exemples cités , comme véritablement authentiques , que j'ai rassemblés , non pour faire parade de mes lectures , ou pour flatter la curiosité de mes juges , mais dans la seule vue de les convaincre par la certitude des faits , que la vie de l'homme peut s'étendre au-delà des limites vulgaires ; que cette longueur de vie n'est point bornée à un seul climat ou région , & que , dès-là , nous ne sommes point dans le cas de désespérer

(1) *Ol. Rudbeck. Atlants.* , pag. 396.

(2) *Mémoir. Hist.* 1713. Tome 2 , pag. 336.

de trouver l'art de prolonger notre carrière, ainsi que de la défendre, dans quelque pays que ce soit, des infirmités attachées à la décadence de l'âge.

Il n'est pas moins vrai qu'il est des climats assez heureusement favorables à la santé, pour étendre le cours de la vie humaine jusqu'à des périodes très-extraordinaires : par exemple, dans la *Floride*, au-dessous des établissemens Anglois, on a vu mourir, il y a au plus vingt ans, un Prince Indien, dans la pleine force & usage de toutes ses facultés, qui se rappelloit d'y avoir vû arriver les Espagnols, & qui par conséquent devoit avoir plus de deux cens ans. C'est des Indiens, il est vrai, que nous tenons ce fait; mais ceci doit d'autant moins porter atteinte à notre crédulité, que la véracité de ce peuple est portée au point de n'avoir dans leur langue aucun mot fait pour exprimer le *mensonge*, & que s'étant vus souvent trompé par les Européens, ils ne les accusèrent même dans le ressentiment par

le mépris qu'ils en concevoient, qu'en les taxant de *mésuser de la parole*.

Mais pour les personnes qui préfèrent les écrits des Anciens à toutes les autres autorités, je citerai l'isle de *Céa* l'une des *Cyclades*, qu'on appelle aujourd'hui *Zia*, dont la température étoit si salutaire, que s'étant vu en danger d'être trop peuplée pour suffire à la nourriture de ses habitans, *Strabon* nous assure qu'il s'y étoit promulgué une loi, par laquelle tout homme qui vivroit plus de soixante ans, seroit forcé d'avalier un poison, dont la base étoit le jus d'un simple nommé *Hemlock* (1), loi à laquelle le Poète comique *Ménandre*, fait allusion dans les deux vers suivans :

Par la loi de *Céa*, mûrement réfléchie,
Qui ne peut vivre heureux (2) n'a plus droit à la vie.

La partie principale de cette Histoire nous est même confirmée par plusieurs

(1) *Strabon*, liv. 10, pag. 335.

(2) On sent que si le Poète eut voulu traduire exactement, il eût dit : *Tout homme à soixante ans, n'a plus droit, &c.*

autres anciens Auteurs , & particulièrement par *Héraclides* & *Ælien* , ainsi qu'on le verra dans la note ci dessous (1).

Mais en comparant ces deux témoignages ensemble , il naît un doute , qui consiste à savoir si cette pratique des anciens habitans de *Céa* étoit fondée sur un

(1) *Héraclides* , de *Politit.* p. m. 20. » L'air de cette
» isle , (dit - il) est si pur & si salulaire , que l'homme ,
» ainsi que la femme , y pourroient atteindre le plus grand
» âge. &c.

Ælien. Var. Hist. , l. 4 , c. 37 , dit expressément : » Que
» par une coutume des *Céa* , ceux qui approchent de la
» vieillesse , sont forcés , soit dans un festin , soit dans un
» sacrifice solennel , de boire le jus d'*Hemlock* , pour qu'ils
» ne puissent devenir à charge à leurs compatriotes , lorsque
» les infirmités adhérentes au déclin de la vie viendroient
» les assaillir ».

Il est même assez étrange que ni *Tournefort* , ni aucun autre voyageur moderne , à qui nous devons d'amples descriptions de l'isle de *Céa* , & qui affectent d'enrichir leurs écrits de citations des anciens Auteurs , ne parlent ni de la pureté actuelle de l'air qu'on y respire , ni de cette ancienne coutume de ses premiers habitans. Il est pourtant vrai qu'on en rencontre une espèce de confirmation , lorsqu'ils nous parlent de cette prodigieuse quantité de ruines qu'on y rencontre , qui prouve combien dans les tems reculés cette isle étoit peuplée ; d'où il est aisé de présumer que la loi dont il s'agit , ait pu y sembler devenue nécessaire.

édit de la part du gouvernement, ou sur une de ces coutumes qui, une fois fondées sur des idées de grandeur d'ame, acquièrent par autorité le même degré de soumission que les ordonnances les plus légales. Le lecteur a dû voir que *Strabon* avoit imaginé qu'il subsistoit en effet une loi, qui prononçoit que tout homme qui vivroit plus de soixante ans, seroit condamné à se donner volontairement la mort; mais il s'est probablement trompé, puisque la température de ce pays étant si salutaire, & les habitans y pouvant vivre long-tems, le gouvernement en prononçant ou en favorisant une loi de cette espèce, se seroit privé lui-même du nombre de sujets qui eussent pu devenir capables de rendre à la république les grands services; & sur-tout, si comme il le suggère, la loi eut indistinctement forcé toute personne atteignant cet âge, de s'empoisonner elle-même. Le lecteur peut en même tems observer que la phrase d'*Héraclides* paroît n'exprimer qu'une volonté

vraiment libre , au lieu d'une loi de rigueur. Nous pouvons observer encore que le rapport d'*Ælien* exprimoit & designoit clairement les personnes décrépites , & non toutes celles qui auroient atteint soixante ans passés. Tout ceci tend fortement à réfuter l'opinion de *Strabon* , & nous induit à croire , que dût-elle être aussi vraie que suspecte , il n'est pas moins hors de doute que ce même édit ne subsistoit déjà plus au tems de *Tibère*. Mais la preuve qu'en fournit *Valère Maxime* peut fortement contribuer à éclaircir le véritable état de l'affaire , & nous engage à faire part à nos lecteurs des principales circonstances de sa narration :

» En allant (dit-il) en *Asie* avec *Sextus*
» *Pompeius* (1), & passant par *Jules*, nous
» assistâmes à la mort d'une dame , âgée
» d'environ quatre-vingt-dix ans. Elle
» avoit fait part aux Magistrats des rai-

(1) *Valer. Max.*, liv. 2, ch. 6, N^o. 8, *in exter.* dont l'autorité est d'autant plus forte, qu'il nous dit avoir été témoin du fait dont il s'agit.

» fons qui la déterminoient à renoncer à
» la vie ; après quoi elle s'étoit préparée
» à avaler le poison , lorsqu'ayant appris
» l'arrivée de *Pompée* , & imaginé que sa
» présence ne pouvoit qu'ajouter à l'éclat
» de sa cérémonie funèbre , elle l'avoit
» très-humblement fait supplier de vou-
» loir bien l'honorer de sa présence. Il
» crut pourtant, après y avoir consenti,
» devoir ne rien négliger pour la dé-
» tourner d'une résolution aussi extraor-
» dinaire que cruelle. Mais la dame, après
» lui en avoir marqué toute sa recon-
» noissance , & supplié les dieux qu'elle
» alloit chercher bien moins que ceux
» qu'elle alloit quitter , de vouloir bien
» l'en récompenser : je n'ai jusqu'ici (ajou-
» ta-t-elle) éprouvé que les faveurs de
» la fortune : & pour ne pas risquer en
» vivant plus long - tems , de me voir
» exposée aux maux qu'amènent tôt ou
» tard son inconstance , je quitte volon-
» tairement ce monde , tandis que j'aime
» encore à le voir , en laissant après moi

» deux filles & sept garçons , pour chérir
» & honorer ma mémoire ». A ces
mots , la dame portant les yeux sur sa
famille & ses amis , les exhorta de la
façon la plus tendre & la plus énergique,
à entretenir toujours entr'eux l'union &
la paix ; & après avoir recommandé le
soin de sa maison , ainsi que de ses do-
mestiques , à sa fille aînée , nous la vîmes
l'œil serein & d'une main assuré , prendre le
vâse fatal , implorer *Mercuré* (1) pour qu'il
favorisât son passage dans l'autre vie , &
vuida d'un seul trait la coupe. Quelques
instans après , avec le maintien toujours
également aussi ferme que tranquille , elle
nous fit remarquer les effets progressifs
du poison , qui après lui avoir glacé les
jambes & gagné par degrés les parties
supérieures , ne lui laissa plus que le tems

(1) Ce qui semble digne de quelque attention , c'est que cette femme , qui dispose ainsi de sa vie , loin de croire offenser les dieux , se recommande même à *Mercuré* ; & que *Virgile* nous dit pourtant que ceux qui mouroient ainsi , étoient mal accueillis dans l'autre monde.

d'appeller sa fille aînée , pour lui fermer les yeux , après quoi nous la vîmes expirer fans regrets & fans agonie. Sur quoi (dit *Valérius*) *Pompée* presque aussi pétrifié que moi , à la vue d'un tel & si étrange spectacle , nous pressa de sortir , les yeux mouillés de pleurs : car les Romains (ajouta-t-il) ne croyoient pas la compassion incompatible avec la grandeur d'ame.

Le même Auteur nous apprend que ce qui étoit à quelques égards l'effet de la nécessité à *Céa* , devint par d'autres raisons une coutume à *Marseille* (1) , où il prétend avoir connoissance que les Magistrats conservoient toujours sous leur garde un poison , dont personne n'avoit droit d'user , jusqu'à ce que par un mémoire expositif des raisons qui autorisoient à vouloir quitter la vie , on en obtînt la permission du Sénat , qui étoit composé de six cens personnes.

Nous remarquerons encore , que dans

(1) Id. *ibid.*

tous les siècles, ainsi que dans tous les pays, le désespoir & les chagrins fondés, ont toujours plus ou moins prévalus, au point de porter nombre de personnes à anticiper sur ce que les autres pensoient n'arriver toujours que trop tôt. Et si ces furieux & frénétiques mortels trouvent toujours d'assez nombreux moyens pour se soustraire à la vie, devons-nous bien fermement croire qu'il n'en existe aucun qui puisse nous servir à la prolonger, au moins pour quelque tems? Ce desir n'est-il pas aussi naturel & aussi raisonnable, que celui qui nous porte à notre dissolution est d'une raison absolument dépravée?

Ce qui est de nulle valeur se trouve sur le chemin de tout le monde; l'insensé le plus méprisable, le lunatique le moins susceptible de guérison, le malfaiteur que le sentiment de ses crimes ou la crainte du supplice ont conduit jusqu'au désespoir, tous ont ce remède en leur puis-

fance, & peuvent, à leur gré, recourir à la mort (1).

Bien des gens imagineront sans doute que le travail & les soins nécessaires à prendre pour parvenir à prolonger une vie moins pénible jusqu'au tombeau, c'est-à-dire, de substituer une courte nuit d'hiver à une longue & douloureuse nuit d'été, jusqu'à l'extinction de notre existence, ne

(1) Notre Auteur, à certains égards, ressemble à *Senèque*, il jette une idée comme au hasard, il laisse à son Lecteur à se convaincre lui-même de la vérité par la réflexion. Il est en effet différens moyens de se procurer la mort : mais comment cette assertion prouve-t-elle que la prolongation de la vie doit être en effet une chose si désirable ? Parce que, comme il nous le donne à entendre, la Nature n'est pas libérale de ses dons les plus précieux. Il est au pouvoir de l'homme de gratifier à son gré tous ses sens, & de mener en conséquence une vie très-voluptueuse, mais que celui d'atteindre jusqu'à la sagesse ou à la vertu, n'est pas à beaucoup près si facile. Nous avons sans doute les moyens propres pour arriver à ce but, mais le raisonnement, l'attention, la circonspection doivent nécessairement être employés pour y parvenir. Il n'est guère possible de concevoir l'idée d'une *excellence* qui soit à notre portée, sans le secours de l'action & de la persévérance, & dès-là ce qu'on atteint facilement, n'a nul droit au titre d'*excellence*. La fureur de mourir semble autant être une espèce de frê-

font pas chose aisée à entreprendre. C'est pourtant ce qui devoit nous intéresser d'autant plus, puisque cette étonnante découverte non - seulement prolongeroit nos jours, mais immortaliseroit notre mémoire. Nous croyons déjà voir plus d'un critique traiter la seule proposition que nous en présentons ici comme chimérique; mais nous osons croire que ce jugement précipité ne partira que d'une fausse

néssie, que le desir de vivre quand la volonté du ciel s'y oppose, est une foiblesse; mais le sens commun nous apprend toujours qu'une longue vie est une faveur du Ciel, & la révélation la propose comme une récompense. *Abraham, Isaac & Jacob*, ont très long-tems vécu; la prolongation des jours de *Job*, est attribuée à une providence particulière; une longue vie fut promise à *Salomon*, mais conditionnellement; celle d'*Hézéchias* fut prolongée de quinze ans, à cause de sa piété; & les bonnes œuvres de *Tobias* & de *Tobie* prolongèrent leurs jours. Sous la nouvelle loi, on doit remarquer que la félicité éternelle est exprimée par *vie*, & la damnation éternelle est appelée *mort*; que les Apôtres & les Disciples de *Jesus* étoient jaloux de la promesse qu'il avoit faite à *Jean*, qu'ils soupçonnoient être celle d'une longue vie. Il est vrai que cet Apôtre favorisé poussa loin sa carrière, & survécut à presque tous ses compagnons, qui périrent dans la première persécution qu'éprouva le christianisme.

magnanimité, ou du desir de se distinguer en affectant une espèce de mépris pour ce qui doit être le plus vivement desiré par la généralité des hommes. Il est vrai, qu'en pleine santé sur-tout, nous sommes très-disposés à nous tromper nous-mêmes, & à regarder une recherche de cette espèce, non-seulement comme vaine, mais comme inutile, la seule qui vraiment nous occupe étant celle du plaisir présent. Mais quand les moyens d'en jouir commencent à nous manquer, quand la vieillesse nous arrive, c'est alors que naissent & la réflexion & les regrets, que nous languissons après ce que nous sentons qui devoit être l'objet de nos soins; que nous voudrions continuer (si l'on peut s'exprimer ainsi) à boire, dussé être jusqu'à la lie, le peu de vie qui nous reste. Convenons donc que dans ce cas il seroit plus avantageux & plus sage de discuter la matière que je propose dans un tems convenable, c'est-à-dire tandis que nous avons encore les facultés suffisantes pour

découvrir quelles peuvent être les règles de conduite nécessaires pour la prolongation de la vie, & encore assez de force pour nous assujettir à ces mêmes règles, seules capables d'écarter les infirmités sous le cruel empire desquelles la vie n'est plus en effet pour nous qu'un douloureux fardeau. (1)

Le propriétaire d'une maison bien située, élégamment meublée, avec nombre

(1) Cette observation est, sans contredit, on ne peut plus judicieuse. C'est dans la fleur de l'âge que ces précautions doivent être prises, pour prévenir les infirmités qui, trop communément nous menacent & nous affligent dans nos vieux jours; puisque si nous attendons qu'elles arrivent, nous perdons pour-ainsi-dire, la saison qui eût pu nous prémunir contre elles, & nous nous trouvons malheureusement dans le cas nécessaire d'avoir recours au Physicien dont les remèdes, il est vrai, peuvent affoiblir ou faire disparaître les symptômes pour un tems souvent très-court, mais ne peuvent nous préserver de ces tristes incommodités qui attendent notre seconde enfance. La comparaison dont se sert notre Auteur, peut également servir à nous apprendre, qu'il est toujours trop tard de penser à préserver nos yeux, nos dents ou notre ouïe, lorsqu'ils commencent à dépérir, & qu'il vaudroit bien mieux que nous nous en occupassions par avance, & tandis que ces organes sont encore dans leur vigueur, attendu que travailler

de vues agréables à l'œil, & chère à son goût, néglige rarement les réparations qu'il y croit nécessaires, & ne remet guère à employer ni les frais ni toutes les mesures à prendre pour prévenir le malheur qu'elle ne lui tombe un jour sur la tête. il fait que tout décroît avec le tems, & fait trop de cas de l'industrie & des ressources de l'art, pour ne pas s'occuper du soin de retarder les progrès de cette décroissance. C'est par ce moyen qu'avec peu de travail & sans éclat, il maintient les choses dans un ordre supportable & poursuit sa carrière avec tranquillité & décence, jusqu'à l'expiration de son bail.

On pourra pourtant encore dire, en répondant à tout ceci, que dans un cas

à maintenir ou conserver les choses dans l'état où elles se trouvent, c'est concourir à leur bien-être avec la Nature même; & qu'il est quelquefois hors de sa puissance, & plus fréquemment de la nôtre, de réparer celles qui sont trop déperies. Rien ne doit sembler surprenant dans cette règle de conduite; mais en tous cas gardons-nous d'oublier que les vérités les plus claires & les plus franches, sont toujours les plus utiles.

de si grande importance pour l'humanité en général, & dans lequel chacun en particulier ne peut manquer de se trouver intéressé, cet art, au cas que la chose fût en effet dans l'ordre des possibilités, auroit sans doute été dès long-tems découvert, sur-tout lorsqu'il n'est pas douteux qu'il s'est trouvé dans tous les siècles une génération d'hommes, telle par exemple, que celle des Physiciens & Médecins, dont la principale affaire étoit de s'occuper d'une pareille découverte.

A quoi je crois pouvoir répondre que les principes de cette espèce furent toujours les plus grands obstacles, que dans tous les tems aient eu à vaincre & la science & les talens. Que bien des arts utiles ne sont pas de fort anciennes dates, & que si la découverte dont il s'agit eut jadis été faite, peut être seroit-elle restée cachée par plus d'une raison politique. Ajoutons à cette dernière conjecture, qu'elle est d'autant plus vraisemblable que cet art fut en effet studieusement

recherché par les Anciens , & que quelques-uns font cités comme étant parvenus à le découvrir. *Asclépiades* , ce Persan dont nous avons déjà parlé , avoit coutume de dire qu'il regardoit comme ignorant tout Physicien , qui se parant de ces titres , ne pouvoit se prémunir contre les maladies : ce qui porta à le faire croire d'après son propre exemple , puisqu'il vécut en pleine santé jusqu'à sa cent cinquantième année , qu'il fut tué par la chute d'un escalier. On fait également que le fameux *Mithridate* , Roi de *Pont* , prétendit avoir aussi trouvé ce secret , ainsi que plusieurs autres. Mais la meilleure réponse qui puisse être faite aux préjugés ou aux scrupules de ce genre , peut se trouver dans le passage que nous allons transcrire du très-savant *Roger Bacon* , fameux Moine Anglois , qui vivoit dans le treizième siècle. (1)

(1) *Sabbel.* , liv. 10. , chap. 8. , pag. 69. Il nâquit en 1214 dans le comté de *Sommerfet*.

» Qu'il soit possible de prolonger la
» durée de la vie (dit ce favant unique,
» eu égard au tems où il a vécu) est
» une vérité qu'il est aisé de rendre évi-
» dente : l'homme, par sa nature, est
» immortel, c'est-à-dire, ayant originai-
» rement été formé de façon à se garantir
» de la mort, & qui même après avoir
» péché, pût vivre encore mille années ;
» mais dont par la progression des tems
» la vie s'est insensiblement vu abrégée.
» D'ou il faut conclure que cette abré-
» viation n'eut rien en soi que d'acci-
» dentel, & peut par conséquent être ou
» totalement ou en partie réparée. Car
» si nous pouvions nous résoudre à faire
» les recherches nécessaires pour nous inf-
» truire des vraies causes accidentelles de
» cette espèce de corruption, nous trou-
» verions sans doute que loin de pouvoir
» être imputée au ciel, elle ne doit l'être
» en effet qu'aux changemens successifs
» de régime propre à la santé dont avoient
» usé nos premiers pères. Car plus leurs

» successeurs ont été corrompus , plus
» ceux qui sont nés d'eux ont du s'en
» ressentir , & plus encore leurs descen-
» dans ; de sorte que cette corruption en
» passant successivement de père en fils ,
» & dès - là n'ayant fait que s'accroître ,
» la vie des hommes s'est trouvée graduel-
» lement abrégée jusqu'au point où nous
» la voyons aujourd'hui. Nous ne devons
» pourtant pas en conclure qu'elle doive
» devenir insensiblement de plus courte
» en plus contre , attendu qu'un terme
» est fixé pour la Nature humaine , qui
» est que l'homme puisse arriver au plus
» à quatre vingt ans , en partant de son
» régime actuel , consistant dans le boire ,
» le manger , le sommeil & la veille , les
» exercices du corps , les repas , les éva-
» cuations , les rétentions , l'air & les
» passions , tant du cœur que de l'esprit.
» Car si un homme vouloit s'assujettir à
» un régime , aussi sain qu'excellent dès
» son enfance , il pourroit vivre aussi long-
» tems que la constitution qu'il tiendrait
de

» de ses parens pourroit le permettre, &
» même au dernier degré ou dernier terme
» qui semble aujourd'hui rigoureusement
» fixé par la Nature, lequel terme il ne
» pourroit passer, parce que son régime,
» quel qu'il fût, ne pourroit en rien le
» servir contre l'ancien germe de corrup-
» tion de ses parens. Mais étant en quel-
» que façon impossible de s'accoutumer à
» toutes les privations que ce régime exige,
» il semble qu'on ne puisse se dispenser
» de croire que l'abréviation de la vie
» ne vienne autant de cette cause que de
» la corruption de nos parens.

» Il n'est pourtant pas moins vrai que
» plusieurs savans aussi sages qu'éclairés,
» n'ont pas moins soigneusement cherché
» quelques remèdes, non - seulement
» contre les défauts du régime propre à
» chaque personne, mais contre la cor-
» ruption de leurs parens : non pas pour
» que l'homme pût vivre aussi long-tems
» qu'*Adam* ou *Arthépihus*, à cause de la
» corruption adhérente à la Nature, mais

» pour que la vie pût être prolongée d'une
 » centaine d'années ou davantage, au-
 » delà du terme vulgaire de la vie actuelle,
 » en restant dans les infirmités de la vieil-
 » leffe. Car le plus long terme de la Na-
 » ture est celui qui fut fixé pour le pre-
 » mier homme après son péché, & l'autre
 » d'après la corruption survenue à chacun
 » de nos parens.

» Il n'est donné à l'homme de pouvoir
 » aller au-delà de ces deux termes, mais
 » il peut plus que probablement surpasser
 » celui de sa propre corruption. Car je ne
 » saurois croire qu'aucun mortel, quelque
 » sage & quelque savant qu'il soit, puisse
 » atteindre le premier terme, quoique
 » la même possibilité, ainsi que la même
 » aptitude, soient dès son origine dans
 » la Nature. Ce qui est d'autant moins
 » étonnant, que cette même aptitude s'é-
 » tend d'elle-même jusqu'à l'immortalité,
 » ainsi qu'avant que l'homme eût péché,
 » & fera après la résurrection.

» Mais si vous m'objectez que ni *Aris-*

» *tote*, ni *Platon*, ni *Hippocrates*, ni *Ga-*
» *lien*, ne sont arrivés jusqu'à une pareille
» prolongation ; je vous répondrai, que
» des vérités beaucoup plus simples, ont
» depuis leur tems été connues par d'au-
» tres savans ; qu'ils ont pu, conséquem-
» ment, ignorer ces grandes choses, quoi-
» qu'ils pussent avoir tenté de les con-
» noître, qu'ils se sont trop livrés à
» l'étude de beaucoup d'autres choses,
» & qu'ils sont enfin parvenus jusqu'au
» vieil âge avant que d'avoir connu la
» route qui pouvoit les conduire au plus
» grand & plus précieux des secrets. Car
» nous savons qu'*Aristote* avoue que la
» quadrature du cercle est possible, quoi-
» qu'encore inconnue à tous les hommes de
» son tems. On doit convenir enfin qu'un
» grand nombre de choses sont encore
» ignorées des savans de nos jours, & que
» dans la suite des tems, tout simple éco-
» lier pourra probablement savoir (1) ».

(1) *Rog. Bacon. de Vigor. Artis & Natura.*

Tels étoient les sentimens de ce très-grand & très-savant homme , dans les tems où l'Europe étoit plongée dans la plus profonde ignorance ; & qui étoit si ferme dans ses opinions, & qui avoit acquis tant de lumières dans les écrits des Auteurs *Arabes* , ainsi que des *Physiciens Grecs* , qu'il entreprit dans la suite sur ce sujet même , un *Traité ex professo* (1) dont j'aurai souvent occasion de parler , & dans lequel il indique nombre de précautions admirables à prendre pour la prolongation de la vie humaine , & l'affranchir des infirmités du vieil âge. D'où il résulte , qu'il est du moins certain qu'il ne s'agit pas d'une ombre que nous nous entêtons à poursuivre , ni que nous nous engagions aveuglément dans la recherche de la chimère la plus vaine ; que la chose à laquelle nous voudrions atteindre est en effet existante dans la Nature , & qu'il n'est pas impossible que la méthode que

(1) *De prolongatione vita, &c.*

nous suggère l'inscription romaine que nous avons rapportée, puisse nous conduire jusqu'à la connoissance de ce grand secret. Pour découvrir le vrai degré de vérité qu'elle peut renfermer, il convient que nous commencions par examiner soigneusement la nature de l'haleine ou respiration humaine ; du degré de force ou de vertu dont elle est susceptible ; ainsi que des grands effets que nous pouvons en espérer, en partant de ce que cette inscription nous apprend, c'est-à-dire, de ce que le vieillard *Hermippus* a dû de nourrissant & de restaurant à l'haleine de jeunes filles, ou en adoptant les variantes de cette même inscription à celle de jeunes gens, soit de l'un, soit de l'autre sexe.

Pour procéder par ordre à la recherche de cette connoissance, nous devons d'abord considérer ce qu'est en effet ce qu'on appelle haleine ou respiration, & nous saurons bientôt que de même que c'est par elle que l'homme jouit de la vie,

elle n'est rien autre chose que l'air intérieurement attiré, qui après avoir passé à travers les poulmons, en ressort pour être aspiré de nouveau.

Je crois pourtant devoir prévenir le Lecteur, que je ne m'affervis pas ici aux termes employés par les Physiciens, ni que je donne dans l'affectation du langage technique pour lui présenter mes idées; le sujet que je traite étant de nature à intéresser tous les hommes, mon seul but se borne à être entendu & facilement compris par toutes les classes qui en composent la généralité.

L'air, lorsqu'il est reçu dans nos corps, disent plusieurs Physiciens, *nourrit la lampe de la vie*; mais tous conviennent, qu'il est la cause ou le moteur tant de la circulation du sang, ainsi que des autres sens, d'où dépendent & la santé & la vie. D'un autre côté, l'air que nous respirons, communément appelé l'haleine, doit en passant à travers les poulmons, se trouver fortement teint ou imprégné des parti-

cules de ce même corps, à travers lequel il a passé, & lorsqu'il se mêle de nouveau avec l'atmosphère, doit lui communiquer certaines qualités qu'auparavant il n'avoit pas. Ceci semble si raisonnable & si également évident, que je le crois au-dessus de toute contradiction. D'où il doit résulter, que dans un endroit où beaucoup de monde se trouve renfermé, l'air qui est commun à tous, doit être fortement imprégné de leur haleine. Que si par conséquent un vieillard est, dans le cours de la journée, environné pendant plusieurs heures de plusieurs jeunes personnes, il doit nécessairement prendre une grande quantité de l'air qu'elles respirent, ainsi que de ces mêmes particules qu'elle ont acquises en passant à travers leurs poulmons.

Pour mieux juger encore de cette matière, examinons d'abord l'action des odeurs en général sur le corps humain, & sur-tout, à cet égard, un très-exact & prudent écrivain, l'*Hippocrates* de notre

âge , & qui par la postérité fera sûrement regardé comme le vrai père de la physique moderne, lequel après avoir expliqué nettement en quoi consiste l'odeur des plantes, & la façon dont elles s'exhalent, raisonne ainsi : » De-là nous devons » inférer que les diverses, particulières, & » souvent surprenantes vertus des plantes, » peuvent non-seulement se répandre » dans l'air , mais être portées par les » vents jusqu'à une vaste distance ; de » façon que nous aurions dû mettre encore aujourd'hui au nombre des fables, » ce que nous trouvons d'étonnant dans » l'histoire des plantes , sur-tout à l'égard » des surprenans effets de leurs émanations. L'ombre du noyer, par exemple, » occasionne le mal de tête & resserre » le corps ; les émanations du pavot provoquent le sommeil ; la vapeur du Frêne. » est mortelle pour ceux qui dorment sous » son ombre , & l'odeur de la fève en » fleurs long-tems respirée, porte le trouble dans les sens. La forte action du

» soleil sur les plantes agit avec beau-
» coup d'efficacité sur l'atmosphère, par
» le moyen des esprits qu'elles répandent,
» & les vents les porte souvent très-loin.
» L'ombre épaisse des bois où les vapeurs
» sont resserrées, occasionnent différen-
» tes maladies, même souvent la mort à
» ceux qui en font leur résidence, ainsi
» que l'attestent nombre d'exemples dé-
» plorables, & sur-tout dans l'Amérique,
» abondante en arbres venimeux » (1).

Si la simple odeur des végétaux a de si grands effets, n'en doit-on pas attendre de plus puissans encore de celle des corps animés ?

Quant à ceux de la respiration humaine, nous savons, par expérience, combien ils sont extraordinaires. On croit même assez généralement, que dans le cas des maladies épidémiques, l'infection en est propagée par les haleines corrompues (2). On prétend même, que de cri-

(1) *Boheraave*, Elem. Chæmic.

(2) *Hodges*. de Peët. *Prosp. Alpin.* Hist. Nat. *Ægypti*

minelles gardes - malades ont été convaincues dans des tems de peste, d'avoir recueilli soigneusement dans leur mouchoir les derniers soupirs des mourans, par le plus horrible des motifs. Or si la respiration humaine est si fétide, si nuisible & si puissante, pourquoi ne concevrons-nous pas qu'elle peut-être de quelque efficacité dans les personnes dont la santé est aussi franche que vigoureuse? Presque personne n'ignore combien la respiration de la vache est rafraîchissante & salutaire, & qui dès-là, doit être jugée on ne sauroit plus saine; & comme la fragrance des jeunes personnes élevées dans un régime convenable, n'est guère d'une moindre pureté, ne peut-on pas raisonnablement présumer qu'elle partage les mêmes vertus?

Or, en appliquant ces principes à la matière qui fait l'objet de notre dissertation; il est, je crois, dès long-tems convenu de la part des vrais initiés dans les secrets de la Nature, qu'il est un mou-

vement aussi preste que vivace dans le sang des jeunes personnes, & auquel conformément aux loix de l'économie animale, sont attribuées & la santé & la vigueur. D'un autre côté, que le déclin de ce même mouvement, & conséquemment une circulation plus lente, qui par degrés se rallentit dans les moindres vaisseaux, est la principale cause de ces engourdissemens de nerfs, ainsi que de cette pénible lassitude & décroissement de force, qui est la plus grande incommodité du vieil âge.

Il n'est donc point absurde de penser que les chaudes, actives & balsamiques particules que poussent dans l'air les poulmons des jeunes gens, étant, pour-ainsi-dire, pompées par un vieillard, puissent communiquer à son sang, ainsi qu'à sa circulation, un degré de jeunesse rétroactive, & qui par une constante répétition, peut prévenir ou écarter ces affligeantes infirmités, auxquelles le vieil âge n'est que trop généralement exposé. De-là,

plus nous réfléchissons sur les effets que peut produire cette doctrine, plus nous nous attachons soigneusement à comparer les causes & les effets de la même nature, & plus nous croyons avoir lieu d'espérer des expériences propres à jeter encore un plus grand jour sur cette matière, plus nous recueillerons de satisfaction de la vérité de nos conjectures, & plus cette étrange invention d'*Hermippus* pourra devenir moins incroyable, sur-tout par les personnes aussi désintéressées qu'éclairées.

Je fais qu'il est nombre d'opinions aussi peu fondées que fantastiques, & depuis long-tems répandues chez le crédule vulgaire, eu égard au souffle ou respiration humaine; que plusieurs attribuent aux forciers la puissance de nuire au moyen de la leur: très-ancienne superstition, (1) ainsi que le prouvent nombre d'ouvrages écrits sur cette matière, &

(1) *Pfellus*, de Dæmon.

qui subsistoit dans le monde depuis bien des siècles avant qu'elle fut renouvelée de nos jours en France, dans la fameuse affaire de la *Cadière* (1). On prétend également qu'il est dans les *Indes* de prétendus Médecins qui, par leur souffle seul, guériissent presque toutes les maladies; mais les personnes sensées ne font guère plus de cas de ces sortes de relations, que de ce que rapporte *Pline* même d'une autre nation *Indienne*, qui subsistoit vers les sources du *Gange*, qui n'avoit point de bouches, & ne vivoit que des faveurs les plus douces (2). On sent que ce ne sont ici, ou que de vraies fictions, ou d'anciennes allégories, qui après un grand laps de tems, & peut-être au tems même où *Pline* écrivoit, n'étoient pas encore bien entendues

(1) Voyez les mémoires de ce singulier procès, dans lesquelles la fascination par l'haleine ou par le souffle humain, est très-amplement traitée.

(2) *Plin.* Hist. Nat., l. 7, c. 2. Cal. Rod. Ant. lect. liv. XIV, chap. 21.

dans leur vrai sens. Il recueillit ainsi plusieurs principes de la lecture des anciens Auteurs Grecs, qu'il auroit dû sentir être de même genre que ceux-ci, c'est-à-dire, aussi suspects & aussi peu fondés en raison.

Il est en Espagne une race particulière, ou, comme le disent quelques Ecrivains, un ordre de Chevalerie, dont les membres sont appellés *Salcitas dores*, qui prétendent guérir les blessures en soufflant sur le malade, & en prononçant certaines prières, qu'ils affirment avoir été enseignées par Saint *Elmo* (1).

(1) *Delvicio. Majio. d'esquilit. v. 2, p. 3.*

Notre Auteur a effectivement trouvé ce fait articulé dans celui qu'il cite. Mais ayant appris dans l'intervalle de la première édition de son ouvrage & celle-ci, qu'on se plaignoit de l'espèce d'obscurité que renfermoit ce passage, il n'est peut-être pas hors de propos de le mettre ici dans un plus grand jour :

Don Antonio de Solis, dans le vingt-troisième chapitre du cinquième livre de son Histoire de la conquête du *Méxique*, après avoir raconté la remarquable défaite qu'éprouva *Hernand Cortès*, continue ainsi : « Les Espagnols, dans cette occasion, furent on ne peut plus sensibles au bienfait singulier qu'ils reçurent de la part d'un simple

Il est vrai que l'Eglise Romaine a condamné cette pratique, & que j'en fais autant; mais il est pourtant une autre pratique, encore utile de nos jours, & qui a beaucoup de rapport avec celle-ci: c'est-à-dire, celle de souffler sur les personnes évanouies, pour les faire revenir à elles-mêmes, ce qui est regardé comme fort efficace, & comme partant des causes naturelles d'où sont présumés partir ces effets. Ayons donc grande attention dans les cas de cette nature, à distinguer entre la raison & les propos vulgaires, entre les pratiques des charlatans & les raisons qui

» soldat, nommé *Juan Catalan*, qui sans autre remède
» qu'un peu d'huile & certaine bénédiction, guérit en très-
» peu de jours tant de blessés, que ces cures surprenantes
» ne furent pas envisagées comme naturelles. Le vulgaire
» les regarda comme l'ouvrage d'*Eusalmo*, sur le seul fon-
» dement que celui d'avoir entendu quelques passages des
» Pseaumes prononcées sur les soldats blessés: espèce de
» pratique que la bonne morale ne peut applaudir, & qui
» pourtant peut être quelquefois tolérée, après un sévère
» examen, n'étant pas raisonnable de supposer, dans un
» cas tel que celui-ci, que l'enfer ne pût être de part
» dans la façon de guérir tant d'Espagnols, sur-tout dans
» le tems même que leurs ennemis, par les suggestions de

dérivent des principes vraiment physiques de gens instruits & de profond jugement. Je ne nierai pourtant pas qu'il ne soit des recettes populaires qui ont mérité d'être adoptées par la saine physique, & dès-là, digne d'être retenues : car, en cela comme en chymie, leurs effets n'acquièrent de considération qu'autant que l'expérience leur en donne, sur laquelle les gens sages raisonnent, & assignent leur usage, quoique leur découverte soit due à une toute autre espèce de gens : prescrire raisonnablement est une chose ; être heureux dans ce qu'on a prescrit est autre

» leurs oracles, ne s'occupoient que des moyens de les
 » détruire. » Il ne rapporte (dit-il, ce fait) que d'après *Bernal Dias de Castillo*, qui en avoit été témoin oculaire. Mais *Antonio de Herrera*, dans son Histoire générale de l'*Amérique*, attribue ces mêmes cures à *Catherine Rodriguez*. Il est vrai qu'un autre Auteur concilie ces différens sentimens, en assurant que *Juan Catalan* prescrivait la façon de guérir les blessés, & que *Catherine Rodriguez*, qui étoit regardée comme un femme très-pieuse, en achevoit la parfaite guérison.

N. B. L'Auteur de la note a probablement sous-entendu que c'étoit par son souffle sur les blessures, ce qui ne pourroit que militer en faveur de son système.

chose.

chose. *Hoffman* & *Boherhaave*, différent on ne sauroit davantage entre *Paracelse* & *Van-Helmont*, qui pourtant dans leur genre, étoient deux hommes bien extraordinaires.

Je ne saurois imaginer que ce soit en raisonnant que notre *Hermippus* ait trouvé son remède contre le vieil âge & ses suites; je serois plutôt disposé à croire que c'est le remède qui l'a trouvé lui-même, & qu'en partant des effets qu'il en éprouvoit, il se trouva conduit jusqu'à la cause; & que se sentant fortifier & rajeunir par cette espèce de médecine, il a cru devoir nous en apprendre toute l'efficacité. D'où j'induis que si quelqu'un avoit la fantaisie de célébrer cette méthode à la façon des Anciens, & de nous en offrir l'histoire comme *Platon* eût pu l'écrire, j'augure qu'il pourroit nous l'exprimer de la manière suivante :

» Lorsque *Thysbé*, dans la naissante
» fleur de l'âge, parée par les Graces,
» instruite par les Muses, converse avec

» le vieux bon homme *Hermippus*, sa
 » jeunesse ranime son âge, la vive flamme
 » dont son jeune cœur est échauffé, com-
 » munique sa chaleur à celle du vieillard;
 » chaque fois que l'aimable vierge respire,
 » la douce vapeur qui s'échappe de son
 » sein, pleine de esprits vivifiants qui na-
 » gent dans ses veines de pourpre; de
 » même que les esprits attirent les es-
 » prits, ces mêmes vapeurs se mêlent à
 » l'instant, avec le sang du vieil *Her-*
 » *mippus*. De-là, passant à travers son
 » cœur, corroborent ce même sang, de
 » façon que nous pourrions dire, presque
 » sans métaphore, que les esprits de
 » *Thisbé* rendent la vie à ce vieillard.
 » Car enfin, est-il rien de plus facile à
 » concevoir, que cette transmission, aussi
 » vivifiante que physiquement naturelle,
 » ajoute une nouvelle chaleur aux sens
 » glacés de son vieil ami? de sorte qu'*Her-*
 » *mippus* possédant à-la-fois le reste de
 » force qu'il tient encore de la Nature,
 » & empruntant les vives & fraîches va-

» peurs spiritueuses de sa jeune & char-
» mante *Thisbé*; trouvera-t-on trop mer-
» veilleux, dis-je, que celui qui réunit
» deux sortes de vie, peut vivre peut-
» être deux fois aussi long-tems qu'un
» autre homme? »

Telle à-peu-près seroit présentée cette image à nos yeux, si nous l'eussions rencontrée dans les écrits de quelque fameux sage de la *Grèce*, & que presque sans doute dans ce cas, on se seroit empressé de l'orner de nombreux & laborieux commentaires. . . . Mais les *Romains* étoient un peuple beaucoup plus grave, & se sont contentés de nous offrir la vérité dans le langage de la vérité, en présumant qu'il devoit en être d'elle, comme des grandes beautés faites pour plaire par elles-mêmes, sans le secours des ornemens ambitieux & recherchés de la coquetterie.

L'Histoire nous apprend que plusieurs personnages notables, qui se sont occupés de l'instruction de la jeunesse, & qui par conséquent ont vécu dans sa compagnie,

font parvenus jusqu'à un grand âge. Que *Gorgias*, par exemple, le maître d'*Isocrates*, & d'autres éminents écoliers, a vécu jusqu'à cent huit ans; que l'année qui précéda sa mort, quelqu'un lui ayant demandé dans son école, comment il avoit pu supporter si long-tems dans une occupation si tédieuse, le fardeau du vieil âge? — Je ne regrette rien (répondit le sophiste) de ce que j'ai fait, & ne me ressent de rien dont je puisse raisonnablement me plaindre: donc ma jeunesse ne fauroit m'accuser, & je ne saurois accuser de rien ma vieillesse (1). *Isocrates*, son écolier, dans sa quatre-vingt-quatorzième année, publia un ouvrage, auquel il survécut quatre ans, sans manifester aucune ombre de foiblesse, tant du côté de la mémoire que de celui du jugement, & mourut sans laisser soupçonner la moindre marque qui pût nuire à la réputation qu'il emportoit du plus éloquent orateur de la

(1) *Plin. Hist. N.*, l. 7, c. 48. *Val. Max.* l. 8, c. 134

Grece (1). *Xénophile*, fameux Philosophe *Pythagoricien*, tint une école très-nombreuse jusqu'à l'âge de cent cinq ans, dans la santé la plus constante, & quitta ce monde sans en avoir connu les infirmités (2). *Nicolas Léonicenus* faisoit à *Ferrare*, des leçons de physique, à soixante-dix ans, & *Langius* affirme que lorsqu'il l'entendit étant dans sa quatre-vingt-seizième année, un étranger ayant demandé à ce professeur, par quel régime il avoit atteint un si grand âge sans avoir paru vieillir ? » En remettant (répondit-il) une adolescence conservée chaste à mon âge viril » (3). *Platerus* rapporte que son aïeul, ci-devant instituteur de plusieurs jeunes gentilshommes, avoit épousé à cent ans une femme de trente, & vécut encore six autres années après le mariage de son fils (4). Ces exemples peuvent con-

(1) *Plutarq. in vit. Isocrat.*

(2) *Melchior. Adam. in vit. Geran. Mad., p. 141.*

(3) *Plin. Hist. Nat., liv 7, chap. 50.*

(4) *Plater. Observat. liv. 1, pag. 233, &c.*

courir à prouver combien la compagnie des jeunes gens peut être un effet salutaire aux personnes âgées.

Le célèbre *Louis Cornaro*, si généralement connu par son excellent ouvrage sur *l'utilité d'une vie réglée & sobre*, dit entr'autres choses, en parlant de lui-même :
 » Que lorsqu'il commença son régime, il prit chez lui onze jeunes neveux, tous enfans du même père & de la même mère, tous de figure aimable & d'une bonne constitution, qu'il prit la peine d'élever lui-même ; & ajoute, que lorsqu'il revenoit du sénat, il jouissoit de la joie innocente, & des jeux également innocens, ainsi que des propos de cette aimable jeunesse : » Quelques-uns des
 » moins jeunes (dit-il) m'entrenoient fort
 » agréablement ; ils savoient la musique,
 » jouoient du luth, l'accompagnoient de
 » leurs voix, & très-souvent j'y joignois
 » la mienne, qui est aussi claire, aussi
 » forte & aussi douce qu'elle le fut jamais.
 » J'ai même composé pour eux une comé-

» die , dont les scènes font auffi variées
» qu'inoffensives , quoiqu'auffi pleines de
» railleries que de gaîté. La comédie ,
» comme on fait , est l'enfant de la jeu-
» nesse , comme la tragédie est celui de
» l'âge mûr ; la dernière , eu égard à sa
» gravité , lui convient beaucoup mieux ;
» au lieu que l'autre , par son caractère
» auffi gai qu'agréable , a plus droit de
» plaire à la jeunesse. Et si l'ancien Poète
» Grec , quoique de dix ans plus jeune que
» moi , s'est rendu si célèbre pour avoir fait
» une tragédie , pourquoi serois-je estimé
» moins heureux , ou me le croirois - je
» moi-même , pour avoir composé & pu-
» blié une comédie ? sur - tout quand je
» suis bien convaincu que ce même Poète ,
» bien que de dix ans plus jeune que
» moi , n'étoit pas mieux partagé du
» côté de la santé , que d'une imagina-
» tion plus vive & plus gaie. (1).

(1) *Vide Cornaro , sur l'utilité d'une vie réglée & sobre. Page 33.*

Francis Secardi Hungo, vulgairement comme sous le nom de *Huppazoli*, étoit Consul de l'Etat de *Florence*, dans l'isle de *Sçio*, où il mourut au commencement de l'année 1702, à l'âge de cent quinze ans. Cet homme singulier, né à *Casal* dans le *Montferrat*, marié jeune dans l'isle de *Sçio*, & fort adonné au sexe, eut cinq femmes, & quinze ou vingt concubines, toutes jeunes, belles, & dont il eut quarante-quatre enfans, tant fils que filles, qu'il éleva lui-même avec les soins les plus tendres, & qu'il ne quittoit jamais, tant que ses affaires n'exigeoient pas absolument son absence de chez lui. Jamais il ne fut malade; sa vue, son ouïe, sa mémoire, ainsi que son activité, étoient la chose du monde la plus surprenante; il faisoit journellement la valeur de huit milles de chemin, & toujours à pied. Ses cheveux, très-longs, très-abondans, & très-beaux, blanchirent à l'âge de quatre-vingt ans, mais redevinrent noirs, ainsi que ses sourcils & sa barbe, vers sa

centième année. A cent dix ans il perdit toutes ses dents ; mais dans l'année qui précéda sa mort, il lui en poussa deux, qui le firent beaucoup souffrir. Sa nourriture consistoit ordinairement en quelques cuillerées de bouillon, & d'un peu de viandes roties ; son déjeûner & son souper, en pain & en fruits ; sa boisson, toujours constamment la même, étoit de l'eau distillée, sans jamais ombre de mélange, soit de vin, soit d'une autre espèce de liqueur. Sa probité étoit intacte, ses talens très-étendus, son caractère franc & gai, souvent même plaisant par la vivacité de ses réparties, mais toujours sobre, quelle que fut l'occasion de l'être moins. Tel étoit, en un mot, l'heureux & respectable vieillard dont nous parlons, au rapport de tous les voyageurs qui se sont trouvé dans le cas de le connoître (1).

Le lecteur présume sans doute aisément, que l'article sur lequel j'insiste dans ce ré-

(1) Voyez entr'autres *Tournefort*, dans ses voyages, &c.

cit , est celui de s'être presque toujours plu dans la compagnie des jeunes gens , dont il étoit presque continuellement environné , & sur-tout des jeunes filles. Car quoique ni lui-même , ni aucun autre que je sache , ait jamais sérieusement remarqué que cela pût contribuer à prolonger la vie , le fait pouvoit ne pas être moins constant , quoique personne ne l'eût observé.

Donc il est d'autant plus utile à l'appui de mon projet , que je m'attache à recueillir , ainsi qu'à mettre sous les yeux de mes Lecteurs , tous les faits dignes d'être cités en pareil cas : c'est - à - dire , ceux dont les autorités qui les constatent , sont à l'abri de toute espèce de critique ou de censure raisonnablement fondées. Ainsi , l'on me pardonnera sans doute , en ajoutant ici quelques faits de la même espèce , & dont la connoissance m'est survenue depuis la première édition de cet ouvrage.

Frédéric - Armand de Schomberg , l'un des plus grands Capitaines du dernier

siècle (1), qui par son mérite & ses qualités personnelles, s'éleva dans un plus haut rang qu'aucun de ses contemporains, puisqu'il fut Maréchal de France, Généralissime des troupes de l'Electeur de *Brandebourg*, Duc & Grand de *Portugal*, Duc & Pair en *Angleterre* & en *Irlande*, & Chevalier de la Jarretière au moment de sa mort; tout le monde fait qu'il fut tué à la bataille de la *Boyne*, après avoir passé la rivière à cheval, & ramené un régiment qui avoit pris la fuite, avec toute la vigueur d'esprit d'un jeune & vaillant homme. Quoiqu'il eut alors quatre-vingt-deux ans, il n'en étoit ni moins courageux, ni moins actif, ni moins capable de fatigue, ni moins poli dans l'administration militaire qui lui étoit confiée. Son propos coutumier & favori, étoit de dire: Que dans sa jeunesse il aimoit à converser avec les vieillards, pour acquérir de l'expérience; & que dans la vieil-

(1) *Germ. mémoires. Of Marefch. Schomberg.*

leſſe, il recherchoit la compagnie des jeunes gens, pour tenir ſes eſprits en action. (Telle eſt la raiſon pourquoi je le cite, car rien ne le diſtingua plus que cette activité qu'on admiroit ſur-tout en lui.) Sa figure d'ailleurs, étoit agréable, & ſur-tout à cheval; il danſoit, marchoit bien, & loin de ſe reſſentir d'aucune des incommodités de la vieilleſſe, tant relativement au corps qu'à l'eſprit, même dans les exercices les plus violens, il faiſoit tête à la jeuneſſe la plus leſte, & les délices des compagnies les mieux choiſies. L'hyver avant qu'il trouvât la mort en *Irlande*, ſe promenant au *parc de Londres*, environné de beaucoup de jeunes officiers, un vieil & grave *Pair* lui ayant témoigné ſa ſurpriſe de le trouver en pareil compagnie: » Pourquoi donc, Mylord? (répondit *Schomberg*) ignorez-vous qu'un bon général doit toujours, tant qu'il peut, retarder ſa retraite? » On conviendra probablement, que la fréquentation des jeunes gens qu'il aimoit, n'a peut-

être pas peu contribuée à entretenir le tempérament de ce brave & respectable militaire, ainsi que la gaieté de son humeur; & d'autant plus, que rarement avares de propos lorsqu'ils imaginent pouvoir parler librement, de-là doivent être dérivés tous les avantages d'un balsamique & salutaire atmosphère composé de leurs différentes haleines, qui probablement l'a défendu pendant plusieurs années contre les inconvéniens de l'âge, & entretenu dans sa bonne humeur, ainsi que dans les exercices attachés aux principaux grades militaires.

Quoique ce Général fût *Allemand*, sa qualité de *Pair d'Angleterre* rappelle à ma mémoire une autre personne illustre, quoique dans un autre genre, qu'on peut regarder comme son *pendant*, eu égard à l'âge ainsi qu'au caractère, & qui ne cessa de vivre que deux ans avant lui. C'étoit notre célèbre *Poëte Waller*, qui, à l'âge de quatre-vingt ans passés, écri-

voit encore avec toute la chaleur & l'aimable facilité d'un génie naissant, à son premier effor (1).

C'est de M. de *Saint-Evremond* même que j'ai appris la grande affection qu'avoit *Waller*, pour la société des jeunes gens. Il avoit été remarquable dans sa jeunesse, plutôt en qualité d'admirateur qu'en général amateur du beau-sexe. Quoique sa morale fut intacte, ainsi que sa conduite, toujours aussi sage & aussi galante que ses vers, il aimoit (dit-il) à se chauffer aux rayons de la beauté, & ne se

(1) Dans une lettre de *Saint-Evremond* à la *Fontaine*, on trouve le passage suivant : » M. *Waller*, dont nous » pleurons la perte, a joui de toute la vigueur de son » esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Très-peu » de tems avant sa fin, il avoit fait le voyage de *Wind-* » *for*, pour consulter *Sir Charles Scarsborough*, sur une » douleur qu'il ressentoit à la jambe. Je viens à vous (lui » dit-il) comme à un ancien ami, ainsi que comme à un » fameux Physicien, pour vous demander ce que cette tu- » meur signifie ? ---- Pour vous parler vrai, (lui répondit » *Sir Charles*) elle veut dire que votre sang ne veut pas » circuler plus long-tems. Ce qui surprit si peu M. *Waller*,

croyoit jamais plus heureux , même à quatre-vingts ans passés , que lorsqu'il se voyoit au milieu d'un cercle des plus jeunes , des plus vives & des plus belles femmes de la cour. Ce n'étoit pas en lui ce qu'on appelle , une impertinante affectation partant du souvenir de ses plaisirs passés , car les mêmes faillies d'esprit , & la même innocente vivacité de sa conversation , le distinguoient toujours au point de le faire rechercher avec le même empressement que s'il n'eut vieilli.

C'est sans doute sur cette inclination connue pour les jeunes & jolies personnes du sexe , qu'il fut complimenté par un

» qu'après avoir répété certain passage de *Virgile* , appli-
» cable à la circonstance , il le paraphrasa , peu de jours
» après , en très-beaux vers ».

Il est assez étonnant , que notre Auteur en citant ici *Saint-Evremond* , ne nous l'apporte pas comme un autre exemple de ceux qui ont vécu jusqu'à un grand âge , en conservant leur premier caractère. Il a probablement pensé ne devoir pas le citer comme autorité favorable à son système , attendu que ce vieillard étoit sujet à de grandes infirmités , & que jamais il n'affecta de rechercher la compagnie des jeunes personnes.

Poëte François, dans une espèce de madrigal, qui finit à-peu-près ainsi : (1)

Tes heures coulent chez les belles,
 Sans qu'il en coûte à ta raison ;
 Et parmi tant de fleurs nouvelles,
 Tu ne connois qu'une saison.

Nous voyons les miracles qui s'opèrent aux bains d'*Aix-la-Chapelle*, aux eaux de *Spa*, ainsi qu'à celles de *Pyrmont*, relativement aux affections hystériques & splénétiques. Est-ce pourtant, en effet, seulement à ces eaux & à ces bains, qu'on doit attribuer la guérison de tant de maladies ? Peut-on croire que la compagnie, les divers amusemens, l'exercice nécessaire, tout cela joint à un régime convenable pour en favoriser les effets, n'aient pas une influence considérable sur le rétablissement des malades ? Et s'il n'en étoit pas ainsi, ne seroit-il pas un peu difficile d'assigner la raison

(1) L'Auteur en a fait deux grands vers anglois, que le traducteur a cru ne pouvoir rendre clairement, que par les quatre petits qu'on vient de lire.

pourquoi les mêmes personnes y retournent si fréquemment. Mais, ou c'est qu'elles connoissent ou plutôt qu'elles sentent tout le bien qu'elles en reçoivent, & dès-là, sont moins envieuses de savoir quelle est la vraie source d'où procède le bien dont elles jouissent.

Mais le dernier exemple que je me borne à rapporter ici, tend encore plus directement au but que je me propose. Surquoi, sans autre espèce d'introduction, j'entre de plein vol en matière.

J'ose dire avoir la preuve, fondée sur une autorité non-récusable, qu'un seigneur *François*, qu'il ne m'est point permis de nommer ici, a fait usage du secret de notre *Hermippus*, en gardant constamment, sous prétexte de charité, dans son hôtel, dix ou douze jeunes filles, dans la compagnie desquelles il étoit presque toujours; & par ce moyen s'est maintenu dans la pleine jouissance, non-seulement de la santé, mais des facultés de l'esprit, ainsi que de l'humeur & du com-

merce le plus agréable , jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On ajoute même , qu'il eût pu vivre encore quelques années , sans un scrupule dont quelqu'un lui frappa la tête , c'est-à-dire , qu'il pouvoit être quelque chose d'irréligieux dans cette pratique ; sur quoi , après avoir congédié ses espèce d'anges gardiens , il n'avoit pas tardé à tomber dans un état de langueur qui , trois mois après , l'avoit mis au tombeau. Mais (dira-t-on) comment parvint-il à connoître cette méthode ? Est-ce par information , par observation , ou par intuition ? c'est ce que j'ignore ; mais le fait n'en est pas moins aussi sûr , que bien connu.

Le fameux Maréchal de *Villars* , se plaisoit aussi (dit-on) beaucoup dans la compagnie des personnes de cet âge , & affectoit de vivre avec les jeunes gens , ce qu'il disoit tenir de l'envie d'oublier qu'il devenoit vieux. Sur quoi , quelqu'un lui répondit agréablement : » Qu'il n'étoit » pas au pouvoir de ses ennemis de s'en

» souvenir. » Il ne tint pourtant que trop rigoureusement à ce sentiment d'amour-propre, car dans sa dernière campagne, quoiqu'il commençât à se repentir visiblement des infirmités de l'âge, il tâcha de le déguiser, au point que signalant toute sa chaleur martiale, en attaquant un redoutable escadron des troupes ennemies, avec les gardes du Roi de *Sardaigne*; ce Monarque, aussi poli qu'étonné, ne put s'empêcher de lui dire: » Je reconnois à peine l'expérience d'un vieux » Général, en admirant en vous toute » l'ardeur d'un jeune Officier! » A quoi le Maréchal répondit, sur le champ: » La lampe même semble se piquer de » luire plus encore, au moment qu'elle » est prête à s'éteindre. » Et il est vrai que ce fut le dernier de ses exploits.

Mais pour revenir à mon sujet, que je tâche de placer dans un jour assez favorable, pour que la vérité puisse tirer avantage des ornemens que je cherche à lui donner, sans risquer de l'éclipser par

des fictions aussi peu naturelles qu'inutiles (1), je pense & peut-être avec quelque espèce de fondement, que tout ce qui est au nombre des probabilités, peut être raisonnablement présumé croyable ; qu'en tout ce qui peut être présumé sans absurdité, un Auteur a droit de le supposer pour servir à l'appui de son hypothèse ; & ceci suffit, je crois, pour me mettre à l'abri de toute censure amère, sur-tout quand tout lui prouve que mon intention n'est autre que celle de l'instruire en l'amusant. Mon sujet est gai, &

(1) Nous croyons pouvoir concourir au but que l'Auteur se propose d'atteindre, en ajoutant deux faits du même genre, à ceux qu'il vient de rapporter, & qui ne nous sont parvenus que depuis la première édition de cet ouvrage.

Le Lord Maréchal, Comte de Stair, qui se fit toujours remarquer, à beaucoup d'égards, le fut entr'autres choses, comme ayant conservé toute la vivacité de son esprit & de sa bonne humeur jusques dans le plus grand âge ; pour avoir toujours cherché la compagnie des jeunes personnes avec lesquelles il étoit toujours aussi gai qu'obligeant, & dont il ne cessa jamais d'être également chéri. L'autre fait dont il s'agit, est encore plus favorable au système de notre Auteur.

mes argumens ne feront peut-être d'aucun poids auprès de ceux qui ne le sont guère : la première de nos facultés & la plus sujette au décroissement, est celle de l'imagination ; dès-là, celui qui tâche de trouver le moyen d'écarter les ennemis du vieil âge, doit animer, égayer son sujet, prouver qu'il a le pouvoir de créer, ainsi que les Poètes, en érigeant une apparence de ce Paradis, qui eût été le partage de l'homme durant son séjour ici-bas, s'il ne l'eût, dès long-tems, perdu par sa propre sottise.

Je vais donc supposer que notre *Her-*

2. Tout le monde a ouï parler de *M. Colverly*, fameux maître d'une école de jeunes demoiselles, dans *Queen-Square*. Il conserva sa santé, sa vigueur, l'amabilité de son caractère, son bon sens & sa gaieté, jusqu'au-delà de sa centième année, & disoit en riant, lorsqu'il entendoit des personnes de quarante ans moins jeunes que lui, tousser, cracher & se plaindre : » Il est bien dur d'avoir à vivre » avec de vieilles gens ! ».

Ce vieillard, après avoir quitté son école, n'y survécut pas long-tems, & l'on prétend que lui-même pensoit, non-seulement vivre, mais encore jouir de la vie, s'il l'eue gardée quelques années de plus.

mippus étoit , ou Régent , ou Directeur , d'un collège de jeunes vierges ; car puisque l'inscription ne nous apprend pas ce qu'il étoit , on peut nous accorder la liberté d'une conjecture raisonnable. Je conçois ensuite cette école , comme uniquement fondée en faveur de leur éducation , & dès-là susceptible d'avoir été successivement composée d'une constante succession de jeunes filles , depuis l'âge de cinq ou six ans , jusqu'à celui de treize ou quatorze. J'imagine également qu'il étoit de règle , tant pour la santé que pour leur instruction , qu'elles se levasseut en toutes saisons , d'assez bonne heure. Que dans le printems , ainsi que dans l'été , elles pussent jouir du plaisir de la promenade , ainsi que du plaisir rafraîchissant qu'offrent alors les différentes beautés de la Nature , bien entendu que ce fût toujours dans la compagnie de leur directeur , qui peut-être étoit obligé de les entretenir durant ces mêmes promenades , d'historiettes ou de contes gais

& moraux, à portée de leur intelligence & de leur âge. Si ce prétendu régime extraordinaire n'étoit pas du goût délicat de la prudence de quelques personnes, qu'on me permette du moins d'observer qu'il étoit d'usage dans l'ancienne *Grèce*, & qu'il l'est encore aujourd'hui chez les *Orientaux*. Les contes *Milésiens* ou *Arabes*, dans lesquels toutes les richesses de l'imagination, quoique dominantes, & pourtant semées de vérités aussi judicieuses que morales, sont toujours faits pour plaire en instruisant, & sur-tout plus à la portée des jeunes personnes du sexe que les sermons les plus éloquens. Les femmes, en général, sont toujours gouvernées par la force de l'exemple, ou, pour s'exprimer d'une façon plus moderne, par ce qu'on appelle *la mode*. D'ailleurs un des grands avantages des fictions sur les histoires fondées sur des faits, est que nous approprions les premières aux circonstances qui l'exigent, tandis qu'on ne peut

qu'en altérant ou en trahissant la vérité , déguiser ni tronquer les secondes.

Après nous avoir pardonné cette petite digression justificative , je reviens à nos jeunes écolières , & suppose toujours , & ajoute que dans l'hyver , après les exercices pieux du matin , les aimables pupilles pussent s'amuser & être amusées dans un appartement entretenu dans un degré de chaleur convenable ; & de cette sorte ouvrirent la journée avec cette gaieté douce & cette vivacité d'esprit , également agréables & pour elles & pour le vieux bon-homme de tuteur.

Après ce premier exercice du matin , je continue de supposer qu'*Hermippus* & ses élèves se retiroient chacun de leur côté , pour se baigner , s'habiller , se mettre en un mot en état de plaire , & à elles-mêmes & à leur vieil ami. On fait à quel point les Anciens ont aimé & cultivé l'usage des bains onctueux , & combien ils étoient salutaires , sur-tout pour les personnes âgées ; que les physiciens *Arabes* les ont

tous prescrits une fois la semaine, ou au moins tous les dix jours, & ensuite le restaurant de quelques mets chaud, & modérément épicé. Car on doit être convaincu que tout ce qui tend à la propreté du corps, ainsi qu'à ses autres avantages extérieurs, en rendant les vieillards plus gais & plus agréables à leurs yeux mêmes, ainsi qu'à ceux des personnes avec lesquelles ils ont à converser, ne contribuent pas moins à conserver en eux cette souplesse dans les membres, si fréquemment attaquée dans le déclin de l'âge. On fait également que l'élégance dans l'ajustement, & l'extrême propreté du corps, doivent être de conséquence, pour les rendre encore plus utiles & plus précieuses pour l'usage dont il s'agit dans le cas dont nous parlons. Vers midi, je crois voir *Hermippus*, aussi gaiement que sa constitution peut le lui permettre, rejoindre son cher petit troupeau, & s'en voir accueilli avec cette vive & franche gaieté si naturelle à la jeunesse que la

reconnoissance inspire. Qu'une courte & légère conversation précédoit un léger & bon dîner, dont chacune de nos pupilles, en se livrant, mais sans excès, à son appétit ainsi qu'à son goût, fournissoit encore un nouveau plaisir à leur vénérable tuteur, surtout lorsqu'un petit festin se trouvoit assaisonné par la naïve expression des sentimens dontelles se trouvoient animées, tant par la liberté de la table, que par la gaieté des historiettes & des propos qui s'y débitoient. Qu'une musique vocale & instrumentale, succédoit à ce repas. De-là, si le tems le permettoit, une promenade champêtre; au cas contraire, quelques petits & gais exercices dans l'intérieur, souvent poussés au point d'animer & de colorer la physionomie, mais jamais jusqu'à la sueur, & moins encore jusqu'à la fatigue.

La soirée, avec une telle compagnie, ne pouvoit manquer d'être joyeusement employée. Qu'ensuite, ces jeunes personnes, après avoir employée tout le jour

d'une manière aussi utile à la santé du corps, ainsi qu'à l'agrément de l'esprit, pouvoient se retirer dans leur dortoir, où chacune d'elles avoit leur petite cellule, pour y goûter les douceurs d'un sommeil que rien n'avoit le pouvoir de troubler. Dans une communauté de cette espèce, & sous un régime aussi doux que celui des nymphes de *Diane*, affranchies de toute espèce de soins & d'inquiétudes, dès-là toujours aussi fraîches qu'enjouées, peut-on croire qu'un vieillard pût ne point passer non-seulement d'heureux jours, sans voir souvent son ame attristée par l'accablante image de la mort? Pourroit-il n'être pas convaincu des effets que produiroient sur lui les douces & restaurantes exhalaisons répandues dans un tel atmosphère, loin du tumulte & des affaires d'un monde trop dissipé pour se piquer des attentions dues à la vieillesse? Sans passions, & vivant, pour-ainsi-dire, pour lui seul, connoîtroit-il d'autre peine que celle de se voir de tems en tems séparé

de quelques-unes de ses écolières ; mais dont l'arrivée d'une autre ne pourroit tarder à l'en consoler ? Telle est enfin , chers Lecteurs , le tableau consolant que mon imagination me trace aux approches de ma vieillesse , & dont mon imagination trouve quelque douceur à se repaître , tant pour moi-même , que pour tout le bien qui pourroit en résulter pour mes semblables !

On m'objectera peut-être encore , que ni chez les Romains , ni chez aucune autre nation , nous ne trouvons ni l'idée , ni moins encore la réalité d'aucun collègue de cette espèce.

Mais si notre *Hermippus* (en partant de l'inscription latine) fût en effet ou peut-être supposé , ne fût-ce que pour un instant , avoir été sustanté dans son vieil âge par le remède dont il s'agit , pourrions-nous ne pas chercher à nous faire une idée de la façon dont il a pu s'y prendre , pour pouvoir parvenir aussi aisément que constamment à réaliser cette

agréable & très-consolante ressource ? Et si la méthode que je viens d'en tracer m'offre un aperçu aussi probable qu'exempt d'absurdité, ne suffit-il pas à mon objet que la chose pût en effet avoir été exécutée ?

Eh ! qui fait même si quelqu'autre pinceau plus frais & plus brillant, en partant de cette foible ébauche d'interpréter l'inscription dont il s'agit, ne parviendra pas bientôt à la rendre encore plus simple, plus vraisemblable, & dès-là d'autant plus séduisante, & plus vraiment utile ? J'en serai ravi, je le jure ! & m'applaudirai toujours de ce que les premières notions que j'aurai osé hasarder sur cet objet, aient pu servir de bête aux efforts de celui qui démontrera mieux la possibilité de l'exécution d'une pratique, aussi neuve peut-être, que favorable à l'humanité.

Mais, pourra-t-on dire encore, les exemples que je rapporte de ceux qui ont long-tems vécu dans le commerce des

jeunes gens, ne touchent pas au point que vous avez projeté d'atteindre, puisque la plupart d'entr'eux ont avoué ne l'avoir peut-être due qu'à de jeunes garçons? Mais cette objection porteroit à faux, puisque le crédit de l'inscription ne subsisteroit pas moins; puisque plusieurs savans attribuent la chose aux jeunes garçons, quoique j'aime à l'interpréter aux jeunes filles, par des raisons dont je me réserve à rendre compte. Je dirai pourtant, en attendant, qu'en se réduisant à cette objection, il faut en même-tems admettre la singulière efficacité de la respiration des jeunes *garçons*, qui, bien considérée, militeroit du moins bien fortement en ma faveur: puisque s'il existoit en effet une telle efficacité dans la respiration des jeunes *garçons*, sur quel fondement pourroit-on regarder ma supposition, eu égard aux jeunes filles, comme moins raisonnable? Dès-là, tout ce qui favorise l'hypothèse du pouvoir de la respiration des jeunes personnes en général,

ne peut tendre qu'à fortifier ce que j'ai dit jusqu'à présent sur ce sujet. Quant aux circonstances particulières qui me portent à accorder la préférence aux jeunes filles, c'est mon affaire de les déduire, & je compte ne pas tarder à m'en acquitter.

Qu'on me permette, en attendant, une remarque à faire en faveur de ma fiction concernant le *collège des jeunes vierges* : c'est que nos plus grands & plus graves Auteurs ont cru ne pouvoir être blâmés en employant des descriptions de cette espèce par-tout où elles pouvoient être agréables, & sur-tout nécessaires au sujet dont il avoient à traiter. Le célèbre & savant *Thomas Morus*, a tracé un système de politique dans son *Utopie*, universellement connue (1). *Barclay*, dans

(1) Il y a eu quelques discussions littéraires, par rapport à la première édition de cet ouvrage. Le fameux *M. Maittaire* a imaginé qu'il en étoit une dès l'année 1516. La première édition porte pour titre : *De optimo republica statu, de novâ insulâ Utopia, Thomæ Mori Libri duâ,*

son *Argenis*, s'est donné le même plaisir, & nous en a fait beaucoup; & le grand Chancelier *Bacon*, nous a donné la plus belle des fictions dans l'*Atlantis* (1), lequel ouvrage, ou je me trompe fort, a donné naissance à la Société Royale de Londres.

Je ne dois pourtant pas dissimuler deux autres objections qui ont été faites à ma doctrine par l'ingénieur *M. Nemning* (2).

Si (dit ce savant Allemand) votre sys-

quibus prefiguntur Epistola DESIDERII ERASMI, GUL. BUDEI, PATRI ÆGIDII, ac in fine adjuncta HIERON. BUSLIDII Epistola. Basilea. Joan. Forban. 1518, in-4° & qui depuis a été souvent réimprimée. Elle a été traduite en Anglois par Ralph. Robinson, en 1557, depuis par l'évêque de Burnet, en 1683; en italien en 1548, & trois fois en françois.

(1) L'observation de notre Auteur est assez juste: *Abraham Cowley* a emprunté l'idée d'un collège philosophique de l'*Atlantis de Bacon*, & c'est à *Cowley* que la Société Royale a du ses commencemens.

(2) Chanoine d'*Areden*, qui actuellement fait paroître en Allemagne un ouvrage in-4°. intitulé: *Monumenta Monasteriensia*, qui contient les éloges de tous les grands hommes nés dans le diocèse de *Munster*.

tême

tême est fondé sur la vérité ; s'il est en effet quelqu'efficacité , comme vous le pensez , dans le soufflé ou la respiration des femmes , & sur-tout des jeunes filles , comment se peut-il que tant d'hommes célèbres , faits pour avoir acquis cette précieuse connoissance , ne soient point parvenus jusqu'au plus grand âge ? Surquoi il propose deux questions : pourquoi , par exemple , *Salomon* , dont les femmes & les concubines furent si nombreuses , & qui , plus que probablement , étoient jeunes , belles , & bien gardées ; pourquoi ce *Salomon* , ajoute-t-il , n'a-t-il pas vécu au-delà du terme ordinaire de l'âge des hommes , tandis que l'Écriture nous apprend qu'il n'atteignit pas même le terme vulgaire des hommes d'aujourd'hui ? ... Telle est la première objection ; & l'on doit avouer que *M. Numning* l'établit bien modestement ; car indépendamment de ceux-ci , *Salomon* avoit encore bien d'autres avantages : il étoit , indubitablement , un grand Philosophe , un ex-

cellent Naturaliste , & possédoit parfaitement l'art d'user sensément de la vie. A quoi je dois ajouter , que plus d'un écrivain l'a cru profond Anatomiste , Physicien , même Chymiste ; de sorte que s'il n'alla pas jusqu'à sa soixante-dixième année , lui possesseur d'une si grande puissance , de si immenses richesses , d'un degré de sagesse dont jamais autre homme que lui ne fut doué ; quelle raison peut faire supposer que ceux qui , à tous égards , sont au-dessous de lui , aient acquis la connoissance de ce qui lui fut certainement caché ?

Tel est l'objection rapportée aussi clairement que franchement , car notre intention ne fut jamais de surprendre , ni de tromper nos Lecteurs , mais uniquement en lui proposant nos idées , de tâcher de les satisfaire. Notre but , en un mot , n'est ni ne fut jamais , d'orner d'un faux vernis de véracité notre opinion particulière , mais de rectifier nos propres idées à l'aide du flambeau de la vérité.

La seconde objection de *Numning* est fondée sur le ferrail des grands Seigneurs, ou Sultans des Turcs.

Pourquoi (dit-il) les gens puissans de cet Empire, qui sous leurs loix, ont un si grand nombre de jeunes & belles femmes, ne vivent-ils pas plus que le vulgaire des hommes? ou plutôt pourquoi, puisqu'ils sont possesseurs de ce prétendu baume de vie, meurent-ils plutôt que les autres? &, qui plus est, dans un pays où l'on trouve plus de vieillards que par-tout ailleurs?

Cet estimable critique auroit pu sans doute fortifier encore son objection, en l'étendant jusqu'aux *Shâhs* de Perse, aux *Kams* de Tartarie, au grand *Mogol*, & à tous les autres Princes Orientaux, qui également jouissent des mêmes avantages que le Sultan des Turcs.

Je ne crains pas, comme on le voit, de donner le plus grand poids à tout ce que m'objecte ici *M. Numning*, attendu que si je me trouve en état d'y répondre

aussi franchement que clairement , ma doctrine fera dans le cas de paroître , si non absolument fondée , du moins plus probable encore , & plus agréable à la vérité , que si ces mêmes objections ne m'eussent jamais été faites. Car la vérité n'a jamais plus d'attraits , que lorsqu'elle est examinée sur les différens jours où elle peut être placée. Plus elle nous coûte pour l'approfondir , plus nous entrevoyons son excellence , & plus nous goûtons le plaisir de l'avoir trouvée ; tandis que la fausseté , quelque séduisante qu'elle puisse être , quand elle s'offre à nos yeux parée de tous les ornemens & de tous les prestiges de l'art , ne peut long - tems tenir contre une recherche aussi exacte qu'impartiale.

L'histoire de *Salomon* est très-amplement rapportée dans les livres saints , & les circonstances qui s'y rencontrent nous mettent tellement au fait de la vie privée de ce Prince , que nous ne pouvons que trouver étonnant qu'il ait si peu vécu. Il

étoit sans doute le plus sage des hommes , & nous en avons dans ses écrits les témoignages les plus convainquans ; il étoit grand politique , amateur éclairé des arts , & le premier des littérateurs de son tems. Mais nous ne voyons pas moins qu'il étoit extrêmement voluptueux , que la science & les plaisirs l'occupaient tellement , tour-à-tour , qu'il eut désiré pouvoir pousser ses recherches jusqu'au-delà des bornes de la Nature ; que lorsqu'il s'y trouvoit arrêté , il pouffoit le dépit au point de se plaindre amèrement des fatigues & de l'ennui que lui causoit l'ardent & vain desir de servir encore davantage. Pour calmer cette pénible inquiétude sur les doutes , & faire diversion à ses craintes , il eut recours aux plaisirs des sens , rassembla dans son palais , & entretenit constamment un ferrail , composé d'une multitude des plus belles femmes , au nombre (dit le livre *des Rois*) de sept cens épouses , toutes princesses ,

& de trois cents concubines (1) avec lesquelles il mena la vie la plus voluptueuse, la plus efféminée & la plus libertine. Ce troupeau de femmes étoit tiré de toutes les nations ; c'étoient des *Egyptiennes*, des *Moabites*, des *Ammonites*, *Edomites*, *Zidonniennes*, *Hilités*, qui toutes s'efforçoient de se rendre dignes de ses faveurs, par tous les moyens & tous les artifices que peuvent inspirer l'amour-propre à de pareilles créatures, joint à ceux de la luxure la plus raffinée (2).

Au milieu de ce tas de femelles hétérogènes, toutes corrompues dans leur morale, toutes de différentes mœurs, animées par l'émulation, dès-là, toutes également jalouses les unes des autres ; étoit-ce là qu'il pouvoit se flatter de jamais trouver le repos & moins encore la fanté ?

Dans la description que nous avons

(1) 1. *Des Rois*. XI. 3.

(2) *Ibid.* V. 1.

essayé de donner du genre de vie d'*Hermippus*, nous avons tâché d'indiquer les moyens, à l'aide desquels le souverain remède dont nous parlons pouvoit favorablement opérer. Nous avons supposé un vieillard doux, uniforme, d'humeur agréable, toujours tranquille, toujours content, environné d'un nombre de jeunes & aimables vierges, aussi pures qu'on l'est communément à cet âge, & passant le tems ensemble, au milieu des amusemens & des plaisirs les plus innocens. Mais la vie de *Salomon* étoit, en tous points, l'inverse de celle-ci; ses pensées ne pouvoient être que dans une confusion perpétuelle, son esprit distrait & dissipé par mille causes étrangères à l'objet auquel il eût voulu l'employer; aujourd'hui, profondément plongé dans les réflexions aussi philosophiques que métaphysiques; le lendemain, dans les doutes du scepticisme, & dans les idées les plus sombres; le jour suivant, lâchant la bride à son penchant pour les plaisirs, se livrant

fans contrainte à tous les excès où pouvoient le porter non-seulement ses propres desirs , mais à toutes les idées extravagantes d'une multitude de femmes aussi vicieuses que séduisantes.... Et qu'on se garde bien d'envisager ceci comme une coupable exagération de notre part!.... Nous rapportons exactement ce que nous apprennent non-seulement les monumens historiques les plus respectables , mais ses propres écrits. Est-il donc ici quelque espèce de ressemblance entre ces deux caractères ? Peut-on imaginer que le commerce des femmes pût , dans de si différentes circonstances , être fait pour produire sur *Salomon* les mêmes effets que sur *Hermippus* ? Et , en partant du genre de vie du premier , est-il encore étonnant qu'il n'ait pas poussé plus loin sa carrière ? (1).

(1) L'Auteur Anglois ajoute encore à ceci nombre de réflexions qui , bien que très-sensées & très-savantes , après ce qu'il a déjà dit , nous ont semblé pouvoir être supprimées.

Ceci, j'ose du moins le croire, est assez suffisant pour satisfaire sur ce sujet le digne homme de lettres à qui j'ai l'honneur de répondre, ainsi qu'à tous judicieux Lecteurs qui daigneront un peu sérieusement s'en occuper.

Il me fera, je crois, plus facile encore de répondre à la seconde objection : car est-il rien de plus contraire, ou de moins conciliable avec la doctrine que j'ai établie, que le genre de vie que mènent les monarques de l'Orient ? Tous les savans Écrivains conviennent que pour donner au corps les forces suffisantes pour le soutenir long-tems en santé, rien n'est si nécessaire, & sur-tout dans les jeunes années, que la continence. Les *Germaines* (nous dit *Tacite*) avoient coutume de s'abstenir du commerce intime des femmes, jusqu'à l'âge de trente ans au moins, & c'est à quoi il attribue la principale cause de leur complexion robuste, de leur courage & de la longueur de leur vie. En partant de la raison, jointe à l'expérience,

les *Spartiates* pensoient de même. Mais quant aux princes *Asiatiques*, la pureté des mœurs, tant eu égard au corps que même à l'esprit, ne leur fut jamais connue; on peut les dire corrompus, même dès leur naissance, & les moins dissolus des pères préviennent jusqu'aux effets que pourroit produire sur leurs enfans une éducation vertueuse. A peine ont-ils atteint l'adolescence que l'usage des femmes leur est permis, (assez probablement dans la vue de leur énerver l'esprit) & lorsqu'ils touchent à la majorité, le luxe le plus efféminé devient leur principal objet. Est-ce donc par des hommes tels que ceux-ci qu'une doctrine telle que la nôtre auroit pu se voir conçue & envisagée comme sérieusement & utilement proposable? sans compter qu'il seroit d'autant plus difficile d'asseoir en pareil cas un jugement un peu vraisemblable, que l'expérience nous apprend que ces Princes ne meurent guères, ou presque jamais, de mort naturelle. Dans la guerre, consultez leur histoire,

vous verrez qu'au moins un tiers de ces souverains en furent les victimes. En tems de paix , à combien de révoltes la dureté de leur pouvoir arbitraire ne les ont-elles pas exposés ? Dans l'intérieur de leur ferrail vous les y verrez encore plus exposés, & dès-là plus malheureux que le moindre de leurs sujets : la jalousie , la rivalité , les intrigues toujours renaissantes du grand nombre de leurs femmes , multiplient à chaque instant les dangers qu'ils ont à craindre , sur-tout dans des pays où les poisons ne sont que trop communs , & où les plus adroits moyens d'en déguiser & employer l'usage , sont également aussi familiers que connus.

Mais que dira-t-on , quand l'Histoire sacrée qu'on nous cite comme la première & la plus forte des objections , nous fournit une autre histoire , qui est la plus forte , la plus claire & la plus convainquante qui puisse être offerte en faveur de l'opinion que j'ai adoptée ? c'est-à-dire celle du roi *David* , qui , dans sa vieillesse , sen-

tant que sa chaleur naturelle étoit au moment de s'éteindre, au point que l'addition des vêtemens, quelle qu'elle fut, ne lui étoit presque d'aucun secours, consulta ses médecins, qui lui conseillèrent le même remède que celui que je recommande :

» Qu'on cherche (dirent-ils) pour le seigneur Roi, une jeune vierge, qui soit
 » toujours près du vieux Monarque, qui le
 » chérisse & couche dans son sein, pour
 » qu'il puisse acquérir de la chaleur ».

Surquoi la jeune Sunamite *Abisag* lui fut amenée, dont la beauté incomparable, la douceur de ses entretiens & les chastes embrassemens, fortifièrent, ranimèrent son âme & empêchèrent qu'elle ne se sentît du froid ni de la foiblesse du corps, mais que pourtant *il ne connut point* (1). Voilà l'histoire telle qu'elle est écrite, & d'après laquelle il paroît, je crois, très-pleine-

(1) 1. l. *des Rois*. Ibid. 1 Voyez aussi les commentaires de *Menester*, *Grotius*, &c., ainsi que les autres fameux critiques, qui tous sont d'accord sur l'interprétation de ces passages de l'Ecriture.

ment, que les Physiciens d'alors étoient bien convaincus de l'efficacité du remède, & connoissoient tous les avantages que peut recueillir la vieillesse, de son intimité avec les jeunes personnes.

Le fameux moine Anglois, *Roger Bacon*, que j'ai déjà cité, dans son traité relatif au vieil âge (1), a fait sur ce sujet un chapitre très-étendu. Mais attendu que c'étoit au Pape régnant alors qu'il l'adrescoit, & dans un siècle nullement favorable à de pareilles découvertes, il crut convenable d'envelopper ce qu'il regardoit comme le remède qu'il étoit en son pouvoir de prescrire, sous des périphrases si obscures, que peu de personnes, je crois, en ont aisément saisi le vrai sens. Mais attendu qu'on pourra peut-être me soupçonner de m'être trompé moi-même, & que ma tête trop prévenue en faveur de mon objet, a cru trouver dans l'ouvrage de cet Auteur des choses qui jamais n'y

(2) *D. prolongatione vita.*

rent; il convient, je crois, attendu que
 e ne puis offrir de ma part à mes Lec-
 teurs rien de plus curieux, que je lui cite
 les passages les plus directement relatifs à
 mon sujet, en leur laissant à prononcer
 sur le plus ou le moins de justice que lui
 aura rendu mon commentaire :

» J'ai lu bien des volumes dans ma
 » vie, & des meilleurs Auteurs, j'ai pour-
 » tant trouvé dans ce qui touche la Phy-
 » sique, bien peu de chose à recueillir
 » sur ce qui peut servir à la restauration
 » de la chaleur naturelle, affoiblie par la
 » dissolution de cet humide radical, éga-
 » lement naturel, ou accru par une au-
 » tre, qui lui est étrangère; il est pour-
 » tant bien sûr que bien des sages ont,
 » tacitement, fait mention de quelques
 » remèdes qui y sont propres, & com-
 » parés avec celui qui sort de la mine
 » du *noble animal*, dans lequel ils affir-
 » ment qu'il est une vertu assez forte pour
 » restaurer, & qui plus est, accroître cette
 » même chaleur naturelle. Quant à ce qu'il

» est en effet , ils le disent semblable à
» la jeunesse même , & d'une compléxion
» également tempérée ; & quant aux
» marques extérieures de cette complexion
» tempérée dans les hommes , c'est lors-
» que leur teint est composé de blanc &
» de rouge , & lorsque leur chevelure est
» d'un blond , approchant de l'*ardent*. Si
» l'on consulte *Pline* , il vous dit que
» lorsque la charnure est modérée , tant
» en qualité qu'en quantité , quand les
» songes sont agréables , la physionomie
» de l'homme est aussi gaie que préve-
» nante , & que s'il se retient alors sur
» ses appétits , il est vraiment modéré.
» Or , il en est du remède dont il s'agit ,
» comme d'une compléxion de cette es-
» pèce , car sa chaleur est modérée ; les
» vapeurs qu'il exhale , aussi douces que
» tempérées , sont bienfaisantes pour qui
» les aspire , d'autant qu'elles tiennent
» du terroir de qui les a produites. D'où
» il s'enfuit que ce remède , tempéré par
» lui-même , ne restaure la chaleur que

» d'une façon tempérée. Et pourquoi res-
 » taure-t-elle ? parce qu'elle part d'une
 » source pure ; car si la personne est
 » malade , il en résulte absolument le
 » contraire.

» Quant aux infirmités d'une *brute* ,
 » souvent contagieuses pour ses sembla-
 » bles , elle s'étendent rarement jusqu'à
 » l'homme ; mais l'infirmité de l'homme
 » passe à l'homme , ainsi que la santé ,
 » en partant de la ressemblance des
 » êtres (1).

» Apprenez donc , très - gracieux sei-
 » gneur , que de ceci dérive un grand
 » secret ! car *Galien* prétend , que tout
 » ce qui est dissout par quelque chose ,
 » doit nécessairement lui être assimilé ,
 » ainsi que dans les maladies qui passent
 » de l'un à l'autre : telles que la foiblesse

(1) Le lecteur , en lisant cette espèce d'énigme , est prié de ne pas oublier que c'est un simple moine , que consultoit probablement un Pape , & qui prévient ce qu'il pouvoit craindre , tant de l'ignorance que des préjugés ultramontains de la première moitié du quinzième siècle.

» de la vue , & les maladies pestilentielle-
» les. Cette même chose a de plus une
» propriété bien admirable , car non-seu-
» lement elle préserve le corps humain
» de la corruption , mais les plantes
» même de la putréfaction. Cette chose
» est rarement trouvée , quoiqu'elle l'ait
» quelquefois été , mais ne peut l'être
» aisément par-tout le monde ; en place
» de laquelle , le sage n'use des remè-
» des qui dans les entrailles de la terre
» se trouvent tout préparés , ainsi que de
» ceux que produit la mer , ce qui est la
» pierre quarrée (1) du noble animal ,
» dont toutes les parties sont préservées
» de l'infection d'une autre ; mais si cette
» pierre ne peut être acquise , que les
» autres élémens séparés , divisés , puri-
» fiés , soient destinés à son usage.

» Or , quand cette chose est telle que
» sur la jeunesse d'une compléxion tem-
» pérée , ses effets sont salutaires ; si sa

(2) Il s'agit de savoir ce que *Bacon* entend par cette ex-
pression. Seroit-ce la pierre philosophale ?

» température est meilleure encore, elle
» produit de plus grands effets; quelque-
» fois elle se trouve au plus haut degré
» de la perfection, c'est alors qu'elle a
» la propriété dont nous parlions tout-à-
» l'heure. Ceci diffère des autres remè-
» des & nourritures qui échauffent &
» raffraichissent, après un certain usage
» tempéré, & qui sont bons pour la
» vieillesse. Car cette chaleur qui chez les
» vieilles gens, est ordinairement très-foi-
» ble, acquière bientôt par son moyen
» plus de force & plus de ressort. Si l'on
» en fait un emplâtre, & qu'on se l'ap-
» plique sur l'estomac, il raffraîchit cet
» estomac même, excite un appétit qui
» fait renaître un vicillard, lui rend une
» espèce de jeunesse, & même moins de
» bile aux corps les plus vicieux & les
» complexions les plus dépravées.

» Plusieurs sages ont peu parlé de cette
» chose, bien moins d'une autre qui lui
» ressemble; ainsi que *Galien* dans son
» cinquième livre des remèdes simples,

» & *Jean Damascènes* , dans ses apho-
» rismes ; mais il faut observer que *Vénus*
» peut détruire , ou tout au moins affoi-
» blir la puissance & la vertu de cette
» chose. Il est même probable que le *fils*
» du *Prince* (1) dans son second canon
» des remèdes simples , en a voulu parler
» quand il dit : *Il est un certain remède ,*
» *caché par les sages , dans la crainte*
» *que l'incontinent n'offense son Créateur.*
» Il y a dans cette chose autant de cha-
» leur que dans un jeune homme de la
» meilleure compléxion ; & si j'osois en
» révéler les propriétés , ce secret , jus-
» qu'ici très-caché , seroit bientôt univer-
» sellement répandu , car cette chaleur
» ranime le paralytique , rend la vigueur
» & la force primitive que nous tenions
» de la Nature , circule dans tous les
» membres , & rajeunit agréablement les
» vieillards ».

Telles sont , précisément , les expressions

(1) *Fiat lux.*

du moine *Bacon*. La seule chose à vérifier, c'est de savoir si nous les avons bien traduites, ou si elles sont susceptibles d'une interprétation plus juste & plus naturelle, ce qu'après une courte réflexion sur les motifs qui nous déterminent dans cette occasion, nous laissons volontiers au jugement de nos lecteurs.

Quelques savans ont conçu l'opinion, que cette préparation mystérieuse n'étoit rien autre que la quintessence du sang humain. Mais quiconque pesera mûrement cette description dans toutes ses parties, pourra facilement discerner, que cela ne sauroit être, dès que l'odeur ou parfum de la chose, est recommandée à cause de sa bienfaisante douceur; que d'ailleurs les quintessences ne sont prises qu'intérieurement, tandis que *Bacon* veut que son remède soit appliqué sur l'estomac, comme un emplâtre. D'autres ont cru que son intention n'étoit que de faire une espèce de description d'une pierre précieuse; mais c'est prouver com-

bien ils sont peu familiarisés avec la façon d'écrire de cet homme extraordinaire. Car il n'affecte jamais en proposant ses mystères , de frapper d'étonnement son Lecteur , pour ajouter encore à sa propre réputation ; il dédaignoit l'un & l'autre de ces petits artifices, très-justement condamnables. Mais qu'est-ce qui peut donc, en ce cas , justifier l'obscurité dans laquelle on voit qu'il s'enveloppe ?

C'est qu'au tems où il écrivoit, il étoit en prison , pour avoir osé fronder la philosophie alors à la mode ; & que c'est au Pape *Nicolas IV*, son persécuteur, qu'il adressa son ouvrage, dans la vue d'en obtenir son pardon. C'est que dans le doute où il étoit , avec raison , de savoir comment sa besogne seroit accueillie, il étoit dans le cas, en écrivant , de se tenir sur la réserve, pour ne pas risquer en dévoilant trop clairement des choses secrètes & capables de blesser les yeux vulgaires de ce siècle, de fournir matière à une seconde accusation, plus grave & peut-

être plus dangereuse encore que la première.

Or s'il n'eût en effet été question que d'une pierre précieuse, à quel propos eût-il usé de tant de précautions? tandis que si notre interprétation est admise, il avoit la plus grande & plus juste raison d'être on ne peut plus circonspect.

Mais comparons maintenant cette description de *Bacon*, avec la peinture tracée par la main d'un bien plus grand, ainsi que plus savant homme, & nous nous trouverons plus à portée d'imaginer entendre *Salomon*, dessinant son aimable *Sunamite*.

Pesez en conséquence, de nouveau, les expressions de *Bacon*, & levez le voile léger qui les couvre; vous croirez voir, alors, la figure même de cette jeune & si belle personne; vous y reconnoîtrez la rose de *Sharon* & le lys de *Damas*; ses cheveux semblables à la pourpre, longs, touffus, & naturellement bouclés; ses deux jeunes & jumelles che-

vrettes, se nourrissant parmi les lys ; sa tête pleine de rosée, sa contenance belle comme la lune, & brillante comme le soleil ; son fruit délicieux au goût, lorsqu'elle repose à l'ombre, entourée de tous les plaisirs ; son puits d'eaux vivifiantes, & coulant comme celles du *Libanon* ; enfin la plus belle des femmes, blessée par la sentinelle, & de-là son aimable retraite.

Ce commentaire est je crois suffisant pour éclairer pleinement le texte. Mais pour achever de le mettre hors de doute & l'appliquer mieux encore à mon sujet, je vais en rappeler & en toucher, de nouveau, rapidement deux ou trois passages.

En premier lieu, notre Auteur compare ce remède à celui qui sort de la mine du *noble animal*.... Eh ! quelle peut être cette mine si ce n'est la femme, en laquelle, ainsi qu'en une mine le *noble animal* est formé ? Il dit encore, que les infirmités de l'*animal brute* passent rarement chez l'homme, mais chez un autre

animal de même espèce ; mais que les infirmités d'un homme passent chez un autre homme , & qu'il en est de même de la santé , à cause de la ressemblance mutuelle ; ce qui met dans le plus grand jour un grand secret en philosophie , c'est-à-dire , qu'il est une sympathie en santé , comme une contagion en maladie , & que de même qu'une respiration viciée est une infection , celle qui est saine est salutaire. Dans ce cas , rien n'est ni plus clair , ni plus fondé en raison ; la chose ne peut pas même être prise dans un autre sens que dans celui que les mots , littéralement pris , peuvent permettre. Le dernier passage qui me reste à remarquer , c'est lorsqu'il dit que *Vénus* affoiblit & diminue le pouvoir & la vertu de ce remède. Et rien est-il plus exactement d'accord avec la *très-pertinente* réflexion de l'Auteur du livre *des Rois* , lorsqu'en parlant de l'usage que faisoit *David* de la jeune *Abisag* , il ajoute , avec une sorte d'emphase : *mais le Roi ne la connut point !* Une jeune

vierge , alors , rapelle dans un vieillard la chaleur & la vie. Mais s'il oublie que cette vigueur n'est qu'accidentelle , & même , pour ainsi-dire , factice , & qu'il s'expose à en user comme d'une véritablement naturelle ; il peut sans doute donner la vie à un autre , mais ce ne sera qu'aux dépens de la sienne même.

Quand on raconte ces exploits comme des marques de vigueur dans un vieillard , on devrait bien plutôt les placer au nombre des folies ; car comme dit *Salomon* : *il est un tems pour donner la vie , & un tems pour mourir* ; de même la Nature & la vraie philosophie nous enseignent , *qu'il est un tems pour engendrer & un tems pour s'en abstenir.*

Je prendrai aussi la liberté de tirer quelque avantage , même de la seconde objection de *M. Numning* , puisque malgré tout ce qu'on doit de respect aux Princes de l'Orient , bien qu'il soit vrai que la plupart d'entr'eux meurent encore jeunes , il ne prétend pas moins , que

lorsque ce n'est point par mort violente, ils vivent assez fréquemment jusqu'à un grand âge, témoins *Shah Abbas* & *Aurengzébe* : & si nous réfléchissons sur les continuelles & prodigieuses fatigues qu'ont supportées ces deux Monarques, le nombre de batailles dans lesquelles ils se sont trouvés, la variété des dangers qu'ils ont courus, & l'extrême dépense d'esprits d'une vie aussi agissante, ainsi que les inquiétudes qui nécessairement l'accompagnent, sur-tout dans un pays où l'art de la médecine est loin d'être aussi perfectionné qu'en Europe; je crois, dis-je, qu'il seroit difficile d'y trouver un spécifique capable de produire des effets extraordinaires, si nous en excluons celui dont nous parlons dans ce traité-ci. Mais quoique j'accorde peu d'importance à la salubrité de la respiration des femmes, en général; cependant attendu que dans leurs ferrails il se trouve toujours nombre de jeunes vierges, je ne puis guère m'empêcher de présumer que la

vigueur & la santé de ces mêmes Princes ne pussent être plus ou moins dues aux évaporations balsamiques & corroboratives dont la source est en elles. J'ajouterai même en faveur de ma supposition, que les Princes arabes écartés de la domination du *Grand-Seigneur*, dès-là moins exposés aux guerres étrangères, ainsi qu'aux intrigues domestiques que les autres Princes Orientaux, vivent actuellement & notoirement au-delà de l'âge ordinaire de l'homme & ne meurent enfin que comme tout homme doit nécessairement mourir, parce que leur sang cesse enfin de circuler.

Après ces petites excursions, que j'ai cru nécessaires, revenons maintenant à un examen plus sévère & plus approfondi de notre sujet.

J'ai déjà démontré, je crois, combien la respiration des vierges peut opérer sur les vieillards, lorsque mêlée avec l'air commun, elle est ainsi respirée par eux. Examinons un peu maintenant, si ces nom-

breuses & subtiles émanations ne peuvent pas encore opérer d'une autre façon que celle dont jusqu'ici nous avons parlé.

Tous les Physiciens conviennent, que depuis que la doctrine de la circulation du sang a été établie, ainsi que rendue publique par l'industrie & la science de cet incomparable Anglois, le Docteur *Harvey* (1) qu'une grande partie de nos alimens, après avoir passé par le sang, en étoit chassée d'une façon si imperceptible, que cette espèce d'évacuation est très-justement appelée *insensible perspiration*. Ceci fut soigneusement examiné par le fameux *Sanctorius*, qui

(1) Notre Auteur fait ici allusion au bonheur très-remarquable du Docteur *Harvey*, qui le premier a trouvé & de-là pleinement démontré la doctrine de la circulation du sang, qui, d'abord, ainsi que nombre de nouvelles inventions, trouva de contradicteurs, aussi chauds & aussi entêtés que jaloux, mais qui fut enfin aussi généralement reçue qu'admiration en 1657, trente ans après qu'il eût publié sa découverte dans son ouvrage intitulé : *Exercitatio anatomica, de motu cordis*, imprimé à Francfort en 1627.

prouva qu'elle seule étoit plus considérable, que toutes les autres sécrétions ensemble (1).

S'il en est ainsi, & la chose n'est plus douteuse, on conviendra que de cette prodigieuse quantité de matière produite par cette insensible perspiration mêlée dans l'air, & environnant les corps perspirans, ce même air doit être fortement imprégné des qualités inhérentes à cette même matière.

Si nous poussons plus loin cette recherche, & travaillons à nous mettre au fait de la nature des particules qui sont ainsi rejetées, un peu d'attention suffit pour nous mettre au fait de cette matière. Car dès que l'insensible transpiration est due à la circulation du sang, il s'ensuit nécessairement que les parties rejetées par le sang, doivent participer de la matière de

(1) Voyez son fameux traité, de *Medicinâ Staticâ*, que les Lecteurs Anglois peuvent consulter dans leur propre langage, traduit par le judicieux & infatigable *Docteur Quincy*.

la nature de ce même fluide , duquel elles ont été rejetées.

Or , puisque nous savons que le sang des jeunes personnes est doux , onctueux , balsamique , ce dont nous sommes convaincus par ses effets également prompts , & d'une disposition vivace , nous sentons également que ces qualités nécessaires à la perfection de la santé , doivent être le partage de ceux qui la possèdent.

D'après ces principes , il est clair que la matière perspirée par la jeunesse , dans les mêmes circonstances où j'ai supposé devoir être les pupilles d'*Hermippus* , doivent avoir toutes les qualités requises pour agir en peu d'heures sur la masse de l'air , dans la chambre où elles se trouvent avec leur instituteur , qui dans ce cas reçoit en lui-même une abondante portion de cette matière perspirable , de la même façon qu'elle est rejetée par elles.

Je fais que plus d'un critique sera disposé à traiter cette partie de mon discours , comme aussi ridicule que chimérique , &

peut être par la seule raison de ce que je ne l'ai pas établie sur des raisonnemens plus étendus & plus énergiques. Mais je n'affectai jamais cette imposante, pour ne pas dire lourde façon d'écrire, qui pourroit probablement me priver d'un grand nombre de lecteurs, & m'assurer le suffrage de ceux qui seront les moins disposés à mettre ma doctrine en pratique. Qu'on me permette pourtant d'observer, que *Sanctorius*, qui le premier a traité judicieusement cette matière, a eu l'honneur de perfectionner sa découverte, & de la porter aussi loin qu'elle pouvoit l'être, & cela par la meilleure de toutes les méthodes, c'est-à-dire, celle des expériences : car il avoit un siège fixé sur des balances, & dont les ressorts étoient adaptés de manière à pouvoir indiquer les moindres dimensions dans la pesanteur de son corps. Par l'usage de ce siège, & par une constante observation de ce qu'il mangeoit, buvoit, perspiroit & évacuoit, il parvint à atteindre la parfaite quantité de ce dont il s'étoit délivré; d'où

il résulte que nous avons droit , avec la confiance la mieux fondée , de dire qu'en fin de cause , une moitié de ce que nous mangeons ou buvons , après avoir passé par le sang , est rejetée au-dehors , de la façon dont nous l'avons décrite (1).

Un très-ingénieux *François* , auquel on doit un très-utile & amusant ouvrage , a tâché d'illustrer cette doctrine par une fiction aussi sensée que bien conçue ; & je vais la rapporter à mes lecteurs , parce que je suis convaincu que rien ne peut mieux servir mon projet , ni les amuser plus agréablement (2).

(1) Nous devons observer , en raisonnant sur ce sujet , que *Sanctorius* a écrit en Italie , où la perspiration peut être raisonnablement supposée beaucoup plus forte que dans les pays septentrionaux , & de laquelle étant lui-même convaincu , il n'a pas négligé d'en faire une deduction convenable.

(2) *Mélanges d'histoire & de littérature* , par *Vigneul-Marville* , tome 2 , pag. 461. Il est bon de savoir que ce n'est pas le vrai nom de l'Auteur de cet ouvrage , à cause de quelques critiques un peu libres , qui s'y trouvent répandues.

Il est de *D. Bonaventure d'Argonne* , Chartreux.

» Le

» Le lendemain de notre arrivée à *Lon-*
» *dres* (dit-il) il vint des Marchands à no-
» tre logis nous apporter des curiosités du
» pays. Chacun s'attacha à ce qu'il aimoit
» davantage. Les uns achetèrent des
» *points*, les autres des rubans & des bas
» de soie : pour moi, je me fournis de
» lunettes-d'approche & de microscopes.
» Celui qui me les vendoit, étoit un fort
» habile Méchanicien, qui avoit beaucoup
» d'esprit, & parloit assez bien *françois*.
» Je l'arrêtai à dîner ; & comme il fut
» content de la chère que je lui fis, il
» me dit qu'il avoit quelque chose de fort
» curieux à me faire voir ; sur quoi il tira
» d'un étui de chagrin, une espèce de mou-
» veuse garnie d'écaille de tortue. C'étoit
» un excellent microscope, & si excellent,
» qu'il ne faisoit pas seulement voir les
» cirons les plus imperceptibles, mais aussi
» les atômes d'*Epicure*, la matière subtile
» de *Descartes*, les vapeurs de la terre,
» celles que notre corps transpire, & les
» influences des astres.

« A la première épreuve que j'en fis ,
» m'étant éloigné de mon homme , en-
» viron de cinq ou six pas , je vis une
» infinité de petits vers sur son habit , qui
» en rongeoient la laine , avec une avidité
» incroyable ; & je connus par-là , contre
» l'opinion commune , que ce n'est pas
» nous qui ufons nos habits , mais que
» ce sont ces petits vers qui les mangent.
» Je changeai de situation ; & en retour-
» nant le microscope d'un autre sens ,
» mon Mathématicien me parut comme
» enveloppé d'un nuage ; il me dit , que
» ce que je voyois de la sorte , étoit la
» transpiration qui se faisoit après le
» repas , & que je devois être con-
» vaincu par-là , que *Sanctrius* n'avoit
» pas voulu nous en faire accroire , quand
» il avoit soutenu que de tout ce que nous
» mangions , il s'en transpire plus de la
» moitié.

» Nous entrâmes dans la cuisine , où
« il y avoit un filet de bœuf à la broche ,
» pour les valets ; & j'eus le plaisir de voir

» avec le même microscope, comme le
» feu séparoit toutes les parties du bois
» sur lequel il agissoit, & les dardoit par
» la violence de son mouvement, comme
» autant de dards contre le filet de bœuf,
» & en irritoit toutes les parties, dont les
» unes se convertissoient en jus, & les au-
» tres se tournoient en une vapeur déli-
» cate, qui remplissoit la cuisine & cha-
» touilloit agréablement les narines.

» A la sortie du logis, nous allâmes
» dans un jeu de paume; quatre jeunes
» hommes y jouoient, & je sentis de l'in-
» clination pour un de ceux-là, ainsi que
» de l'aversion pour un autre, avec une
» forte envie que l'un gagnât, & que l'au-
» tre perdît. Je les regardai tous deux avec
» le microscope : l'agitation dans laquelle
» ils étoient les faisoit beaucoup transpi-
» rer, & la vapeur en venoit jusqu'à moi.
» J'en examinai toutes les parties & toutes
» les figures; & je m'apperçus que les par-
» ties de la vapeur de celui pour qui je
» sentoie de l'inclination étoient telles

» qu'elles s'accrochoient aisément à ce que
» je transpirois moi-même ; tandis qu'au
» contraire , les parties de la vapeur de
» celui pour qui j'avois de l'aversion, étant
» figurées en pointes, les unes aigues &
» les autres émoussées, j'en étois ou blessé,
» ou choqué. Ainsi je conçus aisément que
» la seule cause de nos aversions & de nos
» inclinations , consiste dans la figure des
» parties de ce que nous transpirons &
» de ce que les autres transpirent , ainsi
» que dans l'union & dans l'opposition ,
» ou contrariété de ces mêmes choses.

» Etant sortis de la ville, nous vîmes
» dans la campagne un lièvre qu'on chas-
» soit. Le lièvre passa à dix pas de nous ;
» je le regardai avec le microscope ; il
» me parut être comme un tison de feu ,
» qui laisse après lui une grosse fumée.
» C'étoit la transpiration de l'animal qui
» se faisoit ; & nous connûmes que par-
» tout où ces vapeurs se répandoient , là
» accouroient les chiens , tantôt d'un
» côté & tantôt de l'autre , selon que

» leurs narines en étoient frappées , &
» qu'ils ne perdoient les voies, que quand
» les vapeurs du lièvre étoient dissipées par
» un grand vent ou par quelque'autre ac-
» cident.

» En rentrant dans la ville, je regar-
» dai un moulin, & j'en vis sortir comme
» une fumée épaisse. Je reconnus bientôt
» que c'étoit les parties les plus subtiles
» du grain qu'on faisoit moudre, & qui
» s'échappoient par la grande agitation
» quelles recevoient du mouvement circu-
» laire de la meule. En voyant la grande
» perte qui se faisoit de la farine, dont
» tout l'air étoit rempli, je fus convaincu
» par mes yeux, que c'est bien à tort
» qu'on accuse souvent les meûniers de
» friponnerie ; toute la diminution du
» grain qu'on leur confie, ne venant guère
» que du côté du moulin.

» Si je suis encore ici quelques jours,
» je continuerai mes observations, qui
» feront grand plaisir aux *Cartésiens*, &

» détromperont bien des gens de leurs
» vieilles erreurs !

Il est plus que probable que dans cette historiette, l'Auteur n'a voulu que s'amuser aux dépens des incrédules de nos jours, possédés de la manie de ne regarder comme évidentes que les choses vérifiées par le témoignage des sens, & d'exclure impitoyablement toutes celles qui ne sont conçues que par la raison. Cette espèce de foiblesse trouve pourtant encore aujourd'hui plus d'un partisan, & j'ose croire qu'il est plusieurs de mes Lecteurs qui après avoir plaisanté sur l'histoire du lièvre, comme d'une assez platte fiction, seront bientôt fort étonnés d'en voir la vérité sérieusement confirmée par un Physicien aussi intelligent & aussi judicieux que le fameux *Boerhaave* (1).

(1) Voyez son ouvrage sur la *chymie*, vol. 1, p. 151, & duquel le passage suivant est exactement traduit : » La
» partie la plus sensible des sens des animaux est un esprit subtil qui, continuellement s'exhale, & dans lequel

Il semble que rien ne soit plus inintelligible , ni même plus absurde , que de prétendre qu'il soit des choses , qui en perdant continuellement une partie de leur poids , n'en deviennent pourtant pas visiblement plus légères. C'est pourtant ce que nous voyons dans le cas du vase contenant l'antimoine , duquel quand nous avons cinq cens fois fait usage , & après distribué sa qualité émétique dans cinq verres d'eau - de - vie , reste exactement aussi lourd que primitivement il étoit. On peut en dire autant des parties odoriférantes qui s'échappent de l'ambre gris ainsi

» semble résider leur propre caractère , & qui les distingue
» de tous les autres. C'est ce dont nous voyons la preuve
» dans les chiens de chasse , qu'après avoir traversé un
» long espace de terrain , distinguent sans s'y méprendre
» un animal particulier , au milieu d'un grand concours
» de peuple ; d'où nous pouvons conclure jusqu'à quel
» point elles sont déliées , subtiles , & combien ces diffé-
» rentes émanations doivent être. On pourroit les croire
» d'origine onctueuse ou résidentes dans un subtile véhi-
» cule d'un genre onctueux , comme on peut l'induire ,
» tant d'après l'analogie des choses , que des autres pro-
» priétés connues.

que des bien moins agréables vapeurs de l'*Assaféida*. Toutes ces singularités ne peuvent être portées jusqu'à la plaine connoissance de tous nos sens, & il suffit pour en convaincre qu'elles frappent évidemment l'un d'entr'eux. Nous distinguons par exemple, & pleinement, à certaine distance, l'odeur de la rose; & ma raison me dit que je suis dans l'atmosphère de cette fleur, attendu qu'il est impossible que je puisse par mon odorat, discerner son parfum, s'il ne frappe pas en moi le propre organe de ce sens (1).

Mais, au contraire, si nous observons un corps toujours perspirant une matière qui nous soit nuisible, telles que les particules assez subtiles pour échapper à la connoissance de tous les organes de la sensation, il faut être bien bornés si nous ne pouvons concevoir, que ce corps perspirant doit, ainsi que la rose, avoir son

(1) Voyez toutes les preuves qu'en donne *M. Boyle*, dans son curieux & savant traité sur les *pierres précieuses*.

atmosphère ainsi que toute autre fleur odoriférante. C'est pourquoi je regarde ce point comme convenu & au-dessus de toute contestation : c'est-à-dire , que si un nombre de jeunes vierges se trouve dans la compagnie d'un vieillard , il doit d'elles dériver en lui une grande quantité de cette matière subtile , avec les qualités que nous lui avons attribuées ; & spécialement si nous considérons que ces émanations s'échappent à travers les pores ; que ces mêmes pores doivent , conséquemment , être toujours ouverts , & que s'il en est ainsi , ils doivent imbiber du dehors , ainsi que donner passage de ce qui provient du dedans.

Je me doute pourtant que ceci va paroître un nouveau paradoxe à plusieurs de mes Lecteurs qui , prêts à jeter mon livre au feu , ne manqueront pas de s'écrier , avec un air de suffisance & de mépris : » Ce pauvre homme est lui-même , en effet , bien malade ! & » voudroit , sans doute , en faire autant

» de nous !... » Mais un instant de patience ; & s'il m'est permis de risquer encore quelques propositions particulières, je vous défie alors de ne rien croire de ce que j'ai mis en avant.

Est-il rien de si commun que de voir une strangurie s'ensuivre de l'application des vésicatoires ? Et comment cela peut-il arriver , si les particules des cantharides n'entrent point par les pores , & ne font pas naître une diversion de cet aqueux & salé fluide , dont la circulation & la sécrétion se font ordinairement par les rognons , & compose ce que nous appellons l'urine ? N'est-il pas également certain que l'*opium*, employé en emplâtre, procure le sommeil , ce que possiblement il ne pourroit faire, si de la même manière il ne trouvoit pas un passage dans le sang , à travers les pores ? Je pourrois aussi faire mention des effets qui fréquemment résultent de l'application d'un cataplasme de *Camomille* sur l'estomac , & dont l'amertume de cette herbe , dans l'espace

de deux heures au plus, est discernée par le palais. Je finirai par une preuve aussi forte à la fois que vulgaire, & qui doit suffire pour terminer, à cet égard, toute espèce de contestation: j'entends la méthode ordinaire de provoquer la salivation au moyen de l'onction, & qui prouve, sans réplique, que le corps peut être fortement affecté par les choses qui s'y introduisent, uniquement par les pores (1).

Je ne puis, néanmoins, me dispenser de faire mention d'un passage très-singulier, que je rencontre dans un historien François, dont le caractère de véracité est on ne sauroit mieux établi, & dont le témoignage ne sauroit que justifier d'autant mieux tout ce qu'ici j'ai recueilli & présenté, comme aussi croyable que fondé en raison.

Il nous dit qu'en 1346, il s'échappa du sein de la terre, dans le *Cathay*,

(1) La façon dont se provoque à *Montpellier* la salivation, est encore une plus forte preuve de ce que l'Auteur met en fait.

qui fait partie de la grande *Tartarie*, confinant à la *Chine*, certaines vapeurs dont l'odeur étoit assez prodigieusement malfaisante pour détruire toute créature mortelle, & qui, telle qu'un feu souterrain, parcourut en peu de tems plus de deux cens lieues de pays, dévora tous les fruits de la terre, jusqu'aux arbres même, & putréfia l'air de la façon la plus épouvantable. Que du *Cathay* elle traversa l'*Asie* & la *Grèce*, de-là l'*Afrique*, & après l'avoir ravagée, entra en Europe en 1348, & fit un tel ravage en France, que non-seulement les villes, les villages, mais les simples demeures des particuliers, ne purent lui échapper, & finit par se répandre jusqu'aux extrémités du *Nord*. Son venin, ajoute l'Auteur, étoit contagieux, au point d'infecter même par la vue. On remarqua que cette contagion avoit duré exactement pendant six mois; que dans toutes les différentes contrées qu'elle avoit parcourues, dans les lieux les moins maltraités,

elle laissa, tout au plus, le tiers des habitans, dans d'autres un quinzième, & dans quelques-unes, au plus, un vingtième.

Laiſſons maintenant à concevoir qu'une exhalaison de cette espèce eût parcouru presque tout le globe, & croire en même tems, que celles dont nous sommes continuellement environnés, puissent être sans effet sur nous; que si de pareilles exhalaisons peuvent être si nuisibles, & que dans celles qui leur sont absolument contraires, il ne soit rien, ni de salutaire, ni de restaurant (1).

Il est indubitable, ainsi que le savant *Bacon* l'a établi, qu'il est une sympathie de santé, ainsi qu'une infection mortifère (2) & que si même en dépit de toutes les précautions que nous puissions

(1) Abrégé chronologique de l'histoire de France, par *Mézerai*, tome 3, page 32.

(2) Voyez page 64, la note sur *Bacon*.

Si cet argument n'est pas admis, il sera bien difficile d'assigner aucune cause raisonnable pourquoi un lieu quel-

prendre nous trouvions très-difficile de nous garantir de la dernière; de même, par parité de raison, il devoit du moins paroître vraisemblable, que de toutes les méthodes faites pour contribuer à la santé, sur-tout dans les vieillards, il ne devoit pas sembler étrange que celle qu'indique l'inscription d'*Hermippus*, puisse être adoptée & tentée.

Par la raison, jointe à l'expérience, nous sommes convaincus que le corps humain est une machine *pneumatico-hydraulique*, composée de fluides & de solides, & qu'une bonne & saine constitution, en partant des mouvemens dispos des uns, & de la libre circulation des autres, il n'est pas moins certain que cette libre disposition des mouvemens, ainsi que celle de la circulation, dépendent réciproquement l'une de l'autre. Car, de même que la circulation

conque doit être plus favorable à la santé qu'un autre; mais pour bien entendre & comprendre cette doctrine, le Lecteur peut consulter le traité de *M. Boyle*, sur la *salubrité & l'insalubrité de l'air*.

se trouve obstruée , affoiblie , & jusqu'à certain point arrêtée par le défaut de la motion convenable des solides , occasionnée par la perte du vrai ton , ou texture qu'ils avoient coutume d'avoir ; de même cette perte , de l'autre côté , provient de ne pas recevoir , à point nommé , ce supplément de nutrition de la circulation nécessaire des sens naturels (1). De-là cette sécheresse , cette rigidité , cette roideur des fibres , d'où naît cette maladie , que nous appellons vieil âge , pour prévenir laquelle d'une façon aussi naturelle que raisonnable & physique , la seule vraie méthode est de se pourvoir d'un constant , égal & effectif supplément de ces deux balsamiques & vivifiantes particules émânées de la circulation des fluides. Si ceci pouvoit être une fois fait , il est , je crois , très-apparent que le vieil âge n'attaqueroit pas plus le corps humain , que toute

(1) *Boerhave* , just. Medic. §. 1053 , 1054.

autre infirmité, contre laquelle les précautions convenables peuvent être prises. Mais comme on ne doit pas s'attendre que la sagesse humaine soit capable de perfectionner une pareille méthode, tout ce que nous pouvons raisonnablement espérer, est d'en retirer quelque bénéfice; de façon que sans être capables de prévenir la vieillesse, il soit du moins en notre pouvoir de la retarder. Il est en quelque façon incroyable qu'un homme, à force d'art, pût se trouver capable d'atteindre jusqu'à deux ou trois siècles; mais qu'il pût vivre & jouir de la vie, jusqu'au-delà de cent années, c'est autre chose.

Les plus sages d'entre les Anciens ont pensé, & les méthodes qu'ils ont prescrites & pratiquées pour y réussir, sont toutes fondées sur mes principes, à partir de leur fréquent usage des bains, des frictions, & onguents balsamiques, qui feroient trouvés très-insuffisans pour leur objet, s'ils n'eussent pas conçu la possibilité

sibilité de charger par leur moyen les fluides, avec des particules propres à réparer les pertes des solides (1).

Les plus sages des hommes & les plus grands philosophes de tous les âges, n'ont pas perdu de vue ce très-utile point, & se sont efforcés de l'atteindre; ils ont rencontré deux obstacles ou plutôt trois, que je regarde comme les vraies causes de ce qu'ils n'y sont point parvenus: le premier, est qu'ils aient tenu secrètes les notices qu'ils en avoient conçues: c'est-à-dire, que trop confians dans leurs propres forces, ils se sont crus seuls capables de découvrir cet art véritablement admirable, & de l'avoir imaginé non-seulement utile au but particulier de préserver leur propre vie, mais peut-être plus encore à celui d'élever & d'exalter leur renommée. En second lieu, qu'en

(1) Au lieu de citer des Physiciens, je me contenterai d'indiquer au Lecteur, le savant traité *sur la santé & longue vie*, par *Plutarque*, où il trouvera le sentiment des meilleurs Auteurs de toute l'antiquité sur ce sujet.

négligeant nombre de circonstances particulières, ils ont cru que telle ou telle drogue, pouvoit suffire à la restauration de la Nature, ou que tel régime particulier pourroit les garantir des infirmités attachées au vieil âge. Quant au premier obstacle, on peut tout au moins, présumer qu'il n'est peut-être pas de toute *la matière médicale*, un seul article qui soit encore parfaitement entendu, & d'où procède la vraie raison de la grande incertitude de la physique; à l'égard du régime, il peut sans doute en naître de grands & bons effets en faveur de la santé; mais ainsi que l'observe judicieusement le savant *Bacon*, la conservation de la santé & la prolongation de la vie, sont deux choses très-différentes.

En dernier lieu, que ces différens & savans personnages se sont uniquement fondés sur la théorie, & qu'ils se sont trouvés surpris par la mort, lorsqu'ils se livroient à la ferme persuasion d'être garantis de ses attaques; tandis qu'un

art tel que celui-ci, & comme j'espère bientôt le démontrer, ne doit avoir pour bête, que la plus complete expérience.

Je vais rapporter en attendant, à propos de ce que je viens d'avancer, un exemple assez remarquable, & qui, si je ne me trompe, pourra servir également & à l'instruction & à l'amusement de mes Lecteurs. (1)

L'ingénieur & savant M. *Desmaiseaux*, nous dit dans la vie de *M. de Saint-Evremond*, que ce dernier ayant appris de *Sir Kenelem Digby*, qu'ayant lu les écrits du fameux philosophe *Descartes*, il avoit ré-

(1) *Sir Kenelem Digby*, dont on va parler, étoit aussi savant que grand homme. Il avoit en effet, des opinions philosophiques très-particulières & ne s'exprimoit pas toujours aussi clairement qu'il eût pû faire, & qui, dès-là, se trouvant mal interprétées, les ont fait envisager comme ridicules. Il n'étoit pourtant pas moins aussi judicieux qu'éclairé, comme on va s'en convaincre par l'exposé de son sentiment sur l'électricité, que nous mettons ici sous les yeux du Lecteur. Conformément à son hypothèse, l'ambre ou autre matière électrique, étant frottée ou échauffée, jette au-dehors certains rayons, ou fils des vapeurs onctueuses, qui, lorsqu'elles viennent à se refroidir un peu

folu de passer en Hollande, dans l'intention de le voir & de converser avec lui. Ce qu'il ne tarda pas à exécuter, & le trouva dans sa retraite à *Egmont*; où après avoir long-tems conversé, sans que *Sir Digby* se fût nommé, sur différentes & très-favorables matières: Monsieur, (s'écria tout-à-coup *Descartes*, qui avoit lu plusieurs ouvrages du Voyageur Anglois) je n'en ferois douter plus long-tems; j'ai l'honneur de voir en vous, le fameux *Sir Kenelem Digdy!* — Et si vous-même, Monsieur, n'étiez pas (répliqua celui-ci) l'illustre *M. Descartes*, je ne serois pas venu d'Angleterre ici pour vous voir. Alors *Digby*

par l'air extérieur, étant condensées pour avoir perdu de leur première activité, rétrogradent vers le corps d'où elles sont sorties, entraînent avec elles ces légers corpuscules; que les extrémités les plus éloignées se trouvant par hazard, adhérentes au tems de leur première raréfaction, comme lorsqu'une goutte d'huile ou de sirop est pendante au bout d'un petit bâton, si elle est légèrement, & avec précaution ébranlée, la substance visqueuse par cette impulsion se trouvant plus tendue & se retirant d'autant, entraînera avec elle & la poussière, ou tous autres corps légers, qui se sont attachés à ses parties les plus éloignées.

dit au philosophe *François* : » qu'il étoit
» depuis long-tems d'avis, que nos décou-
» vertes spéculatives étoient sans doute
» aussi amusantes qu'agréables ; mais
» qu'après tout elles se trouvoient trop
» incertaines & si peu utiles pour occuper
» absolument l'attention de l'homme ; que
» la vie étoit malheureusement trop courte,
» pour qu'on pût se flatter d'acquérir la con-
» noissance des choses nécessaires ; & qu'il
» seroit beaucoup plus digne de lui, qui
» connoissoit si bien la structure du corps
» humain, de chercher les moyens de la
» prolonger, que de s'appliquer aux très-
» sèches spéculations de la philosophie ».

Sur quoi *Descartes* l'assura qu'il avoit déjà pris en considération cette matière ; & que pour rendre l'homme immortel, c'est ce qu'il n'osoit hasarder de promettre ; mais qu'il avoit la certitude de pouvoir prolonger sa vie jusqu'au période auquel avoient atteint les patriarches.

Lorsque *M. de Saint-Evremond* fit part à *M. Desmaiseaux* de ces particularités, il

ajouta qu'on n'ignoroit pas alors en Hollande que *Descartes* se flattoit d'avoir fait cette découverte, & qu'il le tenoit de différentes personnes, qui avoient connu & fréquenté ce philosophe. Que les amis de *Descartes*, même en France, s'en étoient également informés; & que l'abbé *Picot*, son disciple favori, & depuis son martyr, persuadé que son ami avoit trouvé ce précieux secret, ne vouloit point croire un bruit qui le disoit mort; & que lorsqu'il commença à rougir d'en avoir douté si long-tems, il s'écria: *Tout est donc dit! Le monde finira bientôt.*

Il est certain, ainsi que l'observe M. *Desmaiseaux*, que *Descartes* crut en effet avoir trouvé un moyen sûr de prolonger la vie de l'homme (1) » Je ne me suis jamais tant occupé (dit un jour ce philosophe à M. de » *Quylichem*) du soin de conserver ma » vie que je le fais maintenant; & quoique » ci-devant je crusse que la mort pût me

(1) Lettres de *Descartes*, tome 2, page. 74.

» l'abrégé de trente ou quarante années,
» elle ne peut maintenant me surprendre,
» sans me priver tout-à-coup de l'espé-
» rance de la pousser au-delà de cent ans.
» De-là il me paroît évident, que si nous
» nous tenons seulement en garde contre
» certaines erreurs que nous avions cou-
» tume de commettre, eu égard à nos cli-
» mats, nous pourrions, sans aucune autre
» attention, atteindre jusqu'à un âge beau-
» coup plus long & plus heureux que nous
» ne pouvons maintenant l'espérer. Mais
» attendu que j'ai besoin d'un tems con-
» sidérable pour l'expérience & le profond
» examen propre à ce sujet, je m'occupe
» maintenant d'un *petit système de méde-*
» *cine*, au moyen duquel je me flatte,
» tandis que j'y travaille, d'obtenir quel-
» que répit de la Nature; & dès-là, de
» me trouver plus capable de poursuivre,
» ci-après, la réussite de mon objet ».

M. Baillet nous apprend, dans la *vie*
de Descartes, que l'abbé Picot l'ayant ac-
compagné en 1647, dans son voyage en

Hollande , s'étoit assujetti à sa façon de vivre , pendant les trois mois qu'il passa à *Egmont* avec lui ; & qu'il en étoit si satisfait , qu'à son retour en France , il avoit sérieusement renoncé tant à la bonne chère , qu'au vin même , dont ci-devant il faisoit cas , conformément au régime que s'étoit prescrit *Descartes* , comme très-convaincu que c'étoit le seul moyen d'accélérer le succès du secret qu'il croyoit déjà trouvé par ce philosophe. Le même Auteur ajoute dans un autre passage : » que ce » même abbé s'étoit si fort persuadé , qu'il » n'étoit pas possible que *Descartes* eût pu » se tromper à cet égard , qu'il lui eût été » impossible de mourir , ainsi qu'il avoit » fait à l'âge de cinquante-quatre ans , » sans une cause aussi inexplicable que vio- » lente , & sans laquelle il eût incontes- » tablement pu vivre jusqu'à cinq cents » ans ».

La méprise de M. *Descartes* , est sans doute un grand argument contre sa méthode ; mais il ne sauroit préjudicier à l'opi-

nion dans laquelle il étoit que la vie pût s'étendre, & que le vieil âge pût être retardé. Nombre de ses principes en philosophie, sont très-bons, & plusieurs de ses argumens très-justes. Mais dans la dernière partie de sa vie, il devint, pour-ainsi dire, dire, amoureux de ses propres opinions, se prit d'un goût prodigieux pour les hypothèses; & de-là, se regardant comme au-dessus des autres hommes, il devint bien moins grand homme qu'il n'étoit auparavant : infortune arrivée à d'autres ainsi qu'à lui, & qui arrive à tout homme qui pousse l'extravagance, jusqu'à imaginer voir infiniment plus loin que tout autre, & pénétrer plus profondément dans le secret de la providence. L'humilité n'est pas seulement une vertu chrétienne, mais même une vertu philosophique : là, le plus sage des hommes, est celui qui présume le moins de son savoir (1).

(1) Ce que rapporte notre Auteur concernant *Descartes*, est très-exact ; mais en même tems un peu obscur. Il paroît avoir une grande défiance de son propre jugement,

Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, l'expérience est la véritable preuve de toutes les branches de la philosophie pratique.

Nous voyons & connoissons les infirmités du vieil âge, ainsi que le tems où nous sommes sûrs qu'elles commencent à se faire sentir, & dès-là, combien nous

& dès-là se montre très-modeste dans ses censures. Mais si, dans un sens, c'est souvent un mérite, il peut d'un autre côté paroître dans le cas de quelque reproche. Il nous dit, par exemple, que *Descartes* trouva que tel secret pouvoit être praticable pour étendre la vie de l'homme au-delà de sa date ordinaire, & ajoute ensuite : » que sa vanité lui fit envisager cela comme le secret » même. » Cela est en effet très-vrai, mais n'est pourtant pas bien clair. C'est bien le vrai caractère de ce Philosophe, mais en même tems il n'en est pas moins obscur. Bref, tel étoit le cas : *Descartes* avoit la pénétration la plus subtile, qui le mit à portée de voir toutes les erreurs d'*Aristote* & de ses disciples ; & de même qu'un homme qui voit toujours clairement, s'exprime toujours clairement, de même n'eut-il pas de peine à détruire leur réputation, & en même tems tout le crédit qu'avoit acquis leur philosophie. Mais lorsqu'il fut ainsi parvenu à rectifier (si cette expression m'est permise) la philosophie, sa vanité partant de son succès, lui inspira l'idée d'être capable de rendre raison de toutes choses par la pure force de son génie, jusqu'au point d'en établir une nouvelle faite pour régner universellement comme avoit fait l'ancienne ; mais

sommes intéressés à chercher la vraie méthode propre à les prévenir. Celui qui fait comme il doit ménager son propre corps pour remplir les intentions de la médecine, sans pourtant en faire usage ; qui peut se préserver de l'affoiblissement des yeux, de la surdité, & de nombre d'autres infirmités trop longues à détailler, peut avec raison se flatter d'avoir fait quelques progrès dans cette science, en agira, sans doute, sagement, en ne s'écartant pas de sa méthode, quelle qu'elle puisse être. Mais il ne doit pas moins sérieusement s'occuper à dis-

n'en résulta-t-il pas, qu'en fait de science du moins, il ne fut qu'un faux patriote ; car, en ce cas, il ne renversa point l'empire tyranique d'*Aristote* dans la vue seule d'en affranchir le monde, mais dans celle d'élever la sienne, & de régner à son tour, en qualité de dictateur perpétuel. Il fut pourtant assez heureux pour pouvoir, pendant quelque temps s'en flatter, & il jouiroit même encore de sa gloire, si le célèbre *Isaac Newton* n'eût pas, en le déposant, à son tour, affranchi le monde de ces nouvelles chaînes, & rétabli la liberté philosophique de penser. Ceci me semble, je crois suffisant, tant pour justifier la juste censure de notre Auteur, que pour dissiper l'espece d'obscurité dans laquelle son trop de modestie avoit sans doute, cru devoir la renfermer.

tinguer les effets de cette même méthode, & ceux qui résultent de sa bonne constitution; car nous nous trompons souvent en prenant les unes pour les autres; & il est très-possible qu'un homme puisse se tromper, en attribuant à l'art, ce qui réellement n'est dû qu'à la Nature. Celui qui n'aura pas oublié ce que nous avons déjà dit sur ce sujet, de la vigueur très-peu commune d'un vieillard, qui se plaisoit à vivre dans la compagnie des jeunes gens, saisira fort aisément ce que j'entends par-là; & mon intention de m'expliquer, s'il se peut, plus intelligiblement sur un sujet qui jusqu'ici n'a jamais été traité que très-légerement, est le plus grand mérite auquel j'ose avoir la prétention d'atteindre (1).

(1) Ce que l'Auteur nous dit ici, & ce qu'il a déjà dit plus d'une fois précédemment, est aussi intéressant que curieux, & dès-là, mérite un petit commentaire.

Il nous donne à entendre que l'accident & l'art qui généralement parlant, sont regardés ou crus comme les deux choses les plus opposées, sont cependant souvent les mêmes. Tel est justement le cas de la chance, (ou du hasard) & de la Providence: car l'homme qui ne fait dis-

Nous devons en conséquence ne jamais perdre de vue, que les principales & plus fortes causes de cette amplification de symptômes qui se présentent dans les infirmités naturelles du vieil âge, ainsi que nous l'avons établi, sont externes, & partant, que c'est aux remèdes externes qu'il faut avoir recours. La différence spécifique des infirmités du vieil âge avec les autres, semble être, que les premières procèdent de

cerner les causes d'avec les accidens, les disent arrivés par hazard; mais lorsqu'ils apperçoivent, ou croient appercevoir leurs causes, ils les attribuent ou sont disposés à les attribuer à la Providence. Un exemple rendra ceci encore plus clair. Il étoit, au commencement de ce siècle, un marchand de soie, établi à *Lyon* en *France*, nommé *Osavio May*, homme intelligent & attaché à son commerce; mais par une succession d'événemens malheureux, se trouva dans la situation la plus inquiétante, & d'autant plus qu'il connoissoit en pareil cas, le danger de confier à qui que ce soit sa peine. Un jour que seul dans sa boutique, il s'occupoit tristement des suites qu'il avoit à craindre du discrédit dans lequel il alloit tomber, & que sans y penser, il retournoit entre ses dents une petite touffe de soie écrue, que le hazard lui avoit fait trouver sous la main, & qu'enfin il avoit fini par cracher assez près de lui, il ne put s'empêcher d'être surpris d'y remarquer une

ce qui entre dans le corps, & que les dernières, quelques précautions que nous puissions prendre ne nous attaquerons pas moins ; & que, bien que soit un point de très-grande importance, aux approches de la vieillesse, de nous tenir en garde contre les infirmités, par lesquelles le corps est bientôt affoibli ou détruit, ce n'est pas la seule chose que nous ayons à faire. Là, nous voyons, d'une part, que les personnes dont la santé nous

espèce de lustre extraordinaire, qui le frappa au point de le tirer de sa propre rêverie. Surquoi il la ramassa, l'examina, & se rappelant les circonstances qui avoient pu produire les progrès de cette étonnante opération, c'est-à-dire, de l'avoir macérée dans ses dents, à travers une liqueur visqueuse telle que la salive, & dans une place modérément chaude, telle que la bouche, il ne tarda pas à soupçonner d'où avoit pu naître ce changement inattendu. L'habile Négociant, saisissant à l'instant cette idée, se met à l'œuvre, & en partant de l'ouvrage de la Nature, produit bientôt ces brillans & lustrés taffetas qui depuis, ont rendu les manufactures de *Lyon* si fameuses, & au moyen desquelles il acquit, personnellement, une immense fortune. D'où, je crois, pouvoir induire qu'un homme moins sensible & moins intelligent, que le hazard eût servi de même, n'eût sans doute jamais connu la cause de cette espèce de phénomène.

semble la plus affermie, ne vivent pas toujours long-tems, & que de l'autre, ceux dont la constitution nous semble la plus foible, vivent souvent au-delà de l'âge ordinaire des hommes (1). Nous devons également observer, que des changemens extraordinaires dans la façon de vivre, ont souvent produit de très-grands effets : dans le cas de *Cornaro*, par exemple, qui non-seulement passa franchement sa jeunesse, comme lui-même en convient, mais tomba dans les plus grands excès, qui bientôt accumulèrent sur lui nombre de maladies, dont sans l'art de la médecine, quelques soins qu'on y apportât, ne le pût guérir, &

(1) Ce que l'Auteur dit ici est assez conforme à un avis du grand *Bacon Lord Vérulam* : » Nous voudrions que
» les hommes observassent & distinguassent, que la même
» chose ne contribue pas toujours également & à la santé
» & à procurer une longue vie ; car il en est qui, en
» rendant à l'esprit sa gaieté, la force & la vigueur au
» corps, n'en abrègent que d'autant plus la durée de la
» vie ; & qu'il en est d'autres qui bien que faite pour con-
» courir à en rallonger le cours ordinaire, peuvent être
» suivies de conséquences assez dangereuses, si elles ne sont
» pas prévenues par des moyens convenables.

dont la tempérance seule sût enfin le délivrer. On fait également que le changement de climat produit aussi par fois de grands effets.

11
Ceux qui du *Portugal* se déterminent à passer au *Brésil*, quoiqu'aussi vieux qu'infirmes, se raniment insensiblement, & poussent long-tems leur carrière dans l'aïssance & la santé du corps. On a fait la même remarque eu égard à d'autres pays, dont les habitans ne sont pas cités comme vivant plus qu'on ne fait ordinairement ailleurs; & nous pouvons, en réfléchissant sur ceci, ainsi que sur plusieurs faits de même nature, en recueillir différentes règles propres à établir une vraie méthode; & peut-être même, en nous en occupant encore plus sérieusement, parvenir à saisir les moyens d'acquérir ces précieux bénéfices par un régime bien moins rigoureux que celui auquel *Cornaro* eut le courage de se dévouer, sans entreprendre le voyage ou du *Brésil* ou des *Indes Septentrionales*. Là, on ne peut se dissimuler les différens hasards & autres inconvéniens

inconvéniens attachés à de si longs voyages, ni même qu'à supposer que nous soyons trompés dans notre attente, il y a peut-être mille contre un à gager, qu'une telle méprise seroit décidément irréparable.

Notre *Hermippus* avoit sans doute fait usage d'un remède à la fois plus raisonnable & bien plus efficace. Là nous croyons avoir prouvé, par toutes les méthodes que la nature de nos argumens pouvoient admettre, que les particules respirées & perspirées par les jeunes personnes en pleine santé, sont les plus douces, les plus suaves & les plus restaurantes qu'on puisse concevoir. D'un autre côté, que la méthode de les employer, non-seulement en les recevant conjointement avec l'air, mais de les attirer en lui-même par tous les pores de son corps, & d'accroître d'autant plus leurs effets, on ne peut s'empêcher de voir en *Hermippus* une personne, qui sans un bain constamment chaud, des plus spiritueux, & balsamiques humeurs, qui continuellement environnent les évaporations

produites par l'haleine de ces jeunes personnes, respirer pour-ainsi-dire, moins d'air en effet que de vie (1).

Mais si nous voulons ajouter une circonstance de plus, & qui n'est pas plus que qu'improbable, c'est que s'il attiroit force d'air, quelque-une de ces jeunes personnes, ainsi que *David* en agit avec *Abisag*, nous allons porter notre remède jusqu'au plus haut point d'efficacité, en concevant combien ce plus grand & plus immédiat supplément d'esprits nutritifs peut raffraîchir, rajeunir son sang, restaurer & réparer en grande partie, le dépérissement qu'il éprouva en remplissant les fonctions ordinaires de la vie. Il en est pourtant ainsi; & je vais aventurer à ce sujet un exemple très-remarquable, tiré des écrits d'un Au-

(1) On pourroit citer à l'appui de cette doctrine, les autorités d'un grand nombre de savans Physiciens. Mais pour moins risquer d'ennuyer nos Lecteurs, même les plus exigeans, nous les renvoyons à ce très-petit nombre : *Christian. forman. de fascinat. magic. pag. 1014, Borellus. Cent. III. Observat. 28, lan. de Motu transpirat. lib. 2, chap. 2, prop. 4, pag. 56.*

teur qui en fut témoin, & dont la vérité est aussi généralement connue que sa réputation littéraire, & sur-tout en fait de physique.

Nous ajouterons le dernier degré de force à cette manière de raisonner, si l'on nous permet d'argumenter en partant des contraires.

Rien est-il plus commun que de voir une femme sur l'âge, redevenir non-seulement plus leste & plus vivace, mais plus forte & mieux portante, après avoir épousé un jeune homme? Elle boit, pour-ainsi-dire, sa respiration, attire à elle ses esprits, son humide radical, & s'en restaure elle-même, tandis que le pauvre & jeune époux, souffrant de la contagion de son haleine & de ses autres émanations, & victime d'une union si mal assortie, tombe bientôt dans la plus visible foiblesse, & enfin dans ce que le peuple appelle une *galoppante* consommation.

Chose étrange, en effet, que la mort d'un jeune homme doive résulter de son ma-

riage avec une vieille femme, & qu'en prenant une jeune épouse, un vieillard se régénère & prolonge sa vie! (1)

Celui dont j'entends parler, est *Peter Lotichiut*, & voici l'exemple qu'il rapporte. Un homme de quatre-vingts ans, après avoir perdu sa première femme, en épousa une seconde, qui n'en avoit que vingt-cinq. Après la première année de ce nouveau mariage, il tomba dans une si grande maladie, que l'excès de son épuisement fit absolument désespérer qu'il pût n'y pas succomber. Cependant il vint insensiblement dans un meilleur état, & les progrès de cette convalescence furent si rapides, que ses cheveux & sa barbe, étant successivement tombés, & que sa peau même s'étant desséchée & pelée, on vit bientôt après, avec la plus grande surprise, une

(1) Notre Auteur a judicieusement évité de citer des exemples de cette vérité, probablement pour deux raisons : l'une, qu'il n'est personne dont la mémoire ne puisse lui en rappeler plus d'un ; l'autre, d'en trop dire sur un sujet qui n'est pas fait pour plaire au beau sexe.

blonde, belle & forte chevelure croître, pour-ainsi-dire, à vue d'œil, tomber sur ses épaules en boucles naturelles, sa barbe reparoître de même, son visage redevenir frais & rajeuni; on vit, en un mot, renaître en lui non-seulement les grâces, mais au dire de sa femme, toute la vigueur d'un homme de trente ans, ce dont la fuite prouva la vérité par la naissance de plusieurs enfans qu'il eut d'elle (1). Un fait de cette espèce & si bien attesté, n'est sans doute pas étrange à mon objet, puisqu'il prouve la prodigieuse efficacité de la respiration humaine, ainsi que de la matière perspirée par un corps aussi sain que jeune. J'observerai pourtant, ainsi qu'il est de mon devoir, qu'il étoit très-possible qu'un effort de la Nature, tel que celui de la jouissance très-moderée de cette jeune femme, auroit pû, pendant nombre d'années, conserver en bon état sa santé, en l'entretenant dans l'agréable jouissance des plai-

(1) *Observ. Medic.*, lib. 4, observ. 3.

firs de l'imagination , tandis que de l'autre côté, l'abus qu'il en auroit pû faire , auroit pû lui devenir plus que vraisemblablement fatal.

On peut trouver quelque chose d'aussi remarquable dans l'histoire , très-connue , de notre fameux vieillard Anglois, *Thomas Parre* , & ces particularités sont très-curieusement distinguées par le grand Anatomiste *Bartholin* , qui les écrivit , non comme des singularités faites pour amuser des enfans , mais comme des faits mémorables , dignes de l'attention & de la considération des hommes.

Parre , né à *Winnington* , dans le comté de *Salop* , en 1483 , y passa sa jeunesse , dans les travaux les plus laborieux , & (ce qui doit être noté) dans la tempérance & la chasteté la plus rare. A quarante ans , il épousa sa première femme , connue sous le nom de *Jeanne* , dont il eut deux enfans , desquels le premier ne vécut qu'un mois , & l'autre peu d'années. A cent deux ans , étant devenu fort amoureux de *Catherine*

Milton, qu'il parvint à séduire, il se soumit à la pénitence publique dans l'église de la paroisse. Quelques mois avant sa mort, le Comte d'*Arondel* l'emmena à Londres, & le présenta au Roi *Charles I.* Mais soit par le changement d'air, ou de son régime ordinaire, il mourut bientôt après (1).

On a vu, dans le même pays, que la fameuse comtesse de *Desmond*, ignoroit précisément son âge, mais qu'il étoit suffisamment constaté par un grand nombre de témoignages non suspects, tels que des actes & contrats de toute espèce, par lesquels il étoit prouvé que son âge devoit surpasser cent quarante ans. Le grand *Bacon*, qui lui-même l'avoit supputé, après l'avoir personnellement connue, nous annonce même, comme une particularité bien singulière, qu'elle changea trois

(1) *Barth. Hist. Anatom.*, c. V. *Hist.* 28, pag. 47 & 48.

Bien des personnes ont prétendu que *Parre* vécut beaucoup plus long-tems qu'on ne l'avoit cru. J'ai consulté son monument à *Westminster*, où j'ai trouvé qu'il étoit mort le 15 Novembre 1635, âgé de plus de 152 ans.

fois de dents (1). Si nous en croyons *Alexander Benediſtus*, une femme de ſa connoiſſance, à l'âge de cent quarante ans, vit renouveler toute ſa denture; & que dans la même année, ſa chevelure étant abſolument tombée, il lui en repouſſa une autre de même force & de même couleur (2). *Bartholin*, que nous venons de citer, nous fournit non-ſeulement un autre exemple, qu'il nous apprend n'avoir été dû qu'à l'art; mais nous en donne en même-tems la recette; au moyen de laquelle ce prétendu prodige s'opère, & qu'il nous aſſure n'avoir été qu'un extrait d'ellébore noir, diſſout dans une infusion de vin & de rôſes (3). L'illuſtre *Boyle*, ſi je ne me trompe, nous dit auſſi quelque choſe ſur ce ſujet, à propos de la quinteſſence du baume (4).

(1) *Verulam. Hiſt. vita & mortis. Sir Walter Raleigh. Hiſt. of the World. liv. 1, chap. 5, § 5.*

(2) *Donat. Hiſt. Med., mirab., liv. 6, chap. 11, pag. 100.*

(3) *Hiſt. Anat., cen. 5. Hiſt. 28, pag. 51.*

(4) *Tract. of Remed.*

Nous ne déplaçons peut-être pas au lecteur, si, en faveur de quelques nouvelles observations, nous rapportons encore, relativement aux deux sexes quelques exemples de l'espèce de ceux que nous avons déjà ramassés ; parce qu'ils achèveront de démontrer que les faits de cette nature, quoiqu'à la fois aussi rares qu'extraordinaires, ne doivent pourtant pas être mis au nombre des prodiges. On nous assure qu'en l'an 1531, il étoit à *Tarente*, dans le royaume de *Naples*, un vicillard très-pauvre, & dans la décrépitude, qui tout-à-coup, ainsi que le serpent, changea de peau ; qui, tant en apparence qu'en effet, parut être redevenu à l'âge d'environ trente ans, & même au point d'être devenu méconnoissable aux yeux de ses voisins. Cette heureuse métamorphose n'opéra pourtant rien sur sa fortune ; il ne se vit pas moins dans la nécessité de travailler, & même d'autant plus, pour soutenir sa vie actuelle, qui, attendu la nouvelle vigueur qu'elle avoit acquise, exigeoit davantage. Le

même historien ajoute, qu'après cinquante autres années sa décrépitude redevint plus extrême encore que ci-devant, & que sa peau redevint si épaisse, quoiqu'aussi ridée que décolorée, qu'on l'eût plutôt prise pour l'écorce d'un vieil arbre que pour la peau d'un homme. Mais combien il vécut dans cet état, & à quel âge il mourut, c'est ce qu'il ne nous a point appris (1).

Nous rapporterons encore, sur la foi d'un Auteur accrédité, qui dit lui-même avoir été témoin du fait qu'il raconte, (2) que l'abbesse du monastère de *Mouviedro*, au moment qu'elle touchoit à sa centième année, après une grande & longue maladie, qu'on jugeoit devoir être sa dernière, revenue en convalescence, s'apperçut avec

(1) Histoire admir. & mémor., *Douay*, 1604, in-8°. pag. 697.

(2) Cette relation est du savant *Velasquez de Tarente*; elle est très au long détaillée, & l'Auteur observe, qu'elle fut l'origine d'un proverbe dans le pays, où l'on a dit depuis: » Lorsqu'une vieille femme se donne de jeunes & » ridicules airs, croit-elle être aussi heureusement née que » l'Abbesse de *Mouviedro*? »

la plus grande surprise , tant pour elle-même que pour les témoins , du retour de certaine incommodité périodique , que depuis plus de quarante ans elle avoit cessé de connoître ; que bientôt après , sa bouche se trouva meublée d'un nouveau ratelier de dents ; que ses cheveux , devenus aussi blancs que rares , furent tous remplacés par une belle , longue & abondante chevelure , & du plus beau noir du monde ; qu'à toutes ses rides , succéda la plus belle peau ; à son extrême maigreur , l'embonpoint le plus frais & le plus agréable , en un mot , une jeune personne de vingt-cinq ans au plus. De quoi la bonne abbesse , aussi honteuse qu'intérieurement ravie , à l'aspect du concours de curieux qu'attiroit de toute part un évènement qui sembloit incroyable , prit enfin le parti de fermer son appartement , & de ne se plus montrer qu'à ses amies les plus intimes , ainsi qu'à ses plus proches parens (1).

(1) Il semble absolument probable qu'aucune de ces métamorphoses puissent être attribuées aux effets ou de

Pour peu que nous réfléchissions sur ces faits extraordinaires, & sur le poids de l'évidence qui résulte spécialement, concernant *Thomas Parre* & la comtesse de *Desmond*, nous conviendrons que le corps humain est en effet susceptible de changemens bien singuliers! Car si nous sommes conduits jusqu'au point de croire qu'une femme ait changé jusqu'à trois fois de dents, c'est une preuve aussi claire de la possibilité du fait, que si nous en avons vingt

la Nature ou du hazard, mais bien plutôt à quelque accident, dont ceux qui les ont éprouvés ou ne s'en sont point aperçus eux-mêmes, ou n'en ont fait part à personne qui ait pû les transmettre à la mémoire. Je dis absolument probable, parce que si la Nature, sans le secours de l'art, en produisoit de telles, elles se manifesteroient beaucoup plus fréquemment; & que si c'est l'art qui peut les produire: on pourroit l'augurer de ce que dit le Moine *Bacon*, en recommandant au Pape *Nicolas IV*, un remède dont la base étoit la poudre d'or. Il en expose amplement les vertus, & enseigne, en particulier, combien elle est souveraine pour la guérison des maux de tête, des paralysies & autres infirmités qui dérivent du cerveau. *Aristote*, dit-il, a pensé que l'or ne devoit pas être employé comme remède, attendu que l'or lui-même est périssable. Mais *Bacon* prie le Pape de n'en rien croire, & prétend que cette médecine produit d'admirables effets

autres exemples. Donc, s'il est dans l'ordre des possibilités que la nature puisse éprouver une telle renovation, pourquoi dédaignerions-nous les études & applications nécessaires pour tâcher de parvenir jusqu'à ce. objet si précieux pour l'homme? Et sur

quand elle est bien préparée, c'est-à-dire, réduite en *teinture d'or*, secret que le hazard avoit fait trouver dans le royaume de *Sicile*, à un vieux laboureur, dans un vâse rempli d'or. Cet homme, à ce qu'on prétend, se trouvant échauffé & affoibli par le travail, & prenant la liqueur jaunâtre que contenoit le vâse pour une espèce de rosée, la but avec avidité; ce qui ne tarda pas à opérer en lui une si surprenante révolution, que d'un homme de soixante ans passé, il en offroit à peine aux yeux un de trente; de sorte que d'un pauvre laboureur il devint insensiblement l'un des valets de *Guillaume*, Roi de *Sicile*, au service duquel, ainsi que de ses successeurs, il vécut encore quatre-vingts ans.

Ce fait, quelque singulier qu'il soit, paroît avoir été si bien donné, connu & avéré par *Bacon*, qu'il en a fait mention jusqu'à trois fois: la première dans son traité des *secrets de l'Art & de la Nature*; de-là dans son *Opus Majus*; & enfin dans son ouvrage sur la guérison du *vieil âge*; & c'est de ces trois relations qu'après avoir rassemblé leurs différentes circonstances, j'ai composé le récit qu'on vient de lire. Ajoutons que ceci paroît s'accorder avec ce que nous apprenons par le célèbre *M. Boyle*, qu'il tient d'un des plus grands scrutateurs des secrets de la Nature: Qu'après avoir préparé pour une vieille femme malade,

quoi seroient fondés les sarcasmes de ceux qui regardent cette même étude comme aussi ridicule que chimérique? Si l'office du médecin est honorable; s'il est quelque chose qui soit regardé comme aussi noble que bonne, c'est-à-dire, le talent de guérir

certaine médecine, indiquée par *Paracelse*, les mêmes accidens qui avoit précédés le rajeunissement de la vieille Abbessé de *Mouviedro*, n'avoit point tardés à paroître, mais que sa malade en fut si effrayée, qu'elle refusa nettement de continuer le remède.

N. B. Le traducteur François du présent ouvrage osera-t-il ajouter encore à tout ceci, ce qui lui est arrivé à lui-même il y à environ 25 ans, dont la plupart des témoins font encore plein de vie, & qui n'est rien moins qu'étrange à la matière dont il s'agit ici?

Dans un dîner où les convives étoient assez nombreux, après avoir écouté long-tems & avec intérêt les récits d'un vieux militaire qui revenoit des *Indes Orientales*, où il avoit servi pendant plus de vingt ans, le traducteur ne put s'empêcher de lui demander si d'après ses liaisons avec les *Brachmanes* & autres fameux sages de ce pays, il ne rapportoit pas en France plus d'un secret utile à l'humanité? --- Ouidà, Monsieur, lui répondit le voyageur, & de plus d'une espèce; mais que pourtant je ne voudrois jamais rendre publics.

La conversation sur ce sujet en étant resté là, ce ne fut qu'après être sorti de table, que le vieux voyageur l'ayant tiré à part: --- » A quel propos, Monsieur, lui dit-il » (avec un air un peu inquiet) m'avez-vous fait publi-

nos maladies, d'arrêter les progrès de nos peines & de nos misères, & de nous garantir pendant quelques années de plus des flèches de la mort, il est certainement quelque chose de plus excellent & de plus louable encore, dans l'art de régénérer ou renou-

» quement cette question, relativement à mes secrets? Quel-
» qu'un vous en auroit-il déjà parlé? --- Non, Monsieur,
» je vous jure! mais il est donc vrai, maintenant, que
» vous en avez, en effet? --- Oui, Monsieur, & même,
» ainsi que j'ose le dire, j'en ai de plus d'un genre, mais
» que je ne vendrai jamais -- A la bonne heure, Monsieur!
» rien n'est en effet plus respectable qu'un si noble désin-
» téressement! ... Vous daignerez donc me pardonner
» d'oser vous demander, si, par hasard, vous en auriez un
» contre une infirmité accidentelle qui afflige depuis plus
» de six mois, sans qu'on ait pû l'en guérir, une jeune
» & très-aimable personne, à laquelle je m'intéresse, ainsi
» que tous ceux qui la connoissent & aiment les vrais
» talens? --- Quelle est cette infirmité, Monsieur? ----
» une extrinction de voix, arrivée presque subitement, &
» qui prive le public du plaisir d'applaudir encore aux sons
» les plus agréables, les plus jeunes & les plus sédui-
» sans. --- Consolez-vous, Monsieur; soyez sûr que je
» la guérirai, & que c'est un vrai plaisir que vous m'au-
» rez procuré. Je loge rue de Richelieu, (continua-t-il)
» à l'Hôtel de..... si vous voulez, dès demain, vers dix
» heures, me faire l'honneur de venir déjeuner avec moi,
» nous conviendrons de nos faits, & je serai à vos or-
» dres. »

veller le corps humain ; d'assurer la santé & la vigueur d'un vieillard pendant un plus long cours d'années , en écartant de lui , tout-à-la fois , & la décrépitude & les suites qui lui sont attachées ? Rappelions-nous , à cette occasion , ce que nous avons déjà cité du moine *Bacon* : » Quoi ! (dit-il)

On sent bien que le traducteur n'eut garde d'y manquer. Il avoit déjà fait part de cette bonne nouvelle à la cantatrice , qui craignoit trop de se flatter vainement pour y croire. Le voyageur & lui arrivèrent pourtant chez elle , vers midi ; & après avoir été instruit par elle des particularités dont il avoit besoin d'être informé , il l'assura , en la quittant , d'une guérison radicale , & qui ne se feroit pas long-tems attendre , pourvu qu'elle trouvât , & que je lui remisse , le plutôt que faire se pourroit , un ou deux vieux ducats d'or , des plus lians & plus flexibles sous les doigts : ce qui fut fait dès le lendemain. Deux jours après le bon homme lui porte le remède , qui ne se trouva rien moins que disgracieux à prendre , non plus que le régime qu'il lui prescrivit , puisqu'il ne la gênoit presque en rien & quinze jours après , Mademoiselle *Coupée* , alors de l'Académie royale de Musique , & vivante encore aujourd'hui à Paris , rue de *Clichy* , avoit recouvré la même voix qu'elle avoit ci-devant.

Après ceci , l'on croit à-peu-près inutile d'ajouter qu'il est plus que probable que le remède dont il s'agit , étoit ou le même , ou à-peu-près le même que celui du savant *Bacon*.

» si *Aristote, Platon, Hypocrate & Galien,*
» ont ignoré ce secret; est-ce une preuve
» assez péremptoire pour conclure que
» nous ne puissions pas y atteindre? N'ont-
» ils pas également ignoré un grand nom-
» bre d'autres secrets, aujourd'hui géné-
» ralement connus? Pourquoi imagine-
» rions-nous qu'il soit une barrière infur-
» montable qui ait été fixée jusques-là,
» plutôt que jusqu'ici? Pourquoi ne trou-
» verions-nous pas les moyens de prolonger
» la vie, aussi-bien qu'une méthode pour
» rendre le cercle quarré? La première est-
» elle d'une moindre importance pour
» l'homme? Or la seconde est une bien
» plus utile preuve de la force de l'enten-
» dement humain »?

Persistons donc; allons toujours en avant;
recherchons, rassemblons & comparons (la
nature de la chose interdit d'autres expé-
riences) tous les exemples utiles à notre
objet, qu'il nous soit possible de rencon-
trer dans les histoires & les annales les
plus authentiques; ne nous lassons pas,

(ainsi qu'en des cas différens) de travailler à changer l'histoire en science , en observant soigneusement les particularités que renferment les différentes relations ; & tâchons , par ce moyen , de parvenir jusqu'à nous tracer une route qui nous conduise jusqu'au point de pouvoir pénétrer dans la façon de découvrir comment en secret travaille la Nature. Car s'il est possible que ceci soit une fois fait, nous nous trouverons bientôt capables de bien connoître & de suivre sa marche. Si la Nature a, dans tous les tems, gratifié les hommes de ses faveurs , il s'ensuit que leur corps ne sont pas dans le cas de l'incapacité de les recevoir : c'est-à-dire que , tout corps humain n'eût pas été constitué de façon à pouvoir excéder de beaucoup les bornes ordinaires de la vie , il n'eût pû possiblement arriver , que la vie du même homme n'ait jamais été portée jusqu'au-delà.

Le père *Maffée* ou *Maffai* , Jésuite , Auteur de la célèbre histoire des *Indes* , qui fut toujours , en fait de véracité, re-

gardée comme un modèle , ainsi que d'élégance , après nous avoir raconté les circonstances de la mort du Sultan de *Cambaya* , & de la conquête de son royaume par les Portugais , nous rapporte le fait suivant : » On présenta (dit-il) alors à » leur Général , un homme né chez les » anciens *Gangars* , maintenant appelés » *Belagars* , âgé de trois cens trente-cinq » ans , avec un grand nombre de circonstances , lesquelles à cet égard ne pouvoient laisser aucun doute sur la réalité de ce phénomène. D'abord son âge étoit avéré & confirmé par une tradition universelle , tous les naturels du pays l'attestant unanimement ; attendu que tous les plus âgés d'entr'eux avoient regardé cet homme , dès leur enfance , comme un objet d'admiration , & que ce vieillard respectable avoit même actuellement chez lui un de ses fils , âgé de quatre-vingt-seize ans. En second lieu , que son ignorance étoit assez grande & assez connue pour écarter

» toute ombre de soupçon ; que d'ailleurs
» par sa prodigieuse mémoire , on pou-
» voit le regarder comme une vivante
» chronique , se trouvant toujours en état
» de raconter avec autant d'ordre que de
» précision , tous les évènements arrivés
» durant le cours de sa vie , ainsi que de
» toutes les circonstances qui les avoient
» accompagnés. Il avoit souvent perdu &
» vu renouveler ses dents ; ses cheveux ,
» ainsi que sa barbe , avoient plus d'une fois
» insensiblement blanchis , & insensibile-
» ment étoient redevenus noirs. Le pre-
» mier âge de sa vie s'étoit passé dans l'ido-
» lâtrie , & les deux dernières centuries dans
» le mahométisme. Le Sultan lui avoit ac-
» cordé une pension pour aider à sa sub-
» sistance ; & il supplioit le Général Por-
» tugais de vouloir bien la lui continuer ,
» attendu son très-grand âge ; à quoi le
» Général y ayant eu égard , fit droit à sa
» requête (1).

(1) *Maff. Hist.* , liv. 2 , chap. 4.

Mais comme on conçoit aisément qu'une histoire aussi étrange dût être l'objet de nombre d'informations, sans quoi, le plus profond oubli eût été dès long-tems son partage, aussi ne fût-ce qu'après les différentes recherches qui en ont constaté l'évidence, qu'elle a passé jusqu'à nous. Je demande, en conséquence, qu'il me soit permis d'ajouter quelques circonstances très-remarquables relatives à l'histoire de ce *Patriarche moderne*, tirées du Portugais de *Ferdinand Lopel de Castagnada*, historiographe royal de ce pays. Il nous apprend, qu'en l'année 1536, un homme fut présenté au Vice-Roi des *Indes*, *Nūma de Cugna*, qui atteignoit à sa trois cents quarantième. Il se souvenoit d'avoir vû la ville, devenue depuis l'une des plus grandes & des plus peuplées de l'*Inde*, un endroit de la plus petite importance. Il avoit vu changer ses cheveux & renaître ses dents jusqu'à quatre fois, & lorsqu'il parut devant le Vice-Roi, sa chevelure & sa barbe étoient noires. Il attestoit que dans le cours de sa

vie, il avoit eu sept cents femmes, desquelles quelques-unes étoient mortes, & qu'il avoit renvoyé les autres. Le Roi de *Portugal* ordonna qu'il fût fait sur ce sujet intéressant l'enquête la plus exacte, & qu'on lui envoyât tous les ans, par le retour des flottes, des nouvelles de la situation & de la santé de cet homme. Il étoit né dans le royaume du *Bengale*, & mourut à trois cents soixante-dix ans (1).

Cette histoire, suivant les enquêtes faites, est très-curieuse, & a été recueillie par nombre de savans & bons juges des faits de cette espèce, auxquels elle n'a plus paru douteuse (2).

Sur quoi je prie le lecteur de vouloir bien juger si ce n'est pas matière digne de réflexion de dire : » Si lorsqu'il est en effet » dans le corps humain une certaine force, » qui, lorsqu'elle se trouve aidée par quel-

(1) Hist. Lusitan. , liv. 8.

(2) *Barthel.* , Hist. Anatom. cent. 5. Hist. 28, pag. 46. *Camer. Hor. Subsil.* , cent. 2, pag 278. *Hackwil?* Apol. 128.

» ques circonstances heureuses , ne la ren-
» dra point capable de se renouveler foi-
» même, au moins une fois, comme dans
» le cas cité par *Lotichius* , & quelque-
» fois plus d'une , comme dans celui de
» la Comtesse de *Desmond* , qui vit re-
» naître jusqu'à trois fois sa denture ; ainsi
» que dans celui de l'habitant du *Bengale* ,
» qui vit jusqu'à quatre fois renaître ses
» cheveux & ses dents ? Il est même en-
» core une autre observation à faire, con-
» cernant ce vrai doyen des vieillards , en
» faveur de ma doctrine : c'est qu'ayant eu
» sept cents femmes, & très-jeunes encore,
» ainsi qu'il se pratique en ce pays, s'il n'est
» pas plus que probable que les émanations
» salutaires de leurs corps, ont pû ne pas mé-
» diocrement contribuer à lui faire pousser
» loin sa carrière ? Tout ceci, dis-je, me sembla
» en effet on ne sauroit plus digne d'être
» mûrement réfléchi : car dès qu'il existe
» dans le corps humain une telle puissance,
» pourquoi devroit-on désespérer de trouver
» enfin quelques méthodes faites pour la for-

cer à se manifester plus souvent ; ce qui sans doute seroit un bien plus grand bénéfice pour l'humanité, que n'est celui qu'elle peut espérer de l'unique étude des remèdes vulgaires pour ses infirmités habituelles. Ajoutons enfin, que si cette méthode pouvoit être trouvée, elle pourroit également nous préserver, en les prévenant, de presque toutes nos maladies, en nous procurant assez de vigueur pour leur interdire toute espèce d'accès jusqu'à nous.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur ce sujet, peut être encore extrêmement fortifié, en parlant d'une relation qui, depuis peu, m'est tombée sous la main, dans l'ouvrage d'un Auteur très-connu pour sa véracité, & que je préfère à toutes les autres, en raison de la manière aussi naturelle qu'exacte dont elle est écrite.

Le Capitaine *Landonnière*, dit mon Auteur (1), partit en qualité de Commandant d'une petite escadre, consistant en trois

(1) Hist. de la *Floride*, par *M. Bosonier*, pag. 25.

vaisseaux du second rang, mais très-bien équipés, en 1564, pour la côte de la *Floride*. Où étant arrivé, le sieur *d'Ortigny*, son Lieutenant, fut invité par un des chefs des *Indiens*, à venir dîner chez son père, qui étoit, à-la-fois, l'un des plus anciens & des plus puissans personnages du pays. Cette entrevue se passa avec beaucoup d'égards & de politesses réciproques; & d'autant plus que ce n'étoit pas la première fois que le François avoit paru sur ces côtes, & que le vieux chef de la *Floride* avoit appris de lui la signification du mot *ami*, que ses hôtes lui répétèrent souvent pendant la fête, & qu'il en paroissoit extrêmement flatté.

En profitant de ce moment de bonne humeur, M. *d'Ortigny* lui ayant demandé quel pouvoit être à-peu près son âge? Le bon homme répondit, qu'il étoit l'ancêtre de cinq générations; de-là leur montra du doigt, assis vis-à-vis de lui, un convive qui paroissoit encore bien plus âgé que lui; qui en effet l'étoit, car il étoit le père du vé-

néralable chef de la *Floride*. Qu'on juge de la surprise des François, lorsqu'en portant sur lui des yeux plus attentifs, ils virent un squelette vivant, parlant encore, & couvert d'une peau si déliée, qu'elle laissoit voir presque à découvert ses nerfs, ses veines, ses artères, en un mot, tous les vaisseaux de son corps, d'une façon assez distincte pour qu'ils pussent aisément être comptés! Ces prodigieux effets de l'âge leur parurent bien plus surprenans encore dans cette espèce de phantôme, car il avoit dès long-temps perdu la vue, & presque toutes ses facultés étoient tellement ruinées, qu'on avoit peine à croire qu'il conservât encore l'usage d'aucun des sens. Il parloit cependant encore, ou du moins il articuloit encore assez pour se faire entendre de ceux qui s'approchoient très-près de lui, mais avec tant de peine, qu'il ne pouvoit s'y résoudre qu'autant que les besoins les plus urgens venoient l'y forcer (1).

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer qu'un *Saltzbourgeois*, rapporte que dans le même pays,

Après avoir long-tems contemplé ce très-surprenant objet, *M. d'Ortigny*, en se retournant tout-à-coup du côté du jeune vieillard (ce sont les propres termes de la relation) il le supplia, de la façon la plus polie, de vouloir bien, s'il étoit possible, l'obliger au point de lui répondre un peu plus distinctement, sur l'âge que lui-même pouvoit avoir? Sur quoi le chef des *Indiens* fit signe à quelques-uns de ses gens, qui se tenoient à certaine distance, de s'approcher. Lorsqu'ils furent à sa portée, il se frappa deux fois la cuisse de sa main, & de-là la porta sur les têtes des deux vieillards; ensuite il se frappa de nouveau la cuisse, porta la main sur deux autres, répéta cinq fois cette même action, & finit par faire placer vis-à-vis les François ses descendans, pour qu'ils pussent les contempler à loisir: ce qu'ils s'empresèrent

les Anglois avoient trouvé, il y a environ vingt ans, un vieux Prince *Indien*, qui se souvenoit encore d'avoir vû les Espagnols dans la *Floride*. Ce qui s'accorde on ne sauroit mieux avec notre histoire.

de faire. Et en observant attentivement la différence de leurs regards, la couleur de leurs cheveux & autres circonstances, ils conjecturèrent enfin que le moins âgé des vieillards pouvoit avoir plus de deux cents ans.

Cette histoire achève, je crois, de prouver jusqu'où la durée de la vie humaine peut être portée, même sans le secours de l'art, & sur-tout dans un pays aussi doux que tempéré. Mais cet avantage est-il en effet desirable, si les suites qu'entraîne après lui le vieil âge ne s'y trouvent pas moins attachées? Quel genre de mort pourroit imaginer le plus cruel & plus ingénieux tyran, contre toute personne raisonnable, que les longues & douloureuses tortures dont avoit depuis si long-tems à gémir le plus âgé de nos vieillards?

Mais ceci n'en est pas moins un invincible argument en faveur de notre principe fondamental : c'est-à-dire, » que le » corps humain est une machine, qui

» peut se soutenir en bon état bien plus
» long-tems que vulgairement on ne l'i-
» magine , soit par des moyens naturels,
» soit par ceux qui peuvent être em-
» ployés par l'art ». Quant à la première
de ces méthodes , nous l'avons trouvée
où il falloit la chercher , avec plus de
probabilité : c'est-à-dire , chez les *Sauva-*
ges , qui n'ayant uniquement en vue que
la vie animale & les plaisirs corporels,
dès-là , conformément à l'économie de la
Providence , menent la vie jusqu'à la der-
nière extension , dont , en partant de sa
structure naturelle , le corps humain ,
comme machine , peut être capable , &
peut être uniquement capable en pareils
climats , en partant d'une telle façon de
vivre (1).

(1) Ces secours que doit le corps humain uniquement à la Nature , sont très-bien établis par notre Auteur , & c'est avec juste raison qu'il insiste sur ceux qui sont dûs au climat.

En effet le Chancelier *Bacon* observe , que dans les pays montagneux , les hommes , en général , vivent plus long-tems qu'ailleurs. Et le fameux Docteur *Boerhaave*

Mais quoique généralement persuadé que les machines mécaniques ne puissent durer au-delà des forces qu'elles tiennent de la matière dont elles sont composées, & doivent par degrés s'user & décroître de ce qu'elles étoient d'abord par l'action & frottement de leurs différentes parties les unes sur les autres; cependant avec le secours de l'art, ces machines mêmes peuvent non-seulement durer plus long-tems, mais être mises en état de remplir leur *office* avec plus de facilité & moins d'inconveniens que si elles étoient ménagées avec moins d'attention ou d'intelligence. Les montres de *Tompion*, de *Quarre*, & même celles de *Graham*, qui a porté son art plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, seront plutôt dans le cas d'aller mal, & totalement

avoit coutume de rappeler souvent dans des leçons à ses écoliers, que certain *Hollandois* qui, lui-même, s'étoit bâti une petite habitation sur la cime d'une très-haute montagne, au *Cap de Bonne-Espérance*, y avoit joui de la santé la plus constante, jusqu'à un âge au-delà de la connoissance des plus anciens habitans de la colonie.

gâtées dans les mains des ignorans , tels que les enfans & bien des femmes, que dans celles des personnes instruites & soigneuses , qui en les ménageant comme elles doivent l'être , pourront peut-être les voir durer plus d'un siècle. De-là, par parité de raison, nous pouvons concevoir comment la machine du corps humain pourra se voir dans le cas d'être préservée plus long-tems que de coutume, si la méthode nécessaire pour parvenir jusqu'à ce point si désiré pouvoit être une fois trouvée & pratiquée avec toute l'attention requise. Ce n'est pourtant pas chez les peuples ou sauvages ou mal instruits, que cette méthode doit être cherchée, mais chez les nations les plus sages, les plus éclairées & les plus polies; &, qui plus est, parmi les personnes les plus renommées tant par leur prudence que par l'étendue de leurs connoissances (1).

(1) On peut observer à l'appui de ce qui est avancé, eu égard à ce dernier objet, dans le texte, qu'il n'est pas

deux nations dans le monde , qui soient plus inquiettes à propos de la conservation de la vie , que les *Italiens* & les *Chinois* , mais qu'il ne paroît pourtant pas qu'elles aient encore fait de grands progrès dans cette science. Que quoiqu'on trouve un grand nombre de choses nationales dans le traité de *Cornaro* ; & que bien qu'on puisse recueillir beaucoup de bonnes règles à suivre dans les aphorismes des *Physiciens Chinois* , on n'y trouve pourtant rien de plus que de bons conseils pour prévenir la caducité de la vie , tandis que le grand secret à trouver , est celui d'une méthode propre à la prolonger plus long-tems , en santé. Une lampe garantie de trop d'air , ne brûlera pas si vite que celle qui s'y trouve trop exposée , & continuera de brûler bien plus long-tems , pourvu qu'elle ne manque jamais d'huile , quoique la matière dont toutes deux sont faites , soit exactement la même.

Le Traducteur ose ajouter que , n'en fût-il de cette recherche que comme de celle de la *Pierre philosophale* , il est du moins probable que , de même que de celle-ci , il pourroit en résulter , pour peu qu'elle fût encouragée , plus d'une trouvaille ou nouvelle découverte d'une utilité vraiment précieuse.

Il imagine même , qu'il y auroit un traité très - intéressant à faire sur les découvertes dues aux travaux de ceux qui se sont soigneusement occupés de la recherche de ce qu'on appelle le *Grand-œuvre* ; attendu que rien ne prouveroit plus évidemment , combien la Nature est en effet inépuisable , sur-tout pour les yeux de ceux qui sont dignes de pénétrer dans ses plus secrets & plus profonds mystères.

Fin du Tome premier.

HERMIPPUS

REDIVIVUS,

OU LE TRIOMPHE DU SAGE.

HERMIPPUS

REDIVIVUS

OU LE TRIOMPHE DU SAGE

HERMIPPUS
REDIVIVUS,
OU LE TRIOMPHE DU SAGE;

SUR
LA VIEILLESSE ET LE TOMBEAU;

CONTENANT une méthode pour prolonger
la vie & la vigueur de l'homme;

TRADUCTION de l'Anglois, d'après le Docteur
COHAUSEN, & la seconde Édition de Londres.

Par M. DE LA PLACE.

*Vieillards, apprenez à jouir ;
Jeunes, apprenez à vieillir.*

TOME SECOND.



A BRUXELLES,

Et se trouve à PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-
des-Arcs, à l'Hôtel de Château-Vieux.

1789.

HERMIPPUS

REDIVIVUS,

OU LE TRIOMPHE DU SAGE

SUR

LA VIEillesse ET LE TOMBEAU;

CONTENANT une méthode pour prolonger
la vie & la vigueur de l'homme;

Traduction de l'Anglois, d'après le Docteur
COHEN, & la seconde Edition de Londres.

Par M. DE LA PLACE.

Jeunes, apprenez à vieillir.
Vieillards, apprenez à mourir.

TOME SECOND.



AMBROISE,

Et se trouve à Paris,

Chez M. ARADAN, Libraire, rue Saint-André
des-Arts, à l'Hôtel de Châteauneuf.

1782



HERMIPPUS REDIVIVUS,

O U

LE TRIOMPHE DU SAGE.

ON ne peut voir sans étonnement, pour peu qu'on réfléchisse, à quoi la curiosité des hommes est communément employée ! Nous visitons avec empressement de beaux Palais, de beaux Jardins, de rares & fameuses collections de tous les genres ; nous nous en occupons même au point d'être en état, après longues années, de pouvoir satisfaire la curiosité d'autrui, tant sur l'étendue de ces superbes édifices, sur les avantages de leur situation, sur la façon dont les appartemens sont distribués, sur la magnificence de leurs ameublemens, & de tous les

chef-d'œuvres, tant en peinture qu'en sculpture dont ils sont décorés, que sur les moindres détails qui ont paru dignes d'occuper notre attention ; mais combien peu de gens sont capables de porter leur curiosité sur leur propre individu, ne fût-ce que jusqu'au point d'en connoître un peu passablement la structure, la disposition des différentes parties qui le composent, & de la relation qu'elles ont mutuellement les unes avec les autres ! La curiosité, sans doute, est une des plus nobles facultés de l'ame ; mais n'est-il pas bien surprenant qu'elle ait l'air de se plaire à s'exercer sur toutes choses, excepté sur celle qui devrait être la plus essentielle & la plus digne objet de son attention, c'est-à-dire sur nous-mêmes ? Que tel qui est jeune & riche héritier, aussi chargé d'argent que léger d'esprit, qui se hâte de quitter sa patrie, (qu'à peine connoît-il !) pour aller chercher au loin, & souvent aux risques de la vie, des connoissances étrangères, sans penser combien

son tems & ses talens seroient bien plus utilement employés, en commençant par se mettre au fait des titres en vertu desquels il jouit de ses possessions, & de constater le véritable état de sa fortune, par un inventaire exact des différens effets qui en composent la masse : & c'est presque toujours faute de ce préliminaire important, que semblable à ce jeune & prodigue voyageur, que cette curiosité frivole, après s'être occupée d'objets aussi frivoles qu'elle-même, ramene sa victime achever dans sa patrie une carrière, aussi pauvre que justement méprisée ! La santé, jointe au bonheur, sont, sans contredit, les deux objets les plus vraiment intéressans pour l'homme ; nous les souhaitons naturellement à nos amis, & les désirons pour nous mêmes ; nous en parlons avec transport ; & c'est pourtant bien rarement que nous les cherchons comme nous devrions les chercher (1).

(1) Nous pouvons aisément nous convaincre de la vérité de ce que dit ici l'Auteur, pour peu que nous jetions les

Nous n'avons pas encore dit un mot sur les animaux, dont la vie est d'une durée extraordinaire, quoique notre célèbre & savant Chancelier *Bacon* ait fort insisté sur cet article. *Apollonius*, si nous en devons croire l'Auteur de sa vie, découvrit, sur le Mont *Caucase*, un secret fort surprenant, eu égard à l'Histoire. Il y vit (dit-il) une espèce de singes, qui vivoient des fruits d'un arbre tel que celui qui produit le poivre, & ces mêmes singes servoient de pâture à de vieux lions, dont ils renouvelloient les forces, & pour-

yeux sur les prodigieux progrès qu'ont fait, depuis environ deux siècles, l'Astronomie & la Physique. Mais ce qu'il a principalement en vue, c'est d'engager le Lecteur à remarquer combien peu de peine prend la rivalité des hommes, même de ceux qui veulent être regardés comme initiés dans la science de l'économie humaine, pour se rendre capables des soins qu'exige, ou peut exiger, leur propre conservation. Ceci sans doute n'est que trop commun. Mais il n'est pourtant pas inutile d'ajouter, que tout homme, à quarante ans, est, ou un sot, ou un Physicien, c'est-à-dire, eu égard à ce qui le touche lui-même; mais qu'on pourroit gager, avec la certitude de gagner, que la majorité dans nos premiers l'emporteroit éminemment sur les autres.

ainfi-dire , les rajeuniffoient (1). Je dois avouer que je regarde ce fait comme plus allégorique qu'en effet historique, & que je crois pouvoir l'interpréter de la façon fuivante : c'est-à-dire que les efprits sublimes & ambitieux excèdent les forces de leurs corps , au point de les conduire plus rapidement que les autres hommes à une vieilleffe prématurée ; à moins que ces efforts ne foient prévenus par les diverfions amufantes qu'ils peuvent aifément rencontrer dans la compagnie des gens auffi finguliers que divertiffans , par des finges nourris d'épiceries , ou d'une gaité piquante. C'est ainfi que le grand *Scipion* s'amufoit dans la compagnie de *Terence* , & qu'*Augufte* attiroit auprès de lui les plus beaux efprits de Rome. Que le Cardinal de *Richelieu* , épuifé fous le poids d'un Miniftère difficile , avoit de tems en tems befoin des faillies & des bouffonneries de l'Abbé *Boifrobert* , ainfi que des

(1) *Philoſtrat. in vitâ Apollon. Thyan. l. 4. c. 1.*

jeux, des légères gambades, & des plaisantes culbutes de ses petits chats (1). Que *Louis XIV*, aussi délicat dans ses amusemens que grand dans ses conseils, fit éclater autant de jugement en applaudissant à une bonne Comédie de *Moliere*, qu'à un bon projet de *Louvois*. Nous ne devons, par conséquent, jamais prendre à la lettre ce que nous lisons dans les Anciens, eu égard aux Histoires, aussi étranges qu'incroyables, que nous pourrions y rencontrer. Mais revenons à notre sujet, concernant la *longévit*é ou longue vie des animaux.

Il est certain que l'aigle arrive à un grand âge, & qu'il conserve, à-peu-près, pendant toute sa vie, cette prodigieuse force qui le distingue de tous les autres oiseaux. Nous savons aussi qu'il renouvelle tous les ans son plumage, & qu'il n'est pas aisé de concevoir comment cela se peut faire, sans un changement total

(1) Ceci est ajouté par le Traducteur.

dans les fucs ou les liquides. Le cerf est encore un autre animal qui vit long-tems, mais si long-tems, que j'ai grande peine à croire à tout le merveilleux qu'on en débite. Aussi n'en fais-je mention que pour observer qu'il renouvelle annuellement son bois, ce qui est une autre preuve du renouvellement des fucs animaux. Mais ceci est encore plus visible dans la vipère, qui dans le printems change régulièrement de robe, & reparoît aussi jeune que l'année précédente.

Si l'aigle, le cerf & la vipère n'étoient pas aussi connus dans tous les climats, je ne faurois douter que les faits que je viens de rapporter, ne parussent très-fabuleux aux yeux de bien des gens; mais attendu qu'ils se passent immédiatement sous les nôtres, nous nous trouvons forcés de les regarder comme vrais.

Mais quel usage avons-nous fait de ces grandes vérités? Qui peut déduire les raisons qui peut assigner les causes pour lesquelles ces animaux vivent plus long-tems

que tant d'autres ? Et comment se peut-il que la nature , par une prédilection particulière , leur accorde le précieux privilège de rajeunir annuellement ainsi (1) ?

On prétend que c'est des animaux que nous avons appris la médecine ; que les chiens nous ont enseigné l'usage de l'émétique , & les cigognes , celui des lavemens. S'ils font nos institutions dans ces formes inférieures de la médecine , pourquoi rougirions-nous de leurs instructions dans cette bien plus sublime partie de la science ? Ce ne sont pas uniquement les seuls habitans de la terre & des airs qui aillent jusqu'à un aussi grand âge ; ceux qui vivent dans les eaux , paroissent avoir une portion de vie encore plus étendue. Parmi le nombre de preuves que j'en pourrois donner , je me borne à celle-ci , comme à l'une des mieux attestées.

En l'an 1497 , dans un étang , dans

(1) *Aldrovand. Orat. Theolog. Gesner. de Avibus, l. 3. Aristot. de Animalibus.*

la *Suabe*, près de *Huilprin* en *Allemagne*, on prit une carpe d'une prodigieuse grandeur, qui dans son oreille avoit une bague de cuivre, autour de laquelle étoient gravés ces mots latins : *Je suis le premier poisson qui ait été mis dans cet étang par les mains de Frédéric II, Gouverneur du Monde, le 5 d'Octobre de l'an 1230.*

Cette carpe sembloit, par conséquent, avoir vécu 254 années, & probablement eût pu vivre plus long-tems encore si on l'eût rejetée dans son étang. Ce n'est pas que j' imagine qu'on puisse tirer un grand parti d'un exemple de cette espece, attendu que les poissons vivent dans un autre *medium* que le nôtre, & paroissent avoir leur vie réglée par d'autres loix que celle des autres animaux (1). Mais ce que nous pouvons dire d'eux, c'est que si, comme l'aigle, ils ne renouvellent pas leur vigueur, ils semblent pourtant ne jamais

(1) *Jonston. Hist. natur.*

vieillir , ou pour m'exprimer plus clairement ; chez eux l'âge est exempt d'infirmités. Les pattes cassées de l'*écrevisse* , ainsi que du *houmar* , se renouvellent en se guérissant , ce qui devoit nous paroître bien étrange ; & l'on paroît aujourd'hui presque généralement d'accord pour croire que la plupart des poissons croissent toujours aussi long-tems qu'ils vivent : ce dont , si tant est que la chose soit vraie , il est assez difficile de nous rendre raison.

Ce que je prétends uniquement inférer de toutes ces remarques , c'est que la nature nous fournit un grand nombre d'exemples de ce que nous cherchons , c'est-à-dire une longue vie , & la conservation de nos forces. Que nous en voyons journellement des preuves dans les bêtes , dans les poissons , même dans les reptiles ; cependant que nous en restons tranquilles spectateurs , & comme très-convaincus que les infirmités du vieil âge , & qu'une mort prématurée , sont par les

loix de la nature le partage de l'homme seul. Mais quelle en seroit la justice ? Sur quoi seroit-elle fondée ? sur-tout , pour peu que nous considérions que la chair de plusieurs de ces animaux , doués d'une longue vie , a des qualités étonnamment restaurantes ? Nous n'ignorons pourtant pas plus tous les effets surprénans qu'ont produit les fucs de la vipere , non plus que ceux qu'on a vu naître de l'usage du poisson pour la nourriture habituelle de bien des personnes ; que l'os & la moële du cœur de cerf soient regardés comme un puissant cordial ; & la raison en est assez singuliere , pour que je me plaise à la rapporter (1).

Cet os est la plus forte preuve de la *longévité* du cerf , car il n'est rien autre chose que la racine de la *aorte* , ou grand

(1) L'os ou moële du cœur de cerf entre dans toutes les recettes du moine *Bacon* , ainsi que dans toutes de celles que nous connoissons des Médecins *Arabes* ; & attendu qu'ils les ont tirées des anciens Auteurs *Grecs* , nous voyons que ce remede est de la plus grande antiquité.

artère, que de longues séries d'années font parvenus à ossifier. Dès-là, quel tort n'avons-nous pas d'imaginer que la nature ait porté sur nous une condamnation aussi dure qu'injuste, quand les registres de l'expérience, (si l'on peut s'exprimer ainsi), prouvent directement le contraire, & quand nous voyons pleinement que les sommes des longues vies se trouvent dans les créatures vivantes. Mais nous nous soumettons à cette cruelle sentence, & la mettons à exécution nous-mêmes! Nous nous résignons, quoique plus ou moins désolés, à ce que nous prétendons être une calamité commune, & préférons le desir de tirer le meilleur parti possible de sa courte durée, à la fatigue apparente de l'étude & des moyens par lesquels elle pourroit être prolongée!

J'avois presque oublié une objection qui a été plus d'une fois mise en avant, en parlant d'une prétendue loi de la nature, relativement aux animaux quelconques : c'est-à-dire que le terme de la vie

est irrévocablement fixé , & pour la plupart d'entre eux , à un période très-court. Le grand *Bacon* même s'est efforcé de prouver la réalité de ce système , mais dans une autre vue bien plus estimable que celle d'appuyer une telle objection. Quoi qu'il en soit , je doute fort pourtant qu'il soit en effet aucune loi de cette espece , & assez immuable pour que nul d'entre les animaux ne puisse parvenir à la transgresser. Ne prétend-t-on point , par exemple , que l'âge du cheval , (j'entends son plus grand âge) est de vingt à vingt-quatre ans ? L'Histoire, cependant , nous fournit plus d'une preuve du contraire : je me contenterai d'en citer une. *Mézeray* rapporte que certain Duc de *Gasconne* rendit hommage au Roi de *Bourgogne* , sur un cheval auquel on donnoit cent ans , & qui pourtant étoit encore fougueux (1). Or , dans ce cas , que devient l'objection ? Quelques animaux

(1) Histoire abrégée de France , tom. I , pag. 401.

vont jusqu'à dix, d'autres, (ainsi qu'on en convient) vont au-delà de cent ans. Mais, qu'a ceci de commun avec la vie de l'homme ? Pourquoi seroit-ce une preuve que notre terme soit fixé à quatre-vingt, & qu'il soit hors de notre puissance de vivre aussi long-tems que les cerfs & les aigles ? On peut répondre, il est vrai, qu'il est une certaine gradation dans ces différentes périodes, & même que si chaque animal a son terme assigné ; il en est de même de l'homme. Mais nous avons déjà prouvé le contraire dans toutes les formes d'argumens qui ayent été jusqu'aujourd'hui inventées ; nous les avons tirées des Livres saints, de la raison & de l'expérience ; & si cela ne suffit pas encore pour détruire une opinion uniquement fondée sur la fantaisie, laissons à ceux qui s'en montreront encore jaloux le plaisir d'en jouir ; quant à moi, ma croyance se réduit tout simplement à dire : *Si nous cherchons, nous pourrons trouver ; si nous heurtons, on pourra nous ouvrir.* Et

ce qui me porte à le dire , c'est que j'en ai vu l'expérience dans plus d'un cas , où les hommes cessant d'agir d'après leurs propres sentimens , avoient pleinement réussi , en suivant de près la nature. Eh ! quelles précieuses découvertes la Philosophie *Newtonienne* n'a-t-elle pas faites , & qui eussent toujours restées cachées aux yeux des hommes , s'ils eussent continué de suivre les visions de *Descartes* ? Combien n'est pas plus sûre l'Astronomie de nos jours , que celle de nos ancêtres ? Il est pourtant encore des hommes qui prétendent que toutes ces découvertes sont uniquement d'anciennes vérités perdues & retrouvées !... A la bonne-heure , Messieurs les critiques ! N'en retournons pas avec moins de zèle à la découverte de cette vérité , qui fut connue à *Hermippus* , & depuis si long-tems perdue pour nous.

Si , après tout ce qui a été dit sur ce sujet , il restoit encore quelques doutes dans l'esprit du Lecteur , nous allons employer tous nos efforts pour tâcher de

les détruire , tant pour sa propre satisfaction , que pour (après tant de précautions prises de notre part) nous puissions ne pas nous voir trompé dans notre attente , en n'envifageant de sa part cette dissertation que comme un amusement littéraire , tandis que notre intention n'est autre que celle de lui offrir un discours auffi sérieux que vraiment utile , quant au but que nous nous proposons d'atteindre.

Les Anciens qui paroissent s'être livrés à l'étude de cette matiere avec la plus grande assiduité , & dont les opinions , généralement parlant, après un mûr examen, ne sont pas regardées comme absurdes par les Modernes, observent, relativement aux causes qui peuvent conduire au vieil âge , qu'il en est trois principales : 1°. l'air dont nous sommes environnés , qui absorbe l'humide radical , naturel à l'homme , en même-tems que sa chaleur innée la consume , comme la substance nécessaire sur laquelle est assignée la flamme de la vie.

vie. 2°. Le travail & le mouvement du corps, qui de même, consomme cette humidité aërienne, qui est aussi nécessaire à la santé qu'à la vie. Et enfin les passions de l'esprit qui, conformément au sentiment du savant *Avicenne*, ont une bien plus grande influence que les deux autres causes ensemble; ce qui paroît très-raisonnable, si nous considérons combien est forte la commotion qui se trouve entre les passions de l'esprit & le mouvement continuel des esprits animaux; ce qui principalement est remarquable dans l'état de démence, quand nous comparons les circonstances qui l'accompagnent, comme maladie de l'esprit, avec celles par lesquelles elle paroît également une maladie du corps.

Ceux pour qui cette espece de philosophie mystérieuse est étrangere, & qui étoit encore en très-grand crédit chez le vulgaire des savans du dernier âge, est aujourd'hui presque dégradée chez les mêmes gens; & qui par ceux qui ne recher-

chent que la vérité, sans se repaître d'opinions, est encore estimée. Cette philosophie, dis-je, nous apprend qu'il est une grande correspondance entre le corps de la terre & celui de l'homme, d'où les Patrons de cette doctrine avoient coutume d'appeller le dernier, le *petit Monde*. Quoiqu'il paroisse aujourd'hui quelque chose d'assez fantasque dans les façons de traiter cette matière, cette opinion en elle-même n'en est pas moins juste; & celui qui l'examinera soigneusement, trouvera que les loix générales de l'Univers sont également les loix particulières des différentes espèces de corps que le premier renferme; d'où l'on a conclu, que de même que l'homme souffre jusqu'à sa destruction, par le défaut d'humide naturel, de même il est plus que probable que c'est aussi le cas où se trouve le monde, vu qu'il pourroit du moins être, s'il se trouvoit destitué de secours étrangers. Aussi le judicieux Sir *Isaac Newton* suppose-t-il qu'il en reçoit de la

queue des comètes, dont les vapeurs, à ce qu'il imagine, communiquent pour ce sujet avec notre atmosphère (1).

On pourra je crois convenir, que c'est ici aussi raisonnablement que probablement répondre à ce qui, durant plusieurs siècles, a donné tant d'exercice à l'entendement humain ; & que si une méthode aussi surprenante que celle-ci est nécessaire pour suppléer à l'humide qui manque ou manqueroit à la terre, pourquoi devroit-il donc paroître étrange qu'une nouvelle, & en quelque façon inaccoutumée manière, pût se trouver la meilleure pour subvenir à ce manque d'humide, si également nécessaire au bien-être du corps humain ? L'Univers est sous la direction & prévoyance spéciale d'un Créateur infiniment sage ; mais les corps des hommes sont, à cet égard, laissés à leurs propres soins. Or si les secours propres à les soutenir sont à leur portée, & si leurs facultés

(1) Philosoph. naturel. Princip. Mathém. l. 3.

font assez fortes pour les découvrir & en faire l'usage convenable , avons - nous quelques droits de nous plaindre de ce que le secret de prolonger nos jours ne nous ait pas été réservé , tandis que l'art de faire ou *boulangier* le pain , de fondre les minéraux , ainsi que de raffiner les métaux , & tant d'autres secrets de l'art , n'ont pas été révélés à nos ancêtres dès les premiers âges du Monde , mais réservés comme une récompense dûe à l'industrie & à la sagacité humaine ? Ce qui compose les facultés de l'esprit de l'homme , ainsi que la structure de son corps , sont également de nature à ne lui laisser aucun lieu de se plaindre , si ce n'est de lui-même ; & ses reproches envers la Providence , sont à la fois aussi impies que ridicules. Il est absolument en son pouvoir d'être aussi tranquille qu'heureux , pour peu qu'il veuille l'être ; la santé dépendra toujours de la tempérance constamment pratiquée , comme l'atteste *Galien* & tant d'autres , & pourra les con-

duire , sans être en butte aux maladies chroniques , jusqu'au-delà de la centième année. L'opulence n'est pas le partage de tout le monde ; mais tout le monde a toujours sous la main un bien plus précieux trésor , c'est-à-dire le contentement personnel. Si à ce vrai bonheur il pouvoit ajouter la prolongation de ses jours , pourquoi donc , (si conformément à notre hypothèse , il ne s'agit que de trouver un supplément convenable à l'humide aérien) pourquoi dédaigneroit-il de s'en occuper un peu sérieusement ?

Mais aujourd'hui que nous avons ce qu'on appelle vulgairement en françois , *la balle à la main* , & que rien ne peut nous empêcher de nous débarrasser nous-même de ce cruel labyrinthe de doutes , concernant la méthode la plus propre à nous acquérir le salutaire supplément dont il s'agit , que sans notre propre négligence & notre manque d'attention sur nous-mêmes , nous devrions ne jamais oublier que le chaud & l'humide font

dès notre origine les principes de la vie humaine , tâchons donc d'y penser un peu mûrement , & de découvrir d'où ces mêmes principes sont nés. Nous trouvons , je crois , peu de difficultés à nous convaincre que le chaud dérive du mâle par l'humide de la femelle. Il est pourtant , je crois , aussi inutile que peu convenable , qu'en partant de - là , j'entreprenne dans un Ouvrage tel que celui - ci un traité de la génération ; & qu'il suffit que je fasse observer à mes Lecteurs , que de la dilatation qu'occasionne le fœtus dans la matrice , exige à tous égards un extrême degré d'humide , & qu'il y dérive entièrement de la part de la mère. Que la croissance de l'enfant est singulièrement prompte , & n'est dûe qu'à la force de la flamme vitale , très - constant supplément de l'humide convenable , & à se trouver à l'abri des accidens dont j'ai déjà parlé , c'est-à-dire de l'action de l'air extérieur , des mouvemens du corps , ainsi que des pas-

sions de l'esprit. Ceci, j'ose le présumer, est assez clair pour qu'il soit possible à l'homme, pour peu qu'il soit instruit, de n'en pas sentir l'évidence ; c'est pourquoi je passe au second période de la vie, pour examiner la méthode qui suit en ce cas la nature. Dans l'enfance, il se trouve pareillement une grande & nécessaire provision de cette matiere humide, non-seulement suffisante pour aider à remplir les fonctions ordinaires de la vie animale, mais encore pour faciliter la croissance de l'enfant, & ceci procede encore de la mere. La nature l'a pourvue de deux mamelles avec du lait, qui, sans contredit, est l'aliment le plus convenable, qu'en pareille circonstance le corps humain puisse recevoir. Et que dans le très-vieil âge, lorsque le corps, pour la seconde fois, se trouve réduit à la foiblesse de l'enfance, le lait, & sur-tout celui de femme, est regardé comme très-salutaire, ainsi que dans le cas de la consommation, comme un restaurant admirable. D'où je pense

qu'il résulte pleinement que l'humide radical, si nécessaire pour suppléer la flamme de la vie, & pour la conserver non-seulement active, mais vigoureuse, doit être cherché dans la femme. Je prévois pourtant une grande objection qui pourroit m'être faite : c'est-à-dire, que je n'insiste pas sur la respiration ou les émanations de la femme, mais sur celles des Vierges. Pesez pourtant bien ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, & vous trouverez que tout ce que j'ai cru devoir avancer à cet égard, est on ne sauroit plus concluant.

La nourriture de l'enfant à naître, ainsi que de celui qui est au sein de sa mère, est une nourriture qui n'est nullement convenable à une personne âgée ; de-là j'approuve fort ce que *Bacon* rapporte des *Physiciens Arabes*, qui prétendent que le lait n'est pas salutaire aux vieillards. Ceci n'empêche pourtant pas qu'il ne le soit lorsqu'un homme se trouve à certain degré d'épuisement ; car telle chose peut rani-

mer une flamme mourante , qui ne feroit d'aucun secours à une lampe dans sa situation ordinaire. Touchant au dernier terme de la vie , l'homme étant aussi maigre que desséché , le lait alors peut encore , à certain point , le soutenir. Mais comme il est une grande différence entre le dépérissement naturel & graduel du corps humain, & celui qui naît de ce que les Médecins appellent la consommation , il doit par conséquent être une grande différence dans leur cure ; & c'est ainsi , qu'en parlant d'après les principes aussi sûrs qu'évidens , j'ai établi les fondemens raisonnables de cette proposition : » Que
» l'haleine & l'insensible perspiration de
» jeunes vierges , aussi pures que saines ,
» peuvent être très-salutaires aux vieilles
» gens , & pourroit , probablement , être
» un moyen de les garantir des infirmités,
» trop communément attachées à la
» vieillesse. » Il importe donc assez peu maintenant de savoir si l'inscription d'où je suis parti , est ou fondée ou non sur

la vérité ; non plus qu'il n'est requis de croire que j'aie exactement réussi dans la découverte de la méthode dont *Hermippus* peut avoir fait usage. Le seul point de la question consiste maintenant à savoir, si la façon dont j'ai tâché d'en établir le sens ne s'écarte pas plus de ce qu'inspire la raison, que des loix connues de la nature ; & c'est maintenant de quoi le Lecteur est en état de juger par lui-même. Mais avant qu'il prononce sur ce sujet, il est une autre sorte d'évidence à laquelle nous devons tendre, & qu'en faveur de la vérité je me hâte de produire.

Il est deux sortes de gens qui seroient particulièrement intéressés à décrier cette doctrine, en la supposant destructive de la leur, à laquelle ils sont prodigieusement, & peut-être irraisonnablement attachés : j'entends les Astrologues & les Philosophes hermétiques. Je vais donc examiner ce que les uns & les autres pourront y objecter, plus pour l'amusement

& la satisfaction du Lecteur, que pour la conviction de la partie la plus sage de ce monde, qui fait déjà trop bien apprécier ce qu'on doit de crédit à ces prétendus *Virtuoses*; après quoi je me hâterai d'en venir à une conclusion, en partant de l'assurance que rien de plus ne peut être nécessaire pour établir la probabilité de ma méthode proposée, tant pour conserver la santé & la vie, que pour préserver nos corps des infirmités du vieil âge, autant que leurs constitutions pourront le permettre.

Les protecteurs modernes de l'Astrologie judiciaire, car il paroît qu'il en est encore, prétendront sans doute que cette opinion d'*Hermippus* n'étoit au fond qu'une vraie chimère; & que s'il est réellement parvenu jusqu'à un très-vieil âge, ce n'étoit pas avec le secours dont nous avons parlé, mais de l'heureuse disposition des Astres qui présidèrent au moment de sa naissance. Il est pourtant heureux pour moi qu'ils soient hors d'état de

prouver la solidité de cette objection, attendu que je présume, quelque soit leur science, qu'elle puisse aller jusqu'au point d'asseoir aucune espèce de plan sur l'infant de la nativité de ce vieillard. Je fais qu'ils peuvent proposer en leur faveur l'autorité de *S. Thomas d'Aquin* (1). Je n'ignore pas non plus qu'ils sont en état de produire quelques exemples singuliers de la vérification de prédictions astrologiques, spécialement de celles de *Basiles*, qui fut si fameux à *Florence*, ainsi que de *la Brosse*, à *Paris*, qui furent notoirement assez heureux en prédisant les évènements futurs, pour que nous ayons vu leurs prédictions recueillies par de très-bons Historiens.

Le premier prédit à *Cosme de Médicis*, alors simple citoyen de *Florence*, qu'il atteindroit à quelque très-haute dignité,

(1) Voici, entre autres, un passage bien étrange qui se trouve dans ses Ecrits : *Qui sciret virtutes cælorum, & stellarum dum res aliqua nascitur, posset judicare de naturâ rei, licet hoc necessitatem non imponet, & posset impediri per accidens. D. Thom. Secundo, de Generatione.*

d'autant que l'ascendant de sa nativité étoit orné des mêmes aspects propices, dont ceux des Empereurs *Auguste* & *Charles-Quint* l'avoient été; ce qui se trouva vérifié lorsque *Cosme* se vit élu Grand-Duc de *Toscane*, dans le mois de Janvier 1434 (1). Ce même fameux Astronome grec a prédit avec le même succès la mort du Prince *Alexandre de Médicis*, & même avec assez de confiance, pour peindre l'homme par la main duquel il devoit mourir, & qu'il affirmoit être le plus intime ami du Prince: c'est-à-dire un homme d'une complexion délicate, d'un très-petit visage, d'un teint basané, & qui par son caractère, aussi silencieux que réservé, étoit regardé comme presque infociable par tous les autres courtisans. Rien ne pouvoit en effet mieux désigner *Laurent de Médicis*, qui bravant à la fois les loix du sang & de l'hospitalité, massacra le Prince *Alexandre*, dans sa

(1) *Dinath. memorab. l. 6. p. 393.*

propre chambre à coucher, en l'année 1537 (1). Le malheur est, qu'au tems dont il s'agit, ces prétendus sages étoient fortement soupçonnés d'avoir une méthode bien plus sûre pour pénétrer dans le secret des conspirations, que celle de leurs calculs astrologiques; & je dois avouer que je me sens très-disposé à croire que *Basiles* étoit bien payé par quelqu'un pour prévenir le Prince *Alexandre* du noir complot de son cousin *Laurent*, & que faute de prudence & de pénétration, il tomba dans un piège, dont autrement il eût pu se garder.

L'exemple que je vais rapporter de *la Brosse*, va plus directement au but, parce qu'il est mieux appuyé; je le crois même l'une des histoires de ce genre qui soit la mieux constatée. Le Baron, & depuis, le fameux Maréchal de *Biron*, se trouvant engagé dans un duel, qui probablement lui causoit quelque inquiétude, se rendit

(1) *Jovii*, Elog. p. 320.

chez *la Brosse*, avec le plan des astres qui présidoient à sa naissance, en l'assurant que c'étoit celui d'un de ses amis qui l'avoit prié de le consulter. *La Brosse*, après l'avoir très-attentivement examiné, l'assura que la personne que regardoit ce plan seroit infailliblement un grand homme; & qu'il pourroit même aller jusqu'à la souveraineté, sans le *Caput Algal*, en montrant du doigt sur le plan, la tête *du Dragon*. *M. de Biron*, à qui ce terme n'étoit pas connu, après avoir insisté long-tems sur une explication plus claire: » Eh » bien, (lui dit *la Brosse*, avec humeur) » en se livrant au desir de devenir Roi, » cet homme fera quelque imprudence qui » lui coûtera la tête. » Sur quoi, piqué de cette réponse, le Baron, qui étoit on ne peut pas plus violent, le battit à toute outrance. Ce qui n'empêcha pas que la prédiction n'ait eu, comme on le fait, son effet dans la suite (1).

(1) Invent. gen. de France, par *De Sarreß.* p. 1051.

Il s'est répandu dans le monde, que j'avois beaucoup nui à mon systême (dans l'intervalle d'entre la première & la seconde édition de cet Ouvrage) sur ce que je n'avois probablement pas osé risquer, en me déclarant en termes plus prononcés & plus directs contre l'Astrologie judiciaire, c'est-à-dire sur ce que je n'avois pas nié formellement qu'elle eût aucuns principes fondés en raison, &c. On a même été jusqu'à dire, qu'en partant de là j'avois supprimé une relation qui m'avoit été envoyée, à cause de l'embarras dans lequel elle me jettoit. Mais pour prouver à mes Lecteurs combien ces assertions sont hasardées, & à quel point j'aime, ainsi qu'on l'a déjà vu plus d'une fois, à aller ce qu'on appelle jusqu'au fond des choses, & combien j'aime à les mettre au fait de tout ce qui peut être dit, soit contre, soit pour la question, je vais produire cette même relation, que l'on m'accuse d'avoir gardée secrète, & ce, avec tous les avantages qui peuvent dériver

dérivée de la science de l'ingénieur Ecrivain de qui je l'ai reçue, avec une espèce de défi d'y répondre.

Antiochus Tibertus étoit un des plus fameux Astrologues du quinzième siècle; & quoique sa mort ait été bien malheureuse, elle n'en rend que d'autant plus sa mémoire immortelle. Né à *Catena* dans la *Romagne*, il fut amené à Paris, par un certain Officier, & y fit ses études; après quoi se livrant à l'impulsion de son génie, il s'appliqua par goût aux sciences occultes, ou plutôt à toutes les branches de cet art, aussi secret que curieux, généralement connu sous le nom de *Magie naturelle*. Il le croyoit pourtant décrié, pour avoir été professé par des ignorans & des fripons; & il se flattoit de le remettre en crédit, en le décorant de tous les ornemens & les avantages qu'il pouvoit recevoir de la Physique, des Mathématiques, de la Philosophie naturelle, de l'Histoire, ainsi que des Beaux-Arts, dans lesquels il excelloit. Le succès des

peines & des soins que cette étude lui avoit coûté, ayant surpassé ses espérances, il quitta Paris, où sa réputation étoit au plus haut point, pour retourner dans sa Patrie.

A son arrivée dans un pays où cette espèce de science étoit alors dans le plus grand crédit, il jugea nécessaire, pour sa propre sûreté, de s'assurer les bonnes grâces de quelques-uns de ces tyrans subalternes, ou petits souverains, qui possédoient la plupart des villes & territoires de l'Italie, & ne tarda pas à se voir cherché par *Pandolphe Malatesta*, Souverain de *Rimini*, auprès duquel il vécut avec autant d'aïfance que d'agrément (1).

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer au Lecteur, pourquoi tous ces petits Potentats, aussi jaloux qu'inquiets les uns à l'égard des autres, faisoient le plus grand cas de l'art de la divination. C'est que lorsque l'esprit humain se trouve abattu jusqu'à certain point sous le joug avilissant de l'esclavage, il est dès-lors assez naturellement porté à chercher par toutes sortes de moyens quel pourra vraisemblablement être le terme désiré qui mettra fin aux maux dont il gémit; que les tyrans, d'un autre

Sa réputation s'accrut enfin à un tel degré, tant par les Ouvrages qu'il publia sur les principes de la Chyromancie, de la Physionomie & Pyromancie, que par l'heureux succès de nombre de ses prédictions; que sa demeure étoit continuellement environnée, soit des visites des personnes les plus distinguées, que de cliens avides de le consulter. De sorte qu'en assez peu de tems, il acquit une assez grande fortune; & qu'avec l'estime, même l'amitié, des gens du plus haut rang, il jouissoit d'une considération si généralement établie, qu'il avoit droit de se flatter de vivre long-tems heureux. Mais le sort, à ce qu'il semble, en avoit autrement décidé; & ce qu'il y a de plus

côté, toujours esclaves eux-mêmes, dès-là aussi soupçonneux que timides, attendu qu'ils se supposent toujours environnés d'ennemis, sont aussi curieux que puissamment intéressés à apprendre, s'il est possible, d'où leur danger pourra naître, & de quel bras, parmi tous ceux qu'il redoute, il a le plus de raisons de se garer. Car le méchant seul est inquiet de sa destinée, les bons trouvent toujours assez d'occupation dans le soin de régler leur morale.

singulier , c'est que ses décrets ne furent point cachés à *Tiberius*. Il établit , en un mot , sa renommée chez la postérité , sur trois prédictions incontestables ; l'une concernant son plus intime ami , une autre par rapport à lui-même , la troisième relativement au Prince , son patron & son protecteur ; qui toutes , regardées comme très - improbables dans le tems qu'elles furent faites , & toutes sans ombre même de vraisemblance , furent pourtant exactement accomplies. Cet intime ami , dont nous venons de parler , étoit *Guido de Bogni* , l'un des plus grands Capitaines de son tems , ainsi que le plus brave des hommes. Il pressoit souvent *Tiberius* , pour qu'il lui révélât le secret de sa destinée ; & celui-ci , cédant enfin à ses instances , après avoir examiné la main de *Guido* , l'assura , quoique avec peine , qu'il ne perdrait la vie que de celle de l'un de ses meilleurs amis , & en conséquence d'un soupçon mal fondé. Quelque tems après , *Tiberius* ayant calculé

sa propre destinée, ne craignit pas de déclarer, qu'il perdrait la tête sur un échaffaud. Son patron, *Pandolphe de Malatesta*, voulut également savoir quel seroit son sort, ce dont *Tibertus* auroit bien voulu pouvoir se dispenser; mais réduit enfin à la nécessité d'obéir, & ne pouvant se résoudre à nuire à sa propre réputation, non plus qu'à son art même, en lui disant une fausseté, il prédit enfin à son patron, que bien qu'il fût le plus riche Prince de l'*Italie*, il mourroit à *Bologne*, dans un hôpital.

Quelque tems après *Guido de Bogni* fut nommé Commandant en Chef de toutes les forces de *Pandolfe de Malatesta*. Sur quoi le Comte de *Bentivoglio*, qui étoit beau père de ce Prince, l'assura par lettres, que d'un loup il avoit fait un Berger, & que *Bogni*, actuellement intrigant avec le Pape, s'étoit engagé à lui remettre, dès qu'il voudroit, la ville de *Rimini*.

Les tyrans d'Italie n'étoient pas gens

à balancer long - tems en pareil cas. Sur quoi *Malatesta*, que l'intérêt personnel inspiroit, se hâte d'ordonner un grand festin, auquel ayant invité tous ses favoris, notamment *Guido de Bogni* & *Tibertus*; le premier y fut massacré, & *Tibertus*, en qualité de son ami, vivement soupçonné d'avoir eu connoissance de ce complot, fut au même instant chargé de fers, & plongé dans un cul de basse-fosse (1).

On conçoit aisément que notre Astrologue, ayant tout à craindre des suites d'un pareil traitement, n'ait pas manqué de saisir l'occasion de s'en affran-

(1) D'où l'on peut aisément induire, que la haine des tyrans est souvent moins dangereuse que leur amitié; c'est la maxime d'un fameux Philosophe *Chinois*, maxime digne d'être écrite en lettres d'or : *Garde-toi d'être l'obligé d'un méchant!* Cet obligé ne sauroit courir un plus grand hazard, attendu que tôt ou tard il doit le conduire au dilemme suivant: qu'il se trouvera ou forcé de faire une mauvaise action, ou de se voir accusé d'ingratitude. C'est par cette raison que les anciens Philosophes étoient si effrayés des caresses d'un tyran, qu'ils préféroient de vivre dans leur pauvreté vertueuse, au partage des richesses acquises par l'iniquité.

chir. On a dit que le geolier , à la garde duquel il avoit été remis , avoit une fille dont le cœur étoit très-accessible à la pitié , & que le malheur de *Tibertus* l'avoit touchée au point qu'elle lui procura les moyens de passer dans les fossés du château , d'où sa retraite , ou plutôt sa fuite , ne lui eût pas été difficile. Cependant le Comte de *Bentivoglio* n'ayant pas tardé à découvrir la fausseté de l'avis qu'on lui avoit donné concernant *Tibertus* , ne manqua pas d'en faire aussitôt part à son gendre , qui se trouva fort affecté de cette nouvelle ; mais dans l'impossibilité de rappeler à la vie son infortuné Général *Guido de Bogni* , il se hâta de donner ordre que l'on remît en liberté le pauvre *Tibertus*. Le hasard voulut pourtant que les porteurs de cet ordre , étant arrivés vers la nuit à sa prison , d'où il venoit de sortir , l'ayant trouvé dans les fossés , en donnèrent avis à leur maître ; sur quoi le tyran , en apprenant cette nouvelle , sentit renaître & redoubler tous ses

soupçons ; & se rappelant tout-à-coup la prédiction de notre Astrologue , qui le menaçoit de la perte de sa principauté avant sa mort , il en conclut que le premier avis qu'il avoit reçu de son beau-père ne pouvoit être sans fondement ; & qu'il étoit même plus que probable que *Tibertus* étoit entré contre lui dans quelque secret complot. Moyennant quoi , pour sa tranquillité à cet égard , il ordonna que , dès le lendemain matin , on lui tranchât la tête vis-à-vis la porte de la prison.

C'est ainsi que s'accomplit la seconde prédiction , ainsi que la première , c'est-à-dire d'une façon si étrange , & si difficile à concevoir par toute la prudence & la pénétration humaine. Passons maintenant à la troisième , qui ne tarda pas long-tems à être également vérifiée.

Il faut observer , que bien que l'avis du Comte de *Bentivoglio* à son gendre eût été trouvé faux , relativement à *Guido de Bogni* , il n'existoit pas moins à Rome

une conspiration , dont l'objet étoit de mettre *Rimini* entre les mains du Pape. La preuve en est que le Duc de *Valentinois* trouva bientôt le moyen d'y introduire des troupes ; & que pendant la confusion qu'y causoit cet évènement imprévu , le Prince de *Malatesta* fut assez heureux pour échapper au vainqueur. Mais qu'après avoir erré quelque tems de ville en ville , toujours poursuivi par son ennemi , & ne trouvant , ainsi que tous les tyrans dans l'infortune , que très-peu d'amis en état de le défendre ; ayant enfin tâché de semer la division entre ses propres enfans , il se vit abandonné par eux , conséquemment de tout le monde , au point qu'étant atteint d'une maladie de langueur à *Bologne* , où personne ne daigna seulement le loger , il se vit contraint de se retirer dans un hôpital , où après avoir traîné le reste de sa vie dans la peine & le besoin , il mourut ainsi que *Tibertus* l'avoit prédit.

Telle est , en tous points , la relation

que je voulois (dit-on) supprimer ; mais j'ose me flatter que quiconque y voudra penser mûrement , ne trouvera guère de quoi justifier cette supposition. Il n'est rien en effet dans mon système qui vise à vouloir préserver des étranges coups de fortune de cette espèce, ou à garantir l'homme d'un genre de mort violente. De sorte , qu'à cet égard , nulle de ces histoires , quelque attestées qu'elles puissent être , n'ont aucun trait à tout ce que j'ai cru jusqu'ici devoir avancer. Quant à la science d'Antiochus *Tiberius* , je n'en saurois rien dire , excepté qu'elle me semble d'autant plus singulière , qu'elle a pour objet d'enseigner aux hommes à connoître par avance les infortunes de leurs semblables , ainsi que les leurs mêmes , & de n'indiquer aucune espèce de moyens qui puissent les mettre à portée de s'en garantir. Je pourrois même ajouter à ceci , pour peu que je fusse porté d'inclination à combattre contre les Astrologues , que

cès sortes de prédictions ne sont pas des preuves fort convaincantes de leur science ; car plusieurs fameux Docteurs ont prétendu que la Providence en permet quelquefois l'accomplissement , comme une juste punition envers ceux qui sont assez aveuglément téméraires pour vouloir pénétrer dans les secrets du ciel , ou qui accordent leur confiance à ceux qui osent y prétendre (1).

(1) Il ne seroit pas difficile de rassembler une foule de faits historiques , à l'appui de ce sentiment. Un seul exemple , en pareil cas , peut en valoir un grand nombre : tel , en un mot , que le suivant , & d'autant plus remarquable qu'il fut célèbre , à-peu-près dans le tems même où florissoit le fameux *Tibertus*. Le Cardinal *Adrien de Corneto* étoit un de ceux qui brilloient le plus à la Cour du Pape *Léon X*. Il étoit né dans la ville d'où il tiroit son nom ; mais ses parens étoient si pauvres , qu'il paroît que l'histoire ne lui en connut jamais. Il avoit dû presque tout ce qu'il savoit à la charité d'un maître d'école , & en avoit si bien profité , qu'après avoir passé par tous les degrés de l'état ecclésiastique , il parvint jusqu'à la pourpre , sans aucune autre recommandation que celle de son propre mérite. Devenu Cardinal , il voulut revoir sa patrie ; où , après avoir beaucoup ouï parler d'un fameux Magicien , qui vivoit dans une cabane au haut des *Apenins* , il partit sous un habit d'artisan , pour l'aller consulter ; & lui porta

Tout ce que je crois devoir dire de plus sur cette matière, c'est que la curiosité, jointe à la vigilance des Savans des deux derniers siècles, quoiqu'ils aient si fort contribués aux progrès de la Géométrie, de l'Astronomie & de la Physique, bien loin de rendre les mêmes services à l'Astrologie judiciaire, l'ont tout au contraire exposée au plus grand discrédit; & même au point d'être à-peu-près convaincus qu'elle ne pourra s'en relever de si-tôt, quoique je ne sois point à sa-

avec le sien, les horoscopes de plusieurs personnes avec lesquelles il étoit fort lié. Après l'avoir entendu avec autant de satisfaction que de plaisir sur ceux de ses amis, il finit en lui donnant le sien propre, par le prier de vouloir bien lui dire quel seroit le sort de celui que regardoit cet horoscope. A quoi le Magicien, après l'avoir assez légèrement regardé, répondit: » Si c'est celui d'un homme, il sera infailliblement Cardinal; si c'est d'une femme, elle approchera de très-près le trône, si tant est qu'elle n'y monte pas ». *Corneto*, changeant alors de sujet, lui demanda combien le Pape avoit encore à vivre, & quel seroit son successeur? » Le Pape est ferme encore, (répondit l'Astrologue) mais ne sauroit vivre encore long-tems. Sa mort occasionnera de grandes factions; mais les Cardinaux prendront enfin le parti d'élire l'un d'entre eux, qui se nomme *Adrien*, de

voir que trop de gens encore lui accordent secrettement leur confiance ; & que ses partisans , quoique toujours déconcertés par l'ascendant qu'a pris sur elle la Philosophie expérimentale , ne s'en départirons jamais que très-difficilement. Il est également vrai que tant qu'il se trouvera des Princes assez dupes pour prêter l'oreille aux flatteries des courtisans, il ne manquera jamais de ces prétendus Astrologues , qui , à la faveur de leurs com-

» très-basse naissance , & que son mérite seul a élevé jus-
» qu'à la pourpre ; qui n'aura pourtant jamais possédé qu'un
» seul bénéfice jusqu'au moment de son exaltation , & qui
» sera précisément , alors , dans sa soixantième année. »

Attendu que nul autre que lui dans le sacré Collège ne portoit alors le nom d'*Adrien* , & que cette prédiction pouvoit , dans tous les points , lui être adaptée , *Corneto*, dans la suite , étant entré dans une conspiration contre le Pape *Léon X* , son protecteur & son souverain , se vit après la découverte du complot forcé de fuir dans sa patrie , en habit de charpentier ; & où , après avoir vécu dans la misère , il mourut , ainsi qu'il l'avoit mérité , dans la plus profonde obscurité.

Cette même prédiction , avec toutes les circonstances , fut accomplie en la personne du fameux Cardinal *Adrien* , Précepteur de l'Empereur *Charles - Quint* , qui remplaça *Léon X*.

binaisons astronomiques, & de leurs mystérieux calculs, seront toujours prêts à flatter leur vanité.

Aussi rien n'est-il en effet plus aisé pour un homme adroit & exercé dans ce manège, en donnant à des plans de cette espèce une apparence de vérité, & en disposant à son gré de la disposition du ciel, comme de l'influence des Planètes, que de dresser un horoscope, aussi propre à séduire le vulgaire par des espérances flatteuses, que pour plaire à l'esprit des Princes auxquels on veut faire la cour.

Telles furent les influences favorables de l'orbe céleste qui présidèrent (a-t-on dit) à la naissance de *Louis XIV.* Ce système *Genechliacal* peut encore être vu sur des médailles qui composent l'Histoire métallique de son règne. Un Savant de l'Académie Royale des Inscriptions avoit calculé la position précise des Planètes au moment de la naissance de ce Prince. On voit autour de cette pièce, vraiment curieuse, les douze signes du

Zodiaque, dont sept paroissent au même degré qu'ils occupoient alors ; le soleil qui donne la perfection aux autres Planètes est au milieu du ciel ; *Mercur*, qui domine sur l'ascendant, & qui reçoit le sien de *Jupiter*, protecteur de la vie, promettent ce que les Astrologues appellent la plus grande fortune ; *Saturne*, l'ennemi de la Nature, y est dans l'appareil de toutes ses dignités, ce qui le rend moins malaisant ; la lune est en conjonction avec *Vénus*, dans sa petite maison de prédilection, à dix degrés du soleil, à l'abri de la combustion, & éclairée par ses rayons, donne la supériorité du génie dans les plus difficiles & plus importantes entreprises, & qui se trouvant quadrante avec *Mars*, ne peut être ni déconcertée ni abattue par rien. La nativité de ce Monarque est figurée au milieu de cette médaille, par un soleil levant, & paroît placé dans le char de cette glorieuse Planète, dont *Ovide* nous a donné la description. Ce char est traîné

par quatre chevaux, guidés par la Victoire, avec cette inscription : *Ortus Solis Gallici*, (le lever du Soleil François.) L'exergue contient ces autres mots latins : *Septembris quinto, minutis 38, antè meridiem, 1638.* (Le 5 Septembre, avant midi, 1638.)

Je dois avouer que cette imagination est aussi agréable qu'ingénieuse. J'oserai pourtant observer, que nul des Savans qui concoururent à la composition de cette médaille, n'eût garde de risquer à prédire quels seroient les nuages qui pourroient un jour obscurcir ce nouveau soleil ; ils étoient trop bons courtisans ! Mais si cette fameuse médaille eut droit de donner quelque réputation à l'Astrologie, j'oserai pourtant hasarder quelques observations, qui sauveront ma doctrine des conséquences qu'on pourroit tirer contre elle. J'observerai d'abord, que comme les naitivités les plus heureuses sont accompagnées de plusieurs causes assez naturelles pour fortifier l'apparence

parence des succès qu'elles promettent ; de même il n'est pas invraisemblable, que si par quelques heureux accidens l'horoscope de notre *Hermippus* pouvoit un jour nous être connu, nous y verrions peut-être que *Mercuré*, bien placé au moment de sa naissance, & regardé par la lune sous un aspect favorable, ont occasionné la découverte qu'il a faite de son important secret, & l'ont mis dans l'état nécessaire pour le forcer d'avoir recours à l'haleine des jeunes vierges, ce dont personne avant lui ne s'étoit pas encore avisé. Si les Astrologues daignent m'accorder ceci, je consens volontiers à partager entre nous le différent par la moitié, ce qui, je pense, est tout ce qu'ils peuvent attendre de moi : c'est-à-dire, que la fortune de leur héros & du mien fût également dûe à l'influence des astres. Mais s'ils sont assez tenaces dans leurs opinions pour ne pas accepter une offre si gracieuse, j'aurai recours à mes premiers principes ; je nierai formellement la cer-

titude de leur art, & leur demanderai d'aussi bonnes raisons pour établir le crédit de leur Astrologie, que celles que j'ai produites en faveur de mon propre système, avant que d'entrer en lice avec eux. L'affirmation est de peu de poids, dans un siècle où, dans tous les cas, l'on veut des preuves. Qu'ils nous prouvent donc qu'ils sont en état de prédire un tremblement de terre, un ouragan, ou même une irruption de l'*Ætna*; que dis-je? qu'ils nous donnent seulement par avance un état, contenant les jours pluvieux & les beaux jours sur lesquels nous avons à compter pendant le cours d'une année, dans le climat de l'Europe qu'il leur plaira de choisir. Alors je pourrai convenir de la supériorité de leurs assertions sur mon évidence; & que la longue vie de mon *Hermippus* ne doit être attribuée qu'à l'heureuse conjonction des étoiles humides du signe de la *Vierge*, laquelle interprétation m'a déjà été proposée par un savant Astrologue, eu égard

à son inscription , & que de même que mes propres sentimens , je soumettrai sans regret au jugement de tout lecteur impartial.

Qui ne cherche que la vérité , ne déguise rien , & craint si peu de voir ses opinions contrariées ou réfutées , que rien au contraire ne lui plaît davantage , attendu qu'il ne peut que gagner par la dispute , jusqu'au moment où la vérité se trouve enfin découverte.

Au cas présent , par exemple , si ce Traité que je hasarde provoque assez l'attention de quelque Savant , beaucoup plus savant que moi , pour chercher une meilleure solution au problème que j'établis , & heureusement trouvoit la vraie méthode dont se servit *Hermippus* pour atteindre à son but , sa joie ne pourroit surpasser la mienne ; & j'ose affirmer qu'il ne trouveroit personne capable d'applaudir plus sincèrement que moi au succès couronné de son génie.

Lisons donc , amis , réfléchissons , dis-

putons , mais toujours en faveur de la vérité , la propriété la plus chère du genre-humain , dans laquelle consiste essentiellement notre bonheur , & que dès-là notre intérêt commun est de chercher soigneusement de tâcher de bien connoître. Le seul point que j'aie en vue , est de découvrir les vrais moyens de prolonger la vie , sans nous ressentir des infirmités qui semblent attachées à la vieillesse ; à la découverte desquels , si la publication de ce Traité peut en quelque façon contribuer , non-seulement mon espérance , mais celle du genre-humain se trouvera remplie ; & l'un des plus nobles points de la science se trouvera enfin illustré , en partant de ce qui , d'abord , n'aura paru peut-être aux yeux de bien des gens que le sujet d'une dispute aussi vaine que frivole.

Je ne traiterai pas , en général , les Philosophes hermétiques aussi légèrement que les Astrologues , attendu qu'il s'est trouvé parmi eux plus d'un excellent &

très-estimable personnage. Je ne prendrai pourtant pas assez sur moi pour dire que ce fut lorsqu'ils commencèrent à se vanter d'avoir acquis la Médecine universelle, au moyen de laquelle ils prétendirent étendre le terme ordinaire de la vie au-delà de plusieurs centaines d'années au moins, dont *Artéphius* étoit proposé pour exemple, & qui, selon la plupart d'entre eux, vécut au-delà de trois siècles, ou comme d'autres l'assurent au-delà de mille ans. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les *Frères Rose-croix* se vantent hautement d'être en possession de ce privilège, comme de l'un des plus précieux de leur illustre Congrégation. *Pierre Morenius*, lequel, autant qu'il peut m'en souvenir, est l'un des derniers d'entre eux qui se soit produit en public, réduisit leurs prétentions, qui d'abord étoient excessives, à la possession de trois secrets, dont le premier étoit le mouvement perpétuel; le second, l'art de la transmutation des métaux; & le dernier, la Médecine uni-

verselle. On trouve dans l'Ouvrage publié par ce même *Morenius*, quoiqu'il ne se soit pas suffisamment expliqué sur ce dernier article, un grand nombre de choses en effet curieuses (1). Il est cependant notoire que ces *illuminés* attestoient qu'ils avoient le pouvoir de prolonger la vie pendant plusieurs siècles; & qu'on ne peut juger bien clairement, en partant de leurs écrits, si ce qu'il leur plaît d'appeller *la Pierre philosophale*, est à-la-fois le grand secret de la transmutation des métaux, & la Médecine universelle.

Le récit le moins obscur que j'aie jamais rencontré sur cette matière, est la

(1) *Morenius* arriva en *Hollande* en 1630, où il sollicita une audience particulière auprès des Etats-Généraux, pour leur faire certaines propositions de la part de la *Fraternité des Rose-Croix*, & qu'ils refusèrent d'entendre. Ce qui n'empêcha pourtant pas *Morenius* d'y faire imprimer un Ouvrage aussi savant que devenu rare & recherché, sous le titre de, *Arcana totius naturæ secretissima, nec athenus unquam detecta, à Collegio ROSIANO in lucem producta. Opera PETRI MORENII*, in-24. *Lugderni Batavorum*, anno 1630.

Réponse d'un adepte François au Docteur *Edmond Dikenson*, Médecin du Roi *Charles II*, & grand admirateur de la Philosophie hermétique. La Lettre du Docteur est aussi simple qu'à la portée de tout le monde. Il prie son ami de vouloir bien le tirer d'embarras, relativement aux contrariétés qui le choquoient dans les Ouvrages de plusieurs Savans hermétiques. A quoi son ami répond assez plausiblement pour dissiper les doutes dont il s'agit; & pour achever de le convaincre de la vérité de ce qu'il avance, il lui rappelle que lui-même, *Docteur Dikenson*, a vû le même ami qui lui écrit, faire *Projection*: c'est-à-dire, plus d'une fois transmuer des métaux très-inférieurs en or pur, dans le laboratoire du Roi, à *Whitehall*; & quant à la Médecine universelle, ou faculté de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, il atteste qu'elle est dans les mains de la *Fraternité illuminée*; à quoi il ajoute nombre de raisons pourquoi elle prend tant

de soir.s de le cacher. Il va même assez loin pour faire entendre au Docteur que ce secret est en sa possession (1). Je ne puis pourtant me dispenser de convenir de mon étonnement à la vue de semblables assertions ; & avec d'autant plus de raison, qu'il est des relations très-attestées , qui semblent en appuyer la véracité.

Il arriva à *Vienne* en 1687, un événement assez étrange, qui fit alors assez de bruit, & que je crois digne d'être ici rapporté. L'extrême liberté dans laquelle y vivent les personnes aisées, ne fût-ce qu'en apparence, est assez connue de ceux qui connoissent cette Capitale. Ils

(1) Le titre de l'Ouvrage du Docteur *Dikenson*, dont parle notre Auteur, est „*De quintâ assertiâ Philosophorum*. Il a été imprimé à *Oxford* en 1686, & depuis en 1705. Il en est une troisième édition, imprimée en *Allemagne* en 1781. L'Auteur étoit un de ces Grands-Hommes, dont le mérite est plus connu ailleurs que dans leur Patrie. Le savant *Olans Borrichius* en parle avec beaucoup de vénération, ainsi que plusieurs Ecrivains étrangers.

ne seront donc pas surpris qu'un Etranger, qu'on appelloit le *Signor Gerald*, & qui y faisoit une grande figure, étoit admis dans les meilleures compagnies, quoique personne ne sût quel il étoit pendant les trois mois qu'il passa à *Vienne*. Trois choses furent particulièrement remarquées dans sa conduite : la première, qu'il avoit une petite collection de très-belles peintures, qu'il montrait volontiers à ceux qui desiroient les voir ; la suivante, qu'il étoit singulièrement versé tant dans les Arts que dans les Sciences, & en parloit sur-tout avec autant d'aisance que de sagacité ; qu'on avoit sur-tout remarqué en dernier lieu, qu'il n'écrivoit ni ne recevoit jamais de lettres ; que jamais il ne demandoit crédit, quelque chose qu'il achetât ; & qu'il ne faisoit même ni billets, ni lettres-de-change, & payoit toujours comptant.

Ce même *Gerald* se trouvoit un jour au café avec un noble *Vénitien*, grand connoisseur en tableaux, qui lui ayant

demandé à voir sa collection, lui en témoigna toute sa satisfaction, en lui jurant qu'il n'en avoit jamais vu ni de plus belle, ni de mieux choisie. Prêt à prendre congé du Signor *Geraldi*, le Vénitien ayant remarqué sur la porte du cabinet un portrait : » On ne peut vous y » méconnoître (lui dit-il, après l'avoir » attentivement envisagé.) » A quoi *Geraldi* ne répondit que par une profonde révérence. — » Mais (reprit le *Vénitien*) » ce que je trouve étrange, c'est que » vous avez tout au plus cinquante ans, » & que je crois m'y connoître assez » pour être sûr que ce portrait est de » notre fameux *Titien*, mort depuis » cent trente ans au moins, & que je » ne fais comment cela peut être possible? — Il n'est en effet pas aisé (reprit » gravement l'autre) de connoître tout » ce qui est possible ; mais ce n'est sûrement pas un crime que de ressembler à un portrait autrefois peint par » *le Titien*. » Le *Vénitien* craignant alors

d'avoir offensé le *Signor Gerald*, lui fit quelques excuses, & se hâta de prendre congé.

Il ne put pourtant s'empêcher de raconter, dès le soir même, à quelques amis ce qu'il trouvoit de singulier dans cette aventure, & qui furent également curieux de voir cet étonnant portrait. Ils se rendirent en effet, dès le lendemain, au même café où le *Signor Gerald* avoit coutume d'aller; où ne l'ayant point rencontré, l'un d'eux se détacha pour aller demander de ses nouvelles dans l'hôtel où logeoit notre homme. Mais il apprit avec surprise que *Gerald* étoit parti de *Vienne*, il y avoit au plus une heure. Cet évènement fit alors tant de bruit, qu'il fut inséré dans tous les papiers publics (1).

Cette histoire s'accorde très-bien avec ce qu'a dit le correspondant du Docteur

(1) Mémoires historiques 1687, Tom. I, p. 365.

Dikenson , qui observe que les Adeptes sont obligés d'être extrêmement circonfpects , eu égard à leur propre sûreté ; & qu'avec le pouvoir non-seulement de prolonger leur vie , mais de renouveler en quelque façon leur corps , bien loin de tirer vanité de cette merveilleuse prérogative , ils la tiennent dans le plus grand secret , ce qui est la vraie cause des doutes répandus dans le monde , eu égard à de pareils prodiges. De-là résulte-t-il encore , que bien qu'un Adepté soit possesseur d'un plus riche trésor que n'en contiennent les mines mêmes du *Pérou* , il vit pourtant toujours d'une façon assez simple & très-éloignée du moindre faste , pour prévenir tous les soupçons ; qu'il ne peut même guère être découvert pour ce qu'il est , que par quelque hasard imprévu , tel que celui qu'on fait être arrivé à notre fameux Artiste *Anglois* , qui avoit cru devoir se déguiser sous le nom d'*Exgenius Philalethès* , & dont le vrai nom

étoit (dit-on) *Thomas Vaughan* , le plus clair & le plus candide Ecrivain de tous les Philosophes hermétiques (1).

Il nous apprend lui-même , qu'étant allé chez un Orfèvre , pour lui vendre douze cens marcs d'argent fin , cet homme , après l'avoir jugé d'un coup-d'œil , lui dit que ce métal n'étoit pas sorti de la mine , mais avoit été produit par l'Art , n'étant au titre d'aucune Nation connue. Ce qui surprit le Philosophe au point , qu'aussi-tôt il prit la fuite , & laissa l'Orfèvre en possession de son trésor.

Ce fameux personnage , qui certainement étoit un Adepté , si jamais il en fut un , mena depuis cet instant la vie la plus errante , & se vit souvent exposé aux plus grands dangers , sur le seul soupçon

(1) Le plus fameux de ses Ouvrages est intitulé , *Introitus appertus ad occlusum Regis palatium*. Ecrit originaiement en *Anglois* , il a été traduit en presque toutes les langues de l'Europe , où , sans contredit , il est regardé comme le Livre le plus clair & le plus savant qui jamais ait été publié sur la matière dont il s'agit.

d'être en effet possesseur d'un si grand secret. Il étoit né , comme nous l'apprenons dans ses Ecrits , vers l'an 1612 ; & ce qu'il y a de plus étrange dans son histoire , c'est qu'il est généralement regardé par ceux de sa fraternité comme vivant encore ; & qu'une personne de la plus grande considération à *Nuremberg* , affirme d'y avoir encore conversé avec lui il n'y a que très-peu d'années. De plus , il est formellement attesté par tous les Auteurs de la Philosophie hermétique , que ce même *Philalethès* est encore actuellement Président des *Illuminés* de l'*Europe* , & qu'il siège constamment comme tel dans toutes les assemblées annuelles. On voit véritablement d'un côté qu'il est des choses aussi extraordinaires qu'incroyables dans ces différentes relations ; de l'autre , qu'on est pourtant certain que plusieurs de ceux qui en attestent la vérité , sont des personnes de noms & de mœurs irréprochables ; & quant au caractère de ce même *Phila-*

lethès , que conformément au dire du grand & respectable *Bayle* , ainsi que d'autres qui l'ont personnellement connu , il étoit en effet très-remarquable , tant par sa grande piété , que par la morale la plus saine & la plus pure. On ajoute qu'il fit par hasard connoissance dans nos Plantations de l'*Amérique* , avec un Chymiste nommé *Starkay* , en présence duquel il fit sa *Projection* ; mais qu'après avoir trouvé que cet homme étoit aussi vicieux qu'extravagant , il rompit avec lui , sans lui avoir rien communiqué de ses secrets (1).

Il peut cependant être dit par ceux qui regardent toute cette affaire comme aussi ridicule que frivole , que toutes ces

(1) Ce *George Starkay* , ci - devant Apothicaire , avoit la tête tournée par la Chymie , & fit si mal ses affaires , qu'il se vit obligé de se réfugier dans nos *Plantations* , où il connut effectivement *Philaletes* , ainsi qu'il s'en vante beaucoup dans ses Ouvrages. Il en publia un entre autres à Londres , en 1658 , qui en 1706 a été traduit en *François* ; & un *Hollandois* , en 1712.

relations, quelque attestées qu'elles puissent être, ne sont au fond que des songes ou de pures illusions. Je fais même qu'il peut être objecté par ces fourcilleux critiques comme une preuve triomphante de la fausseté de leurs prétentions à la longue durée de la vie; que nous avons des certitudes connues du tems où sont morts leurs plus célèbres Patriarches, tels que *Roger Bacon*, *Raymond Lulle*, & *Basiles Valentin*, ainsi que des lieux où ils ont été enterrés. Or, que si ces mêmes hommes n'ont pû défendre leur propre vie, ou du moins la prolonger au-delà du terme ordinaire de l'humanité, comment se flattent-ils de prouver, ou même de persuader avec quelque ombre de probabilité, qu'aucun personnage de leur fraternité ait jamais pû prolonger la sienne, au point qu'ils osent le prétendre?

En réponse à ceci, les Adeptes ne cessent d'insinuer, que si ces grands hommes ont cessé de vivre, ce fut de leur
propre

propre choix ; & que même aujourd'hui plusieurs de leurs Frères font peu de cas de cette longévité , dont leur art les mettroit en état de jouir. Mais j'avoue que cette réponse me semble très-insuffisante , sur-tout pour ceux qui leur font l'objection dont il s'agit. Quoi qu'il en soit , répliquent les Adeptes , c'est la seule que nous puissions convenablement suivre : nous ne visons pas à la gloire de convaincre cette espèce de gens ; peu desireux de faire aucune espèce de bruit dans le monde , nous ne regardons seulement pas la possession des richesses , & la longévité , en elles-mêmes , comme des faveurs du Ciel. Nous ne les chérifions que parce qu'elles nous mettent en état & à portée de faire le bien ; & la raison qui nous rend jaloux de conserver soigneusement la possession de ces secrets , n'est autre que celle de nous laisser toujours la liberté de choisir , avec connoissance de cause , les personnes qui nous auront paru dignes de nous être

associées. Quoi qu'il en soit, quelque foible & sophistique que ce raisonnement puisse paroître à la généralité des hommes; cependant, en partant des principes de la Philosophie hermétique, il faut convenir qu'il est du moins très-plausible; & qu'en pareils cas nous devons permettre aux gens d'argumenter d'après leurs propres principes, & non d'après ceux que nous leur opposons.

Le vrai de l'affaire, est que les matières de fait que nous trouvons dans les Ouvrages des Ecrivains hermétiques, sont si surprenantes, & même sont rapportées avec tant de confiance, que pour peu qu'elles nous paroissent douteuses, nous ne pouvons guère nous dispenser de les taxer du plus haut degré d'impudence. Ils y regardent le genre-humain en général, comme si infiniment au-dessous d'eux, qu'en comparaison des Adeptes, les Monarques mêmes sont de vrais indigens; les plus savans des lourdaus & des fots; & les plus vénérables, tant

par leur savoir que par leurs cheveux blancs, comme de vrais enfans à la li-fièrè. On ne peut, en un mot, lire aucun de leurs Ouvrages fans se sentir vivement indisposé & prévenu contre eux; & avec d'autant plus de raison que ces faits qui étonnent si fort ne se trouvent pas uniquement dans les Ecrits de ceux de la moindre classe de ces Philosophes, mais dans ceux qui jouissent de la plus grande réputation, qui en tout autre cas semblent avoir été pleins de raison & de candeur dans tout ce qu'ils ont écrit sur la nature des métaux & sur toute autre chose.

Un seul suffit, je crois, pour en donner la preuve. Nous avons déjà parlé plus d'une fois, & nous parlerons probablement encore du sage *Artéphius*, dont les Ouvrages sont très-célèbres parmi les Philosophes hermétiques; & même au point que le noble *Olans Borrichius*, aussi bon Ecrivain qu'excellent Critique, en recommande la lecture à tous

ceux qui n'ont d'autre objet que celui de s'instruire. Cependant, dans l'un de ses Traités, ce respectable Auteur, en parlant de lui, affirme aussi avantageusement que nettement, qu'il avait aude-là de *mille vingt-cinq années*, lorsqu'il l'écrivit (1).

(1) On s'appercevra sans doute que notre Auteur ne parle ici d'*Artéphius*, que d'après le rapport de *Mangetus*, ou de quelque autre compilateur. Mais pour la satisfaction du Lecteur, nous allons transcrire en entier le passage dont il s'agit, en parlant des Ouvrages même de ce fameux Philosophe hermétique, & dont on tirera de plus sûres lumières : » Soyez bien convaincus, (dit-il) que sembla-
 » ble à bien d'autres, jamais je ne fus jaloux de personne.
 » Celui qui prend les mots des autres Philosophes dans leur
 » signification ordinaire, est dès-là dans le cas, après avoir
 » perdu le fil d'*Ariane*, d'errer aveuglément dans un vrai la-
 » byrinthe, & peut être regardé comme ceux qui, de gaité de
 » cœur, exposent leur fortune à une perte presque certaine.
 » Mais moi, *Artéphius*, après avoir appris tout ce que
 » la Science & l'Art peuvent apprendre, dans les Livres du
 » vrai langage, & m'étant quelquefois trouvé aussi suscep-
 » tible de jalousie, ainsi que mes autres Confrères, ce ne
 » fut qu'après *mille ans*, maintenant passés depuis le jour
 » de ma naissance, (par la seule grace du Tout-puissant,
 » & l'usage de cette admirable quintessence) Ce ne fut
 » à (dis-je) qu'après un si long terme, que n'ayant trouvé
 » personne qui pût opérer d'après *Hermès*, à raison de
 » l'obscurité de son style, ou plutôt *de ses mots*; sensible

Tout homme capable de digérer ceci , doit sans doute avoir ce qu'on appelle *un estomach d'Autruche !*... Et cependant lisez ce même Auteur sur toute autre matière , que précisément celle-ci , loin de le trouver méprisable du côté de la science , vous le trouverez toujours aussi clair que profondément érudit. Vous serez plus surpris encore lorsque vous saurez que le savant moine *Bacon*, (qui, si je ne me trompe , est le premier Ecrivain de l'*Europe* qui ait parlé de lui) vous ferez bien plus étonné (dis-je) non-seulement de le voir s'appuyer de son autorité , mais n'avoir pas été scandalisé de l'étrange & incroyable histoire de l'âge de ce Philosophe , quelque chose que puissent , ainsi

» à la pitié que m'inspiroient tant de gens , ainsi qu'à la
» bonté qui doit animer tout honnête homme , je me suis
» déterminé dans ces derniers tems de ma vie à tout écrire
» avec assez de précision , de clarté & de sincérité , pour
» que rien ne vous manque , & même que vous n'ayez rien
» à désirer pour parvenir à vous mettre à portée d'atteindre
» jusqu'à la perfection la découverte de la *Pierre philoso-*
» *phale.* »

que nous-mêmes, en penser ceux qui ne se sont pas familiarisés avec les secrets hermétiques.

Il seroit donc très-possible qu'un Lecteur curieux ne fût point fâché de savoir quelque chose de l'histoire d'un si singulier personnage, où il vivoit, & dans quels autres lieux il a rempli le cours d'une si longue & si surprenante vie. Mais quant à cet article, il ne nous seroit point aisé de lui promettre aucunes lumières un peu satisfaisantes. Ses Ecrits, autant qu'il nous est possible d'en juger, semblent avoir été composés vers la fin du douzième siècle. Mais quel il étoit, ou comment acquit-il sa science, (excepté qu'il eût pour maître un certain *Bole-nus.*) rien jusqu'ici n'en est parvenu jusqu'à nous. Ses Ouvrages sont écrits en latin, & d'un style moins incorrect que ne l'est d'ordinaire celui de son tems; on y remarque même souvent de l'élégance, eu égard à la matière dont il traite, & surtout autant de perspicacité que de clarté.

Mais quant à la méthode dont il usa pour prolonger jusque si loin sa vie, qui après tout, pour quelqu'un qui ne cherche pas à pénétrer dans les profonds mystères de la Philosophie hermétique, est le point qu'il désireroit le plus de voir un peu nettement dévoilé, il ne nous semble pas couvert d'une obscurité impénétrable. C'est pourquoi nous allons tâcher d'en rendre le meilleur compte qu'il nous sera possible, & sur-tout parce qu'on appercevra peut-être qu'il a beaucoup de relation avec le sujet même de ce traité, & ne pourra conséquemment être envisagé comme une vaine, & dès là très inutile digression (1).

(1) Il est clair, en partant de ce paragraphe, que notre Auteur n'avoit consulté que le *Traité d'Artéphius*, qui est imprimé dans le quatrième volume du *Theatrum Chemicum*, & dans le premier volume de la grande Collection de *Mangetus*; car c'est dans ce *Traité* qu'il fait mention de son maître *Bolenus*.

Mais le Livre d'où j'ai tiré le passage dont il s'agit, lequel justifie, en quelque façon, l'âge de ce Philosophe

On a prétendu qu'il avoit inventé un aimant particulier, uniquement adapté à l'attraction de l'*aura* (1), ou esprit de vie humaine; au moyen de l'application duquel il privoit de jeunes gens de leurs vies, & se pourvoyoit de cette vivifiante & volatile teinture, & au moyen de laquelle il survécut au plus grand âge. Mais que lorsqu'il se trouva dégoûté de la vie, il renferma cette teinture dans un vase, & se retira dans un tombeau où il n'en respiroit qu'autant qu'il en falloit pour le tenir encore en vie; & que c'est dans cet état, que par bienveillance pour les jeunes écoliers dans la science hermétique, il écrivit ces derniers Traités, qui sont encore aujourd'hui si fameux, & desquels *Jean Pontanus* dit, que ce sont les uniques pièces relatives à cet art mystérieux, par lesquels ses secrets peuvent

hermétique, est intitulé, *Liber Secretus*, & ne se trouve ni dans l'une ni dans l'autre de ces Collections.

(1) Ce mot ne se trouve dans aucun Dictionnaire Anglois.

être connus , fans le secours d'aucuns Maîtres.

Or , cette teinture me semble toucher de si près à la méthode de notre *Hermippus* , qu'on seroit presque tenté de la croire la même , ou qu'*Hermippus* pourroit avoir été un Philosophe hermétique , & avoir dû ce secret à *Artéphius*.

Mais attendu que je tiens pour règle de ne pas être dispensé , sur-tout dans un cas de cette nature , de rien offrir aux Lecteurs en forme d'argument , de ce dont l'Auteur n'est pas lui-même convaincu ; je dois avouer en conséquence , & de très-bonne foi , que je n'attache aucun degré d'importance à ce récit , concernant *Artéphius*. Que je conçois pourtant que l'aimant au moyen duquel on prétend qu'il extrayoit la vie des jeunes gens , pourroit-être énigmatique ; & je me sens d'autant disposé à le croire , que j'en trouve beaucoup d'exemples dans ses Ouvrages ; que j'ai de même , & plus d'une fois , observé que les autres Ecri-

vains hermétiques se trouvent du même avis ; & que s'il en est ainsi , ce seroit de ma part agir avec peu de franchise , que de produire cette autorité dans son sens littéral en faveur de cette notion.

Quoi qu'il en soit , & bien que je m'avoue incapable d'expliquer cette énigme , je crois pourtant qu'on pourroit en induire , qu'il n'eût indubitablement pas voulu faire usage d'une telle description allégorique de sa teinture , s'il ne l'eût pas cru bien expressive ; & dès-là , que l'art dont il a fait usage pût lui procurer quelque chose d'infiniment supérieur au secours qu'on peut devoir à la respiration des jeunes gens ; il n'est pourtant pas moins vrai qu'il est possible qu'on n'en puisse retirer d'assez grands , quoique dans un degré très-inférieur , pour un remède de la même nature , suggéré par le sens littéral des mots dont il s'est servi. Je ne me trouve en même-tems pas plus de penchant à oser affirmer qu'*Hermippus* fût en effet un Philosophe hermétique ;

& cela, par deux raisons : parce qu'il ne paroît pas avoir voulu faire un secret de sa méthode, ainsi que fait la *Fraternité*; en second lieu, parce que bien qu'il ait prolongé sa vie de trente ou quarante ans au-delà du période ordinaire (chose extraordinaire, eu égard à la marche usitée de la nature) ce n'est pourtant en effet que très-peu de chose, ou rien, vis-à-vis des prodigieuses prétentions des Adeptes dans la science hermétique (1).

(1) Il me semble, qu'après tout ce qu'a dit notre Auteur concernant *Artéphius*, un Lecteur vraiment curieux, ne sera peut-être point fâché d'en savoir davantage. Le caractère qu'il a donné à ce fameux *Sage*, est tel qu'on pouvoit l'attendre de quelqu'un, qui, bien que peu disposé à censurer un corps de gens. (car il est bien plus nombreux que le monde ne l'imagine, & auquel il est pourtant bien éloigné d'accorder quelque espèce de confiance) C'est pourquoi nous allons exposer le sentiment d'une autre personne, qui s'annonce ouvertement pour Adeptes, & qui, j'espère, pourra satisfaire enfin la curiosité du Lecteur, quoique très-probablement il pourroit ne pas le convaincre. L'Ecrit dont il s'agit, est tiré d'une espèce de Préface épistolaire, qui se trouve à la tête de son propre *Traité*, dans le *Theatrum Chemicum*.

» Moi, *Jean Pontanus*, après avoir parcouru nombre

J'aurai, par après, plus d'une fois occasion de parler de quelques remèdes curieux, notés dans les Mémoires de ces mêmes *Sages*, qui ne décréditent nullement ce que j'ai rapporté concernant la teinture d'*Artéphius*. Quoi qu'il en soit, rien n'est pourtant plus difficile que de comprendre quel peut être le but auquel ces gens veulent atteindre; & , quant à moi, il me sembleroit tout aussi aisé de pénétrer tous leurs mystères, & de devenir

» de Pays, dans l'espoir d'apprendre quelque chose de
 » certain, concernant la *Pierre philosophale*; en voyant,
 » ce qu'on appelle à travers le monde, où j'ai rencontré
 » plus de charlatans que de vrais Philosophes, j'eus pour-
 » tant enfin le bonheur de trouver la vérité. Mais après
 » avoir pris connoissance de la matière en général, l'errai
 » pourtant encore pendant plus de deux cens ans, avant
 » que je pusse atteindre à la vraie matière jointe à la fa-
 » çon d'opérer pour m'acquérir la pratique. Je commençai
 » à travailler la matière, par putréfaction, pendant plus de
 » neuf mois, au bout desquels je ne trouvai rien. De-là,
 » je la mis pour un tems au *bain-marie*, & me vis de nou-
 » veau trompé. Depuis, dans le feu de calcination pen-
 » dant l'espace de trois mois, & ne m'en vis pas plus
 » avancé. J'essayai toutes les sortes de distillations & de
 » sublimations, (ainsi que les Philosophes *Géber*, *Arché-*

moi-même un Adepté, que de savoir, avec quelque espèce de certitude, ce qu'ils voudroient expressément que tout le monde dût penser sur ce qui les regarde. Ils ne manquent jamais, dans tous leurs Ecrits, de proclamer, ou plutôt de célébrer l'excellence de leur propre savoir, ainsi que la supériorité de leurs lumières. Un Adepté, s'il faut en croire à leurs propres expressions, est dans la possession

» *laus*, & autres, le disent, ou semblent le dire) quel
» en fut le fruit? Rien! Somme toute, j'essayai de perfec-
» tionner le sujet de tout l'Art de la Chymie, par tous les
» moyens possibles de le diviser; comme par le fumier, le
» bain, la cendre & autres feux de différentes sortes, que
» l'on rencontre dans tous les Ouvrages philosophiques,
» mais qui ne me servirent pas plus que mes autres tenta-
» tives. Ce qui me détermina à me remettre pendant trois
» ans, à l'étude la plus réfléchie de nos Livres philosophi-
» ques, spécialement à celui d'*Hermès* seul, dont le laco-
» nisme contient la *Pierre* toute entière, quoiqu'il s'expri-
» me obscurément sur le supérieur & l'inférieur, sur ce qui
» est au haut & au bas, & sur celui qui est en bas, sur
» le ciel & sur la terre. Dès-là, notre véritable instrument
» propre à donner l'être à la matière, dans le premier, se-
» cond & troisième travail, n'est ni le feu, ni le bain, ni
» le fumier, ni la cendre, ni les autres sortes de feux,
» dont parlent les Ecrits des Philosophes.

absolue de la santé, de l'opulence, & de la sagesse; il est exempt de tous les inconvéniens nuisibles à la vie, que la sottise de notre premier Père s'est attirés, tant sur lui-même que sur sa postérité, ainsi que dans l'heureux état de traverser toutes les routes les plus difficiles, les moins fréquentées & les plus redou-

» Mais quel est donc le feu, seul capable de perfection-
 » ner l'œuvre, depuis le commencement jusqu'à la fin? C'est
 » celui que les Philosophes ont sûrement eu grand soin de
 » cacher. Ceux qui lisoient *Géber*, & autres Philosophes,
 » dussent-ils vivre encore mille années, ne parviendroient
 » jamais à le comprendre, attendu que le feu dont il s'agit
 » ne peut être trouvé que par la plus constante & plus pro-
 » fonde méditation; & que ce n'est qu'alors qu'on pourra
 » le retrouver dans les Livres; car auparavant, jamais. Etu-
 » diez donc, & réfléchissez profondément sur cet objet;
 » car si je l'eusse d'abord rencontré, je ne me ferois pas
 » deux cens fois trompé dans ma pratique, eu égard à
 » cette matière; & d'où je ne suis pas surpris, si tant &
 » de si grands hommes n'ont jamais pû parvenir jusqu'au
 » grand Œuvre. Ils ont erré, ils erreront & ils erreront tou-
 » jours, parce que les Philosophes n'ont pas prescrit nette-
 » ment le propre agent, sauf un seul, nommé *Artéphius*:
 » mais il parle pour lui, & par lui-même; & si je n'eusse
 » pas lu *Artéphius*, & senti ce qu'il vouloit dire, je ne se-
 » rois jamais parvenu jusqu'au complément de l'Œuvre.

tées de ce monde, non-seulement sans en craindre le moindre dommage, mais sans jamais se voir exposé dans sa carrière à aucun des maux auxquels les hommes se trouvent si fréquemment en proie.

Cependant, après tout cet éblouissant étalage, retournez la médaille, & leurs propres Ouvrages vous montreront ces vrais Sages, sous un tout autre jour. S'ils sont en effet possesseur d'une Médecine universelle, ils sont obligés de la cacher, sans quoi ils se feroient connoître par ses effets; & s'ils ont réellement à leur disposition la transmutation des métaux, par conséquent la possession de ce qu'ils appellent des montagnes d'or, ils se trouvent cependant forcés de vivre dans une espèce de pauvreté apparente, pour prévenir le fatal danger de se voir, ainsi que leur art même, devenir les esclaves de l'avarice des hommes. Si la faculté de pouvoir vivre aussi long-tems qu'*Artéphius*, est dépendante de leur vo-

lonté , les traverses & les inquiétudes (vous diront-ils) qu'ils font dans le cas d'éprouver , font plus que suffisantes pour les décourager à la longue , & les amène jusqu'au point de renoncer au bénéfice qu'ils peuvent retirer de leurs fatals secrets ; de sorte qu'il leur semble préférable de se soumettre à la sentence générale que subit le genre-humain , c'est-à-dire au cours vulgaire de sa vie , que de s'en affranchir , quoique le contraire soit à leur disposition absolue.

On conçoit sans doute , qu'au simple apperçu de semblables contradictions , il n'est personne qui ne se trouve dans le cas d'en conclure , que tous ces pompeux panégyriques qu'ils font , tant d'eux-mêmes que de leur art , ainsi que toutes les relations qu'ils en débitent avec tant d'emphâse , ne font qu'autant de rêveries philosophiques , desquelles ils se bercent eux-mêmes , & dont ils desirent également de bercer le monde.

On se rappellera sans doute que nous
avons

avons déjà prévenu tout ce qu'ils pourroient répondre à ceci. Mais attendu que je ne suis en effet ni Adepté, ni même dans la disposition de me livrer à l'étude de cette espèce de Philosophie, je crois devoir présumer qu'ils pourroient éluder, en quelque façon ces objections, en disant : » que peut-être ne sommes-nous » pas toujours aussi convaincus que nous » l'imaginons, de la mort effective de » leurs *Virtuoses*, que nous pouvons l'i- » maginer ; que la continuation de leur » vie est une chose qui, bien qu'ils s'en » vantent dans un sens, ils s'attachent » pourtant soigneusement, dans un au- » tre, à dérober à la connoissance du » public ? » Et c'est du moins sur quoi je me trouve à portée de produire un exemple assez extraordinaire, pour du moins amuser jusqu'à certain point le Lecteur ; & même de nature à l'intéresser d'autant plus, que nul Ecrivain jusqu'ici, qui soit à ma connoissance, ni même aucun des historiens de la *Fraternité*, n'a

point encore parlé. Cet exemple est même d'autant plus remarquable que je le trouve dans l'Ouvrage d'un homme, qui jamais ne prétendit être Adepté, & qui par conséquent peut être regardé comme un témoin aussi irréprochable qu'impartial. Mais avant que d'entamer cette histoire, je dois prier le Lecteur de vouloir bien observer que je lui rapporte les faits tels que je les trouve, & ne prends moi-même aucune espèce d'intérêt au plus ou au moins de crédit dont on pourra la trouver digne.

Parmi ceux des Philosophes hermétiques, qui sont regardés comme ayant atteint le plus haut degré de cette science, *Nicolas Flamel*, de Paris, a toujours été reconnu pour un des plus célèbres, & dont la réputation a toujours été la moins contredite. L'histoire de cet homme singulier, qui florissoit dans le quatorzième siècle, est très-curieuse. Quoique sans fortune, il étoit né d'une famille honnête & autrefois considérée.

Jeune encore , mais vif , gai , & promettant d'autant plus , qu'il sembloit avoir profité des avantages d'une bonne éducation , ses parens avoient pris le parti de l'envoyer à Paris , pour y parfaire ses études & y chercher fortune. Mais tous les avantages ne l'avoient pu conduire à rien de plus élevé que le métier de simple copiste , ou écrivain public ; & au moyen duquel , quoiqu'il s'en occupât constamment , à peine ses salaires suffisoient-ils à sa subsistance. Ce ne fut qu'en l'an 1337 que le hasard fit tomber sous sa main un manuscrit de Philosophie hermétique , écrit par un certain *Abraham à ew* , ou plutôt gravé sur des feuilles d'écorces d'arbres , enrichis de peintures très-curieuses , & dans lesquelles tous les secrets de la *Fraternité* se trouvoient expliqués de la façon la plus intelligible , pour ceux à qui la Philosophie hermétique étoit familière. Ce trésor n'avoit (dit-on) coûté à *Flamel* que deux florins , attendu que le vendeur en igno-

roit l'importance. Il en étoit à-peu-près de même de l'acquéreur, qui, après en avoir fait presque sa seule étude pendant près de vingt ans sans y rien comprendre, prit enfin le parti, après avoir copié ces mêmes peintures, de les attacher sur les murs de son petit logement, pour pouvoir consulter les Savans dont il copioit les Ouvrages, sur ce qu'ils pouvoient en penser (1).

Ce ne fut qu'en 1378, qu'enfin aussi fatigué qu'absolument dégoûté d'une aussi longue que laborieuse étude, il se déterminâ à passer en Espagne, dans l'espérance d'y trouver quelque Juif assez éclairé pour lui donner la clef des mys-

(1) La meilleure partie de cette histoire de *Flamel*, est tirée de son article qui se trouve dans un Livre très-curieux, & qui à ce titre nous semble mériter d'être connu, m'engage à en donner ici le titre entier, que voici : *Trésor des Recherches & Antiquités Gauloises, réduites en ordre alphabétique, & enrichi de beaucoup d'origines, d'épithètes & autres choses rares & curieuses; comme aussi de beaucoup de mots de la langue THYOISE OU THEUTOFRANQUE. Paris, 1565, in-4°.*

tères qu'il croyoit toujours devoir contenir ce manuscrit. Cependant, pour prévenir le ridicule d'un voyage entrepris par un motif, en apparence, si chimérique, il feignit d'avoir fait un vœu d'aller en pèlerinage à *S. Jacques de Compostelle*, espèce d'acte de piété, alors fort à la mode. Après beaucoup de recherches infructueuses, il parvint pourtant enfin à lier connoissance, dans le Royaume de *Léon*, avec un grand *Physicien*, nouvellement converti à la religion Chrétienne, & dès long-tems versé dans la science dont traitoit l'Ouvrage en question. Après être convenus de leurs faits, *Flamel* ayant engagé le Juif à le suivre à Paris, à peine arrivoient-ils à *Orléans*, que l'*Israélite*, déjà d'un certain âge, & peu fait à la fatigue, tomba malade, & mourut quelques jours après (1).

(1) Attendu que l'histoire de *Flamel* n'a été rédigée que long-tems après sa mort, il est très-possible qu'il se trouve quelques méprises dans la relation des circonstances par-

De façon que *Flamel*, très-désolé d'avoir ainsi perdu son ami, n'eut rien de plus pressé que de revenir à Paris, où ayant mis à profit les instructions qu'il avoit reçues du Juif, il se remit à l'étude de son Livre, & avec tant de succès, que trois ans après, c'est-à-dire en Janvier 1382, il fit une projection d'une assez forte quantité de mercure, qu'il transmua en argent; & que le 25 Avril suivant, il en transmua beaucoup plus encore en or très-fin.

Après avoir souvent répété ces mêmes expériences, & par conséquent acquis de grandes richesses, il ne vécut pas moins avec sa femme, nommée *Pernelle*, de la façon la plus modeste, & même au point de n'user, ainsi que ci-devant, d'autre

ticulières, relativement à ses aventures. Mais il est une remarque à faire sur ce sujet, qui, je crois, peut servir à prouver la réalité de l'histoire: c'est que ce même manuscrit du *Juif Abraham à ew*, a été dans la possession du Cardinal de *Richelieu*, ainsi que l'a dit affirmativement à *Borel le Comte de Cabines*, après l'avoir vu & examiné.

vaisselle que de terre. Ils ne faisoient pourtant pas moins vivre un grand nombre de pauvres , ne fondèrent pas moins quatorze Hôpitaux , bâtirent trois Chapelles , réparèrent & dotèrent sept Eglises ; leurs différens actes de charité étonnèrent enfin tellement tout Paris , que *Charles VI* , qui régnoit alors , curieux de savoir d'où pouvoit leur venir tant de richesses , chargea M. de *Cramoisi* , Maître des Requêtes , Magistrat d'une probité reconnue , d'aller prendre connoissance de leurs affaires ; & auquel *Flamel* répondit d'une manière si satisfaisante , que les informations n'eurent depuis aucune suite , & qu'on laissa ces honnêtes époux dans la possession du seul privilège dont ils étoient jaloux , c'est-à-dire celui de faire librement tout le bien qui pouvoit être en leur puissance (1).

(1) Ce fait ne fut jamais , ni ne peut être contesté. Et ce qui prouve que *Flamel* dut toutes ses richesses à sa liaison avec le Juif dont on vient de parler , sont les peintures

Les circonstances étonnantes de cette histoire, les richesses immenses de *Flamel* & de sa femme, toutes leurs fondations, ainsi que la prodigieuse fortune qu'ils laisserent après leur mort, sont tous faits si bien attestés, qu'ils ne sont susceptibles d'aucune contestation. Car s'il étoit possible qu'il s'en trouvât, le testament de cet homme extraordinaire, accompagné de quarante actes authentiques, d'autant de fondations de charité, qui sont encore dans les archives de *S. Jacques de la Boucherie*, suffiroient pour confondre les plus déterminés incrédules. Il est pourtant vrai que les différens Traités, écrits par *Flamel*, sont extrêmement obscurs, & d'autant plus qu'ils sont tous également en style allégorique, & dès-là susceptibles de diffé-

hiéroglyphiques apposées sur son tombeau, ainsi que les Traités qu'il a laissés sur ce sujet, particulièrement l'Ouvrage intitulé : *le Grand Eclaircissement de la PIERRE PHILOSOPHALE, pour la transmutation de tous les métaux*; par *Nicolas Flamel*, in-8°. Paris, 1628.

rentes interprétations , sans pouvoir se flatter d'avoir saisi la véritable , qu'il a (dit-on) laissée à un de ses neveux. Il est même vrai que si ce secret n'est pas resté dans sa famille , ce fut uniquement par l'indiscrétion d'un parent qui la paya de sa tête (1). Je ne dois pourtant pas dissimuler la tentative qui a été faite pour détruire entièrement cette histoire ; mais non pas en déniaut les faits , car elle n'eût pu paroître que ridicule , attendu qu'il est encore des centaines de pauvres gens qui ne subsistent que des fondations faites par *Flamel* & sa femme , & qui dès-là sont autant de témoins vivans de la vérité de cette partie de notre Relation.

Le but de cette tentative, étoit de prétendre indiquer un autre moyen , à la faveur

(1) Ce parent s'appelloit *du Parrin*. Le dernier de ce nom étoit Médecin , dans les papiers duquel ce secret fut trouvé , j'entends seulement une partie de la *poudre de projection* , par un nommé *du Bois* , qui s'étant avisé d'en faire l'essai en présence de plusieurs personnes , fut peu après pendu en *Grève* , par ordre du Cardinal de *Richelieu*.

duquel *Flamel* avoit acquis toutes ses richesses. Ils disoient en conséquence qu'il étoit Notaire public ; & qu'au tems où les *Juifs* furent chassés de la France , se trouvant dépositaire d'une grande partie de leur fortune , il se l'étoit indignement appropriée (1).

Dès-là, tous ceux qui regardent ce qui touche la science hermétique comme autant de fables, n'ont pas manqué d'adopter cette interprétation. Mais comment seroit-il possible, ou même probable, que deux personnes aussi honnêtes & aussi pieuses, qui ont toujours & généralement passé pour l'être, eussent pû se rendre coupables d'un crime aussi atroce que celui d'avoir ainsi violé la foi due à un dépôt, uniquement dans la vue de l'employer à des œuvres de pure charité ? S'ils eussent vécu

(1) Cette nouvelle histoire, autant que je puis me le rappeler, fut primitivement hasardée par *Gabriel Naudé*, Ecrivain aussi chaud qu'umoriste ; & depuis fut copiée par *George Hornius*, dans sa Préface pour les Œuvres de *Geber*, & de-là par plusieurs autres Auteurs.

depuis ce tems dans l'abondance & dans le luxe , que leurs immenses richesses les mettoient en état de se permettre , l'histoire dont il s'agit eut pu sans doute acquérir quelque espèce de crédit ; mais d'imaginer que deux personnes aussi simples que sobres , qui auparavant menoient la vie la plus réglée & la plus frugale , se fussent déterminés à acquérir cette même fortune , uniquement pour la dépenser sans en jouir eux-mêmes , & ce par des moyens aussi bas que frauduleux , c'est , pour peu qu'on y réfléchisse , ce qui ne peut être regardé que comme absolument incroyable.

D'ailleurs , si telle eut été la vraie source de leur fortune , comment rendre raison de deux circonstances essentielles qui en combattent la vraisemblance ? La première , que le Roi de France se fût tenu pour satisfait du compte rendu par *Flamel* , sur ce sujet , au Magistrat *Cramoisi* ; l'autre , que cette histoire n'ait jamais transpirée dans le monde , non-

seulement tant que cet homme & sa femme ont vécu, pendant la durée de plus d'un siècle depuis leur mort? Mais, attendu que je ne suis que trop instruit qu'il est des gens, qui dans la crainte de passer pour trop crédules, sont toujours disposés à saisir tout ce qui semble opposé à tout ce qui peut être, je crois ne devoir répondre à leur incrédulité que par cet unique argument, auquel je les invite, s'il se peut, à répondre : c'est que suivant l'Histoire, les *Juifs* ont en effet été chassés deux fois de France, d'abord en 1180, c'est-à-dire très long-tems avant la naissance de *Flamel*; & depuis en 1406, plusieurs années après les fondations des deux époux, & que sept années après sa mort & celle de sa femme *Parnelle*. Mais j'entends déjà quelque critique captieux, qui s'écrie : » Eh ! que » nous fait, dès qu'ils sont morts com- » me d'autres, l'histoire de *Flamel* & de » sa femme ? Quel rapport peut-elle » donc avoir avec celle de votre *Her-*

» *mippus* ? Ou quelle espèce de parité
» prétendez-vous trouver relativement à
» votre objet , entre l'alchymie & l'ha-
» leine ou la respiration des jeunes vier-
» ges , lorsqu'il s'agit uniquement de la
» prolongation de la vie humaine ? »
Silence , je vous prie ! je vous ai promis
quelques particularités concernant *Nico-
las Flamel* , jusqu'ici peu connues , qui
même ont échappées à l'attention de tous
ceux qui ont écrit l'histoire des Philoso-
phes hermétiques , depuis le noble *Olaus
Borrichius* jusqu'à l'Abbé *Lenglet Dufres-
noy* (1) ; & c'est ce dont je vais m'ac-
quitter.

Mais permettez-moi d'abord , de vous
observer que ma Relation est tirée des
Voyages de *Paul Lucas* , faits par ordre
de *Louis XIV* , dans *la Grèce* , *l'Asie
mineure* , *la Macédoine* & *l'Afrique* , pour

(1) Si le Lecteur veut être plus amplement instruit des
aventures de cet Adepté , il peut consulter l'*Histoire de la
Philosophie hermétique* , depuis peu publiée par M. l'Abbé
Lenglet Dufresnoy.

la recherche des Antiquités qui s'y trouvent encore , qui a dédié son Ouvrage à ce Monarque , & qui dès-là doit du moins être présumé rendre compte de ce qu'il a vu & cru vrai ; car il n'est personne à qui le caractère de ce Prince est un peu connu , qui soit dans le cas d'imaginer qu'il eût souffert que cet homme eût répandu ses rêveries , ses mensonges dans le monde , sous la sanction de son nom ; bien moins encore , qu'après s'être rendu coupable d'une telle insolence , il l'eût encouragé , protégé , & employé de nouveau comme il a fait , jusqu'aux dernières années de son règne. C'est donc en partant de la réputation qu'ont acquis ces mêmes *Voyages* , que je vais entrer en matière (1).

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler à mes Lecteurs , que je leur tiens exactement parole.

(1) Voyez la Préface du Voyage de *Paul Lucas* , fait par ordre du Roi , dans la *Grèce* , &c. Amsterdam 1714 , in-12 , 2 vol.

Paul Lucas n'étoit ni Philosophe hermétique, ni Chymiste, ni très-profond dans les hautes Sciences; & même, en partant de ses Ecrits, ni grand Artiste, ni même trop adroit; mais un hardi, bourru, franc & déterminé Voyageur, qui avoit vu beaucoup, & qui apprenoit volontiers au monde tout ce qu'il avoit vu. Si en partant de-là quelqu'un le supposoit crédule, & dans le cas de ceux à qui l'on en fait aisément accroire, je n'ai rien à répondre; je ne prétends pas plus me rendre garant de la solidité du jugement & de l'intelligence d'un Voyageur, que de la véracité de la Philosophie hermétique. Je ne fais que rendre les choses telles qu'elles sont, ou du moins telles qu'elles semblent être, & je laisse le surplus à la décision du Lecteur. Le seul point sur lequel j'insiste, quant à la Relation de *Paul Lucas*, c'est qu'on n'a du moins pû lui en imposer quant à la matière de fait, qu'il n'a pû rêver l'histoire qu'il raconte; &, quant au reste,

que je déclare n'y prendre aucune espèce d'intérêt. Il est possible sans doute qu'il pût être trompé par les Moines *mahométans*, car je conviens volontiers qu'en tous Pays les Moines sont les mêmes. Mais il est, je crois, plus que tems d'en venir à notre histoire; & la voici :

Il affirme qu'étant à *Brusse*, dans la *Natolie*, & en sortant pour aller prendre l'air aux environs d'un petit village, nommé *Bournons-Bachy*, conjointement avec une personne de distinction, il lui arriva l'aventure suivante, & que je vais transcrire d'après ses propres réflexions (1).

(1) Il est assez remarquable, que depuis qu'a paru la première édition du présent Ouvrage, nous ayons découvert une bien singulière autorité en faveur de cette histoire, dans le Livre d'un autre Voyageur, dont l'intégrité, ainsi que les autres qualités requises pour rendre un Historien non-suspect, sont universellement avouées; c'est-à-dire celle de Sir *Paul Rycaut*, qui, dans son *Etat de l'Empire Ottoman*, en parlant du Tombeau, ainsi que de la Mosquée mentionnée dans son texte, s'exprime en termes qui fortifient singulièrement quelques circonstances

» Nous fûmes ensemble à une petite
» Mosquée, où est enterré un de leurs
» plus fameux *Dervis* : c'est-à-dire *Der-*
» *vis* qui en a toujours eu la garde ;
» & ces sortes de lieux sont destinés
» aux promenades & aux récréations.
» Nous fûmes introduits dans un petit
» *Chiofte*, où nous trouvâmes quatre
» *Dervis*, qui nous firent toutes les ci-
» vilités imaginables, & nous invitèrent
» même à manger avec eux. On nous
» avoit assurés, & nous le connûmes
» bientôt par leurs conversations, qu'ils

de la Relation du Voyageur François. *Voyez* l'Ouvrage in-
diqué, liv. 2, chap. 20.

» Au tems d'*Orcan II*, (dit-il) Sultan *des Turcs*, qui
» régna pendant trente-cinq ans, en vécut 83, & mourut
» en la sept cent soixantième année de l'*Hégire*, vivoit
» dans la ville de *Berusse*, alors capitale de l'Empire, un
» fameux *Santon*, nommé *Hérewi*, qui, par esprit de
» charité, étoit dans l'usage d'errer du matin au soir,
» pour ramasser, & même au besoin acheter, tout ce
» qu'il favoit pou voir servir à la nourriture des chiens &
» des chats qu'il rencontroit par la ville. Il vivoit dans la
» pauvreté & les mortifications les plus austères, & avec
» tant de ferveur, que les Anges mêmes (dit-on) descen-

» étoient des *Dervis* illustres , & vérita-
 » blement favans. Il y en avoit un qui
 » se disoit du pays des *Usbecs* : il me pa-
 » rut plus docte encore que les autres ;
 » & je crois qu'il favoit toutes les lan-
 » gues du monde.

» Comme il ne me connoissoit pas
 » pour François , après avoir parlé *Turc*
 » pendant quelque tems , il me demanda
 » si je favois parler Latin , Espagnol ou
 » Italien ? Je lui dis qu'il pouvoit me
 » parler Italien ; mais il remarqua bien-
 » tôt que ce n'étoit pas ma langue natu-

» dirent du Ciel , pour être témoins d'une si sainte péni-
 » tence. La réputation d'un si rare & si saint personnage ,
 » piqua la curiosité du Sultan , au point de vouloir le con-
 » noître , & apprendre de lui-même son histoire. A quoi
 » le *Santon* lui répondit en s'écriant , qu'il avoit jadis été
 » Roi , qu'il descendoit de *Mahomet* , avoit par la force
 » de ses armes entourés ses Etats des fleuves du *Nil* , de
 » l'*Euphrate* , du *Tigris* , & fait trembler l'Univers au seul
 » bruit de son nom. Mais que se trouvant enfin très-con-
 » vaincu de la sottise vanité des choses de ce monde , il s'étoit
 » entièrement dévoué à la vie solitaire , après avoir observé
 » sans regrets toutes les chimériques jouissances dont se
 » bercent les prétendus *Grands* de la terre.

» relle. Ainsi jugeant que je n'étois pas
» d'Italie , il me pria de lui dire de quel
» pays j'étois. Lorsqu'il le fut , il me
» parla François comme un homme qui
» auroit été élevé à Paris.

» Comment ! lui dis - je , auriez-vous
» demeuré en France ? Il me répondit
» qu'il n'y avoit jamais été , mais que
» son inclination le portoit fort à entre-
» prendre ce voyage. Je l'excitai beau-
» coup à le faire ; & , pour le persuader ,
» je lui dis qu'il n'y avoit point de Royau-
» me sur la terre où l'on fût plus poli ;

» A ce propos (continue l'historien) le Sultan , aussi sur-
» pris qu'édifié : Je voudrois bien (s'écria-t-il) que désor-
» mais on se gardât de n'envisager qu'avec mépris ceux ,
» qui , sous l'apparence de gens extravagans ou insensés ,
» vivent aussi pauvres qu'errans dans le monde ; car leurs
» vertus peuvent être en effet aussi respectables que rares :
» je crois même , dans cet homme , entrevoir un fond de
» sainteté si respectable , que je me regarde moi - même
» comme indigne du nom de l'un de ses serviteurs !

» Et telle est la raison (ajoute le Voyageur Anglois)
» pour laquelle , à dater de cette aventure , les insensés
» & les extravagans sont honorés & même respectés chez
» les *Turcs* , comme gens que l'enthousiasme a transportés

» que les Etrangers , sur-tout , y étoient
 » bien reçus par - tout , & qu'il ne pou-
 » voit attendre que beaucoup de satis-
 » faction d'un pareil voyage. Non, non,
 » me répondit-il , je n'en ferai rien :
 » je serois bien fou de compter sur de
 » pareilles espérances ; je suis un savant ,
 » ainsi je fais qu'on ne m'y laisseroit pas
 » en repos , c'en est assez pour n'y plus
 » songer. J'eus beau l'assurer qu'il se
 » trompoit ; qu'on lui avoit sans doute
 » mal parlé de mon pays ; que la Fran-
 » ce , au contraire , étoit une pépinière

» au point de les élever infiniment au-dessus de la consti-
 » tution ordinaire de l'homme.
 » Au surplus cet *Hérewi* étoit extrêmement savant , ainsi
 » qu'expérimenté dans la Chymie ; & à ceux de son ordre
 » qui professoient régulièrement leur Religion , au lieu
 » d'*aspres* (petite monnoie de cuivre) il ne donnoit jamais
 » que de l'or. Il portoit une veste verte , vivoit très-sobre-
 » ment , raccommodoit lui-même ses habits , & faisoit la
 » cuisine du Couvent. Il dota plusieurs Mosquées & plu-
 » sieurs Hôpitaux , tant au grand *Caire* qu'à *Babylone*.
 » Son tombeau est à *Berusse* , où il attire un grand nom-
 » bre de Pèlerins , & se trouve très-décoré par la munifi-
 » cence de ceux qui révèrent la mémoire de ce saint & cé-
 » lèbre *Santon*. »

» de Savans ; & que le Roi dont j'avois
» l'honneur d'être le Sujet , les avoit tou-
» jours aimés. J'eus même beau lui dire
» que , quoique je ne fusse pas de ces
» Savans de profession , Sa Majesté ne
» laissoit pas de me faire faire à ses dé-
» pens les voyages où il me voyoit en-
» gagé ; & cela afin de découvrir les
» choses qui restent encore à connoître ,
» pour perfectionner les Sciences : com-
» me les herbes qui peuvent servir à la
» Médecine ; les Monumens antiques
» qui peuvent éclairer les faits de l'An-
» tiquité , & par conséquent rendre
» l'Histoire plus sûre & plus complete ;
» les Pays mêmes , dont la vue vérifie
» les cartes géographiques. Enfin , j'eus
» beau lui rapporter des preuves de l'a-
» mour qu'on a en France pour les Scien-
» ces & pour les Savans , il attribua le
» tout au climat , & ne parut approuver
» rien de ce que je disois , que par un
» effet de sa civilité. Il étoit pourtant
» ravi de m'en entendre parler si avan-

» tageusement : il me dit même qu'il en
» prendroit peut - être quelque jour le
» chemin. La conversation finie , les *Der-*
» *vis* nous menèrent à leur maison. Elle
» est au bas de la montagne , & proche
» de *Bournons - Baschy*. Nous y prîmes
» le café ; je pris ensuite congé d'eux ,
» & leur promis de revenir les voir. De-
» là je fus dans un endroit voisin , où je
» trouvai trois inscriptions , que j'ai mi-
» ses à la fin de ce volume , *pages* 14 ,
» 15 & 16.

» Le 10 , le *Dervis* des *Usbecs* me ren-
» dit une visite. Je le reçus le mieux
» qu'il me fut possible ; & comme il m'a-
» voit paru un Savant curieux , je lui fis
» voir des manuscrits que j'avois ache-
» tés , qu'il trouva rares , & de bons Au-
» teurs. Je dirai à la louange de ce *Der-*
» *vis* , que c'étoit un homme dont l'ex-
» térieur même étoit véritablement ex-
» traordinaire. Il m'apprit de fort belles
» choses sur la Médecine , & il m'en
» promit par la suite encore bien d'au-

» tres. Mais il faut , me dit-il , quelques
» préparations de votre part , & j'espère
» que vous ferez quelque jour en état de
» profiter des lumières que je puis ré-
» pandre dans votre entendement.

» A le voir , on ne lui auroit pas
» donné plus de trente ans ; mais à ses
» discours il paroissoit avoir déjà vécu
» plus d'un siècle. On se le seroit mê-
» me encore plus persuadé , par le récit
» qu'il faisoit de plusieurs longs voyages
» qu'il disoit avoir faits.

» Il me conta qu'ils étoient sept amis
» qui couroient ainsi le monde , tous
» sept dans l'intention de devenir plus
» parfaits ; qu'en se quittant , ils se don-
» noient rendez-vous dans quelque ville
» pour vingt ans après ; & que les pre-
» miers arrivés ne manquoient pas d'y
» attendre les autres. Cela me fit croire
» que cette fois-là *Berusse* avoit été choi-
» sie pour le rendez - vous de ces sept
» Savans. Ils y étoient déjà quatre ; &
» si unis entre eux , qu'on voyoit bien

» que ce n'étoit pas le hafard , mais une
» longue connoiffance qui les y avoit
» rassemblés.

» Dans un long entretien avec un
» homme d'esprit , on a occasion de par-
» ler de plusieurs curiosités : la Religion
» & la Nature furent tour-à-tour le fu-
» jet de nos discours. Nous tombâmes
» enfin sur la Chymie, l'Alchymie & la
» Cabale ; & je lui dis que tout cela , &
» sur-tout les idées sur la *Pierre philo-*
» *sophale* , passoient dans l'esprit de bien
» des gens pour des sciences fort chi-
» mériques.

» Cela ne vous doit pas étonner , me
» répondit-il : premièrement , rien ne
» doit surprendre dans cette vie ; le vé-
» ritable Sage écoute tout , fans scan-
» dale. Mais s'il a assez de modération
» pour ne pas brusquer un vulgaire igno-
» rant , est-il obligé d'abaisser son esprit ,
» parce que les autres ne sauroient com-
» prendre ce qu'il voit ? Et doit-il se
» soumettre au jugement d'une populace

» aveugle , parce qu'elle ne sauroit sou-
» tenir une lumière , dont les yeux du
» vrai Sage ne peuvent être éblouis ?
» Qui dit vrai Sage , continua-t-il , dit
» un homme à qui seul il appartient de
» philosopher. Il n'a aucune attache pour
» le monde ; il voit tout renaître & mou-
» rir en sa présence , sans en prendre le
» moindre souci. Il peut se procurer plus
» de richesses que n'en ont les plus grands
» Rois ; mais il met tout sous ses pieds ;
» ce mépris généreux le rend , dans l'in-
» digence même , supérieur à tous les
» évènements.

» Je l'arrêtai en cet endroit : avec tou-
» tes ces belles maximes , lui dis-je , le
» Sage meurt comme les autres hommes.
» Que m'importe donc d'avoir été sage
» ou fou toute ma vie , si la sagesse n'a
» aucun privilège au-dessus de la folie ,
» & que l'un n'empêche pas de mourir
» plutôt que l'autre ? Ah ! reprit-il , je
» vois bien que vous n'avez connu aucun
» Philosophe Apprenez donc qu'un

» Philosophe, tel que je vous le peins ;
» meurt, à la vérité, (car la mort est une
» chose attachée à la Nature, & dont
» il n'est pas de l'ordre de s'exempter)
» mais qu'il fait aller au terme, c'est-à-
» dire jusqu'au tems qui a été marqué
» par le Créateur. L'on a observé que
» ce tems est de mille ans, & que c'est
» seulement jusque-là que vit le Sage.
» Il y parvient par la connoissance qu'il
» a de la vraie Médecine. Par elle, il
» fait éloigner de lui tout ce qui empê-
» che les fonctions, & peut détruire le
» tempérament de sa nature. Par elle,
» il apprend toutes les choses dont Dieu
» avoit donné la connoissance au pre-
» mier homme. Le premier homme les
» connut par sa raison ; mais ce fut cette
» même raison qui les lui ôta de l'esprit ;
» parce qu'étant parvenu à ces connois-
» sances naturelles, il y mêla ses pro-
» pres idées. Par cette confusion, qu'en-
» fantoit une folle curiosité, il rendit
» défectueux l'ouvrage même du Créa-

» teur ; & c'est ce que le Sage tâche de
» redresser. Les animaux , n'agissant que
» par instinct , se sont conservés dans la
» première institution ; ils ne vivent pas
» moins à présent qu'au commencement
» du monde. L'homme est beaucoup plus
» parfait ; mais a-t-il fait usage de cette
» distinction avec laquelle on l'avoit re-
» gardé ? & n'a-t-il pas , par sa propre
» faute , perdu ce beau privilège de vi-
» vre mille ans , qu'il devoit conserver
» avec tous les soins possibles ?

» C'est donc là , poursuit-il , ce que
» les véritables Sages ont trouvé... Et
» afin que vous ne vous y trompiez plus ,
» c'est-là ce qu'on appelle la *Pierre phi-*
» *losophale* , qui n'est point une science
» chimérique , comme le pensent les de-
» mi-savans , mais une chose très-réelle.
» Au reste , elle est connue de peu de
» gens , & comme impossible à la plupart
» que l'avarice ou la débauche tuent ,
» ou que l'envie de vivre fait très-souvent
» mourir.

» Surpris de tout ce que j'entendois :
» comment , lui dis je , vous voudriez
» assurer que tous ceux qui ont trouvé
» la *Pierre philosophale* vivent mille ans ?
» Sans doute , répliqua-t-il , d'un ton
» plus sérieux. Lorsque Dieu a favorisé
» quelques mortels de cette belle con-
» noissance , il ne tient qu'à lui de
» vivre mille ans , comme le premier
» homme.

» Je lui dis alors , que dans notre pays ,
» il s'étoit trouvé quelques-uns de ces
» heureux mortels , qu'on disoit avoir eu
» la science vivifiante ; mais qu'assuré-
» ment ils n'avoient pas attendu un âge
» si décrépit pour aller dans l'autre mon-
» de. Mais , me dit-il , ne savez-vous
» pas qu'on donne le titre de Philoso-
» phe , à grand marché ? Mais , ou ils ne
» l'étoient pas , ou ils ont dû vivre le
» tems que je vous dis.

» Je lui parlai enfin du célèbre *Fla-*
» *mel* , & lui dis que , malgré la *Pierre*
» *philosophale* , il étoit mort dans toutes

» les formes. A ce propos, il se mit à
» rire de ma simplicité. Et comme j'a-
» vois déjà commencé presque à le croire
» sur tout le reste, j'étois fort étonné
» de le voir douter de ce que je venois
» d'avancer. S'étant bientôt apperçu de
« ma surprise, il me demanda de nou-
» veau, sur le même ton, si j'étois assez
» bon pour croire que *Flamel* fût en effet
» mort? Et sur ce que je tarfois à ré-
» pondre: non, non, reprit-il, vous
» vous trompez; *Flamel* & sa femme ne
» savent encore ce que c'est que la mort.
» Il n'y a pas trois ans que je les ai lais-
» sés, l'un & l'autre, aux *Indes*; & c'est
» un de mes plus fidèles amis.

» Il alloit même me marquer le tems
» où ils avoient fait connoissance; mais
» il se retint, en me disant qu'il alloit
» m'apprendre son histoire, que sans
» doute on ne savoit pas dans mon pays.

» Nos Sages, continua-t-il, quoique
» rares dans le monde, se rencontrent
» également dans toutes les Sectes, &

» elles ont en cela peu de supériorité les
» unes sur les autres. Du tems de *Fla-*
» *mel*, en France, il y en avoit un de
» la religion *Juive*, qui pendant les pre-
» miers tems de sa vie, s'étoit attaché
» à ne point perdre de vue les descen-
» dans de ses frères. Et sachant que la
» plupart s'étoient réfugiés en France,
» le desir de les voir l'obligea à nous
» quitter pour en faire le voyage. Nous
» fîmes tout ce que nous pûmes pour
» l'en détourner; mais son envie extrê-
» me le fit partir, avec promesse cepen-
» dant de nous rejoindre le plutôt qu'il
» seroit possible. Arrivé à Paris, il trou-
» va que les descendans de son père y
» étoient morts chez les Juifs, en grande
» estime. Il vit, entre autres, un Rabin
» de sa race, qui paroissoit vouloir de-
» venir s'avant, c'est-à-dire qui cherchoit
» la véritable Philosophie, & travailloit au
» *grand Œuvre*. Notre ami ne dédaignant
» point de se faire connoître à ses petits-
» neveux, lia avec lui une amitié étroite,

» & lui donna beaucoup d'éclaircissemens. Mais comme la première *matière* est longue à faire, il se contenta de mettre par écrit toute la science de l'*Œuvre*; & pour lui prouver qu'il ne lui avoit point écrit de faussetés, il fit en sa présence une *projection* de trente *ocques* (1) de métal, qu'il convertit en or le plus pur. Sur quoi le *Rabin*, plein d'admiration pour notre *Frère*, fit tous ses efforts pour le retenir auprès de lui. Ce fut envain; il ne voulut pas nous manquer de parole. Enfin le *Juif*, ne pouvant rien obtenir, changea tout-à-coup son amitié en une haine mortelle; & l'avarice lui fit prendre le dessein d'éteindre une des lumières de l'Univers. Mais voulant dissimuler, il pria ce Sage de vouloir bien rester encore quelques jours chez lui; & pendant ce tems-là, par une trahison aussi noire qu'inouïe, il le tua, & lui prit

(1) Un *ocque* pèse trois livres.

» tous ses papiers. Mais les actions atro-
» ces ne peuvent rester long-tems impu-
» nies : le Juif , découvert & arrêté ,
» tant pour ce crime que pour d'autres
» dont on le convainquit , fut brûlé tout
» vif. La persécution des *Juifs* de Paris
» commença peu de tems après , & vous
» savez qu'ils furent chassés du Royau-
» me. *Flamel* , plus raisonnable que la
» plûpart des autres Parisiens , n'avoit
» pas fait difficulté de s'allier avec quel-
» ques autres *Juifs* ; il passoit même chez
» eux pour une personne d'une honnê-
» teté & d'une probité reconnues. Cela
» fut cause qu'un Marchand *Juif* prit le
» dessein de lui confier ses registres &
» tous ses papiers , persuadé qu'il n'en
» useroit point mal , & qu'il voudroit
» bien les sauver de l'incendie commun.

» Parmi ces papiers se trouvoient ceux
» du *Rabin* qui avoient été brûlés , & les
» livres de notre Sage. Le Marchand ,
» sans doute , occupé de son commerce ,
» n'y avoit pas encore fait grande atten-
» tion;

» tion ; mais *Flamel* qui les examina de
» plus près , y remarquant des figures de
» fourneaux , d'alambiques & d'autres
» vâses semblables , & jugeant avec rai-
» son que ce pouvoit être le secret du
» *grand Œuvre* , crut ne devoir pas s'en
» tenir là. Comme ces livres étoient *hé-*
» *breux* , il s'en fit traduire le premier
» feuillet ; & cela seul l'ayant confirmé
» dans sa pensée , pour user de prudence
» & n'être pas découvert , voici la fa-
» çon dont il s'y prit :

» Il se rendit en *Espagne* ; & comme
» il s'y trouvoit des *Juifs* presque par-
» tout , dans chaque endroit où il pas-
» soit , il en prioit quelqu'un de lui tra-
» traduire une page de son livre ; &
» après l'avoir traduit tout entier par
» ce moyen , il reprit le chemin de Paris.
» En revenant en France , il s'étoit fait
» un ami fidèle , qu'il y menoit avec lui ,
» pour travailler à l'*Œuvre* , & à qui il
» avoit dessein de découvrir son secret
» dans la suite ; mais une maladie le lui

» enleva. Ainsi *Flamel*, de retour chez
» lui, résolut de travailler avec sa fem-
» me : ils réussirent ; & s'étant acquis
» des richesses immenses, ils firent bâtir
» plusieurs édifices publics, & enrichi-
» rent nombre de personnes.

» La renommée est souvent une chose
» fort incommode ; mais un Sage fait
» par sa prudence se tirer de tous les
» embarras. *Flamel* vit bien qu'on fini-
» roit par l'arrêter, dès qu'il seroit soup-
» çonné d'avoir la *Pierre philosophale* ;
» & il y avoit peu d'apparence qu'on
» fût encore long-tems sans lui attribuer
» cette science, après l'éclat qu'avoient
» produit ses largesses. Ainsi, en vérita-
» ble Philosophe, qui se soucie très-peu
» de vivre dans l'esprit du genre-humain,
» il trouva le moyen de fuir la persécu-
» tion, en faisant publier sa mort & celle
» de sa femme. Par ses conseils, elle fei-
» gnit une maladie qui eut son cours ;
» & lorsqu'on l'a dit morte, elle étoit
» dans la Suisse, où elle avoit eu ordre

» de l'attendre. On enterra en sa place
» un morceau de bois & des habits ; &
» pour ne point manquer au cérémonial,
» ce fut dans l'une des Eglises qu'elle
» avoit fait bâtir. Ensuite il eut recours
» au même stratagème ; & comme tout
» se fait pour de l'argent , on sent qu'il
» n'eut point de peine à gagner les Mé-
» decins & les gens d'Eglise. Il laissa un
» testament , dans lequel il recomman-
» doit avec soin qu'on l'enterrât avec sa
» femme , & qu'on élevât une pyramide
» sur leur sépulture ; & pendant que ce
» vrai Sage étoit en chemin pour aller
» rejoindre sa femme , un second mor-
» ceau de bois fut enterré en sa place.
» Depuis ce tems , l'un & l'autre ont
» mené une vie très-philosophique , tan-
» tôt dans un pays , tantôt dans un au-
» tre. Telle est la véritable histoire de
» *Nicolas Flamel* , & non pas ce que vous
» en croyez ni ce que l'on en pense sot-
» tement à Paris , où très-peu de gens
» ont connoissance de la vraie sagesse.

» Cette histoire (continue *Paul Lucas*)
 » est en effet , on ne sauroit plus singu-
 » lière; & me surprit d'autant plus, qu'elle
 » m'étoit faite par un *Turc* , que je croyois
 » n'avoir jamais mis le pied en France.
 » Au reste je ne la rapporte qu'en histo-
 » rien , & je passe même plusieurs autres
 » choses encore moins croyables , qu'il
 » me raconta du ton le plus affirmatif. Je
 » me contenterai de remarquer que l'on
 » a ordinairement une idée trop basse de
 » la science des *Turcs* , & que celui dont
 » je parle est un homme d'un génie supé-
 » rieur. »

La surprise de notre auteur François ,
 eu égard à la science de ces peuples dans
 la Philosophie hermétique , me paroît
 d'autant moins fondée , qu'elle est aussi-
 bien connue dans l'Orient que dans nos
 climats. Ignore-t-on d'ailleurs que ce n'est
 que des *Arabes* que les Sages d'Europe
 l'ont reçue , laquelle , ainsi que presque
 toutes les autres connoissances , leur sont
 venues des anciens Grecs? Il est même

vulgairement connu que ce fameux *Geber*, qui, à la tête de ses Ouvrages est qualifié du titre du Roi d'*Arabie*, fut le premier de leurs Ecrivains dans ce genre, & qu'on prétend qu'il vivoit & régnoit encore au commencement du huitième siècle. Mais j'ai appris depuis qu'il étoit né dans la province de *Chorassan*, & qu'au lieu d'avoir dû ses connoissances aux Grecs, il les tenoit des anciens *Perfes*, dont les savans Prêtres les avoient tirées des Ecrits de leur Législateur *Zerdufath*, c'est-à-dire du *Zoroastre* des Grecs, qui fut père & fondateur de ces anciens *Mages*, & qui, de l'aveu de toute l'Antiquité, furent toujours connus comme très-versés dans les sciences occultes (1). Ce qui me porte à faire cette remarque, c'est qu'elle me semble mieux, qu'aucune autre, rendre raison des moyens par lesquels la science hermétique fut répandue dans l'Orient, où, sans qu'on puisse

(1) Et de-là, sans doute le voyage des trois Mages, à la Naissance de J. C. *Note du Traducteur.*

en douter , elle eut de tout tems de célèbres Professeurs , même dans les parties les plus reculées des *Indes* , ainsi que parmi les Tartares , sujets du *grand Lama* , (beaucoup plus instruits que les autres) & qui en conséquence prétend être immortel (1).

(1) Cette observation de notre Auteur prouve évidemment qu'il avoit fait de l'histoire de la Philosophie hermétique sa principale étude , puisque malgré la nouveauté de cette opinion à cet égard , elle présente une grande apparence de vérité. Le très-savant d'*Herbelot* , auquel nous devons tant de reconnoissances pour sa *Bibliothèque Orientale* , nous dit que ce même *Geber* , nommé *Giabar* par tous les Orientaux , étoit cru né à *Haran* , d'où lui-même ou son fils , fut surnommé *Al Harani* ; que le nom de son père étoit *Senan* , qu'on supposoit avoir reçu la science des *Zabians* , Secte de Lettrés connus dès le tems du Patriarche *Abraham*. Mais pour peu que nous réfléchissions sur le tems où il a vécu & flori , ainsi que sur les autorités qui le prouvent descendu du *Chorassan* , nous serons très-disposés à préférer le sentiment de notre Auteur ; car dans presque tout l'Orient nombre de Lettrés regardent & *Zardusach* & *Abraham* comme la même personne , sous deux noms différens. Ce n'est pourtant pas moins une erreur , puisque *Zardusach* dit qu'il professe la Religion d'*Abraham* : de façon , qu'à tout prendre , *Giabar* ayant tiré sa Philosophie des Disciples de *Zardusach* , peut probablement faire une mention honorable de ce même *Abraham* , dans ses nom-

A la *Chine* même, la Science hermétique a fleuri pendant plusieurs siècles; & si nous en croyons le Jésuite *Martini*, étoit connue & pratiquée deux mille ans avant l'Ere chrétienne. En supposant même que, soit une méprise, soit qu'on en ait imposé au Jésuite, ou qu'il ait voulu nous en imposer, il reste cependant deux choses également certaines: la première est que les *Chinois* ont de grandes prétentions à cette science; la seconde, c'est qu'ils en avoient des notions long-tems avant qu'ils aient eu aucun commerce avec les Européens. Sur quoi je crois très-difficile d'imaginer avec quelque espèce de fondement, qu'ils aient acquis cette espèce de connoissance, ou des *Arabes*, ou des *Grecs*, mais bien plutôt des Disciples de *Zardusht*, après la dispersion des anciens

breux Traités, très-répendus dans l'Orient, quoique encore inconnus chez nous; & de-là peut être née l'opinion, qu'il étoit compatriote d'*Abraham*, & de la Secte des *Zabians*, que la plupart des Auteurs Orientaux confondent avec les *Mages*.

Perses ; attendu qu'il est très - connu qu'une grande partie de ces peuples infortunés se sont alors retirés dans les *Indes*. Mais si l'on en doit croire aux Historiens *Chinois* , ils étoient en possession d'une grande partie du Royaume , où ils ont laissé des monumens qui (dit-on) subsistent encore (1). Cette matière est , je crois , du nombre de celles qui jusqu'ici n'ont pas encore été suffisamment approfondies ; & c'est ce qui m'a fait hasarder ces remarques , dans l'espérance que de plus savans que moi les mettront dans un plus beau jour , en les appuyant par de plus grandes autorités que celles dont je me suis servies , & auxquelles je me suis borné , dans la crainte qu'elles ne me conduisissent un peu trop loin de mon objet.

(1) Il est assez surprenant, au premier coup-d'œil, de trouver des gens très - instruits , employer le même argument pour appuyer des sentimens absolument contraires. Un célèbre Auteur François présume que le goût pour la Chymie qu'ont les *Chinois* , est bien plus moderne qu'on ne l'ima-

Quoi qu'il en soit, je conviendrai volontiers, quelque soit le degré de connoissance que puissent avoir aujourd'hui les *Turcs* de la Science hermétique, qu'ils doivent la tenir, ainsi que le surplus de leur savoir, de leurs voisins, du moins les *Arabes*; & que ceux d'entre eux qui ont voulu s'instruire, sur-tout depuis le règne de *Mahomet II*, en ont traduit les meilleurs Ouvrages, tant sur ce sujet, que sur toute autre espèce de Sciences. On doit pourtant observer, que bien que la Philosophie hermétique fût en grand crédit chez ces mêmes anciens *Arabes*, ainsi que très-perfectionnée par eux; cela

gine, attendu que les Livres qui en traitent ne furent connus en *Europe* que dans le troisième siècle. Notre Auteur, au contraire, prétend que ce même goût qu'ont les *Chinois*, prouve chez eux l'antiquité de cette Science. Quant à la matière de fait, tous conviennent également qu'il est incontestable que la Philosophie hermétique est plus dominante à la *Chine* & dans les *Indes* qu'en *Allemagne* même, où nul n'est regardé comme Savant, s'il n'a du moins quelque teinture de cette Science.

n'a pourtant pas empêché plusieurs Savans de cette Nation de la regarder avec le plus profond mépris. *Abou Jouseph*, par exemple, en son lit de mort, dit à ses enfans : » Appliquez - vous à l'étude » de toutes les Sciences pour lesquelles » vous vous sentirez quelque inclination ; » votre tems ne sauroit être plus utilement employé : car toute espèce de » science, dans tous les états de la vie » que ce puisse être, peut être profitable ; excepté les trois suivantes, l'*Astrologie*, l'*Alchymie*, & la *Controverse*. » La première n'a d'autre effet sur nous » que d'ajouter à toutes les misères de » la vie, en nous inspirant mille fausses » terreurs, indépendamment de toutes » celles que nous inspirent déjà les vicissitudes de la fortune ; l'*Alchymie* nous » conduit à l'aumône, en nous promettant des trésors, & nous flatte d'être » au moment d'aller habiter un Palais, » dans l'instant même que nous sommes

» sur le grand-chemin d'un hôpital. L'in-
» dustrie enfin, mes enfans, est la seule
» & vraie *Pierre philosophale*, pourvu
» qu'elle soit accompagnée de la crainte
» de Dieu. La Controverse, est l'occu-
» pation des ames oiseuses, qui doutent,
» disputent toujours, & finissent par ne
» plus rien croire. Gardez - vous donc,
» vous dis je mes enfans, de ces trois
» trompeuses Sciences ! & appliquez-vous
» d'ailleurs à celle qui vous plaira la
» plus. »

Il est d'usage que les Sultans & autres
grands Seigneurs ne fassent jamais éri-
ger une Mosquée, sans y ajouter un
Collège, dans lequel un certain nombre
de *Dervis* ou Moines, soient entretenus
aux dépens des pieux fondateurs ; & que
ces Religieux s'occupent assez générale-
ment aux parties les plus curieuses des
Sciences, & spécialement des plus occul-
tes (1). De sorte que notre Auteur de-

(1) A l'appui de ce que notre Auteur avance ici, je crois
devoir citer un passage assez remarquable de l'Ouvrage

voit être moins surpris que ces sortes de Sciences fussent connues des Mahométans. On auroit donc bien plus droit de l'être en apprenant qu'ils ont même quelque connoissance du progrès des Sciences en Europe, & des noms de ceux qui les professent, attendu qu'il s'en faut de beaucoup que tous les Turcs soient en effet aussi complètement ignorans qu'on le pense; qu'il en est même, & le nombre n'en est pas médiocre, à qui nulle des Sciences connues ne soient plus ou

intitulé : *De l'état de l'Empire Turc ou Ottoman*, de Sire Paul Ricault.

» Les *Eschraki*, dit-il, ce qui signifie *Illuminés*, sont
 » une Secte purement Platonique, contemplative, divine,
 » & du nombre existant en Dieu; car quoiqu'ils tiennent
 » à l'unité, ils ne nient cependant pas la Trinité, qu'ils
 » regardent comme un nombre procédant de l'unité: ce
 » qu'ils expliquent par trois plis qu'ils font à un mouchoir,
 » qui peuvent être susceptibles de la dénomination de *trois*,
 » mais qui étant défaits ou étendus, ne sont plus qu'un seul
 » & même morceau de linge. Ces Religieux ne sont pas
 » grands admirateurs de l'*Alcoran*, excepté de ce qui s'y
 » trouve de favorable à leur doctrine. Ils rejettent volon-
 » tiers le surplus, parce que dans la contemplation de l'Être
 » suprême, ils méprisent très-souverainement toutes les

moins familière, & sur-tout en ce qui a quelque rapport à l'histoire des Nations ; & la raison en est que leur Science, ainsi que celle des *Arabes*, est le fruit de leurs conquêtes, & qu'en conséquence les bornes en sont les mêmes.

Quant à la Science spéculative, dont ils ont les principes dans leur propre langue, les Religieux, & sur-tout les *Dervis*, la portent au plus haut degré; on rencontre

» idées voluptueuses & les idées aussi terrestres que grossières, qu'annonce *Mahomet* des plaisirs célestes, pour séduire & attirer à sa doctrine les esprits aussi frivoles que bornés de ses disciples. De cette Secte sont aussi tous les *Schigs*, ou Prêcheurs, appartenant à la Mosquée royale, toujours constans dans leurs actes de dévotion, toujours sobres, & même dans leur façon de vivre, abstinens; mais tous aussi gais que de physionomie prévenante, grands amateurs de la Musique, ainsi que de la Poësie; mais d'ordinaire bornés à une espèce de chansons faites pour amuser agréablement leur auditoire. Ils sont même très-généreux, compatissans aux foiblesses humaines, peu sensibles à l'appât des richesses, & naturellement aussi réservés que peu propres à l'intrigue; au moyen de quoi ces bonnes gens se sont acquis la plus grande considération dans *Constantinople*. Ils sont d'autant plus partisans

même chez eux un aussi grand nombre de Mathématiciens, que de disciples de *Malebranche*, de *Leibnitz* & de *Wolff*.

Telle est enfin l'histoire de *Flamel*, & telle que je l'ai promise; & si le Lecteur desire savoir à quelle fin je l'ai rapportée, & quelle espèce de connection elle peut avoir avec mon principal sujet, je vais en peu de mots l'en instruire.

Conformément à mes idées, qui sont en partie fondées sur les Ecrits de ce

» des agrémens, joints à la beauté dans la jeunesse, que
 » c'est pour eux matière à contemplation, eu égard aux
 » idées qu'ils aiment à se former de la beauté innée. Ils
 » aiment l'homme, (disent-ils) comme formé par Dieu
 » même, & disent que cet amour rejaillit sur le Créateur.
 » Aussi le choix de leurs disciples tombe-t-il toujours sur
 » ceux dont la figure est aussi agréable que susceptible de
 » dignité, & auxquels ils inspirent tous les préceptes con-
 » cernant l'obéissance, la gravité de leur état, & toutes
 » les vertus qui décorent particulièrement leur Secte. Ce
 » sont, en un mot, ceux qui, parmi les *Turcs*, m'ont sem-
 » blés du caractère le plus digne d'estime, que je plains
 » de n'être point nés dans notre Religion, aux mystères de
 » laquelle leurs qualités requises ou leurs dispositions anti-
 » cipées, semblent les avoir destinés à servir en quelque
 » façon d'ornement. »

Flamel même , la première matière de la Médecine universelle , la *Pierre philosophale* , ou le grand *Œuvre* des Philosophes hermétiques , est tirée de l'air ; j'ai en conséquence recueilli dans plusieurs de leurs Ouvrages , que le secret de notre *Hermippus* ne leur étoit pas inconnu. D'où je crois pouvoir conclure que si l'inscription existante sur son tombeau , étoit tombée dans leurs mains , ils n'eussent point balancé un instant à le reconnoître pour un de leurs *Frères* , c'est-à-dire pour un véritable *Adepté* ; & n'eussent pas manqué d'appuyer cette décision , en nous rendant compte à leur manière de la méthode qu'il avoit , ou suivie ou dû suivre (1).

(1) Cette découverte ne pourra sembler qu'assez évidente à ceux qui voudront consulter les quatrième , neuvième & douzième pages d'un Traité qui se trouve dans la *Bibliotheca Chemica de Magnetis* , où ils trouveront une Pièce intitulée , *Mutus Liber , in quo tamen tota Philosophia hermetica , figuris hieroglyphicis depingitur , ter Optimo Maximo Deo misericordie consecratus , salisque filiis Artis dedicatus , Authore cujus nomen est ALTUS.*

Ce compte à rendre de ma part, autant que j'en puis être capable, sera conçu dans les termes les plus clairs; car je ne prétends nullement adopter leur façon d'écrire, ni envelopper d'allégories ambiguës ou inintelligibles à ce qu'ils appellent les *profanes*, une vérité première, & qui peut leur devenir de la plus grande utilité.

J'ai trouvé, dis-je, dans quelques Livres, écrits par cette espèce de Philosophes, différentes expériences pour appliquer les particules salutaires de la respiration humaine, au but que peut se proposer la Médecine; & dans ce nombre, la suivante me paroît d'autant plus digne d'attention, qu'elle est écrite avec l'ingénuité la plus surprenante, & qui fit naître, à ce que j'imagine, la première & seule tentative qui fut jamais faite pour extraire la teinture des animaux vivans, dans la vue de la faire entrer, ainsi que les autres, dans les remèdes usités par la Médecine ordinaire.

» Qu'on

» Qu'on prépare (dit notre Auteur phi-
» losophe) une petite chambre bien clo-
» se , & qu'on y établisse cinq petits lits ,
» chacun pour une seule personne. Qu'on
» fasse coucher dans ces lits cinq jeunes
» vierges , c'est-à-dire au-dessous de treize
» ans , & de bonne constitution. Qu'au
» printems de l'année , vers le commen-
» cement du mois de *Mai* , un trou
» soit percé dans la muraille de cette
» chambre , & à travers lequel on fera
» passer le col d'un *matras* , dont le corps
» de glace sera exposé à la fraîcheur de
» l'air extérieur. Il est aisé de concevoir
» que lorsque la petite chambre se trou-
» vera remplie de l'haleine & de la ma-
» tière perspirée par ces jeunes vierges ,
» les vapeurs passeront continuellement
» du col du *matras* dans le corps du vais-
»seau , où , à travers la fraîcheur de l'air
» dont il est environné , elles se condense-
» ront en une eau très-limpide , c'est-à-
» dire , en une teinture de l'efficacité la
» plus admirable , & qu'on peut très-

» justement appeller un véritable *Elixir*
 » *vite* ; puisque moyennant quelques gout-
 » tes de cette liqueur , prises dès les pre-
 » miers symptômes d'une maladie qui me-
 » nace d'être aigue , elle attaque & di-
 » vise la matière morbifique , au point
 » de rendre la force animale capable de
 » la chasser du corps malade par une in-
 » sensible transpiration (1). »

Il règne , je le fais , dans ce siècle un si puissant esprit de critique , qu'il ne m'est pas possible de douter qu'une si singulière *recette* ne soit regardée par plus d'un de nos *Esprits-forts* comme le comble du ridicule ; d'abord comme impraticable d'elle-même , mais encore comme de peu ou point d'efficacité , au cas qu'elle pût l'être. Je demanderai pourtant qu'il me soit permis d'observer , que quelques soient les succès dont puissent se

(1) Secretè de diversi excellentissimi hi homini , in-8° ;
 in *Milano* , 1558.

Lana : de Mat. de transpirat. lib. 2. c. 3. art. 11. p. 73
 & 74.

prévaloir nos Médecins modernes , eu égard à la curation de quelques maladies aiguës , qui peut-être au fond , ne consistent que dans l'expulsion ou destruction des symptômes ; on ne pourra pourtant les regarder avec raison comme bien fameux dans leur art , tant qu'après avoir découvert les causes d'une maladie , dont la durée aura été très-longue , ils ne l'auront enfin guérie qu'après avoir considérablement atténué & altéré les forces & le tempérament de leurs malades. Et attendu que ces maladies ne sont occasionnées que par la lente , mais constante opération des causes extérieures , il est donc vrai que le moyen le plus raisonnable est d'en délivrer le malade , en lui prescrivant le constant usage de quelque puissant remède (1). Eh ! pourquoi

(1) Cette espèce de reproche , de combattre plutôt les symptômes de la maladie , que la maladie même , a été depuis long-tems fait aux Médecins. Mais nous devons sans doute regarder cette conduite plutôt comme un malheur

ce remède ne pourroit-il pas être tiré du corps humain même ? C'est bien en vérité ce que j'ignore ! L'esprit du sang humain , quoique déguisé sous d'autres noms , est pourtant employé par de très-habiles Médecins , quoique aujourd'hui moins en crédit qu'il n'étoit autrefois , & peut être par la seule raison , que parce qu'il s'est trouvé souvent , ou altéré , ou trop sophistiqué. Le grand Philosophe

attaché à la profession , que comme un crime du Professeur ; puisque , généralement parlant , on doit pourtant convenir qu'il ne doit être imputé qu'à l'impatience de la plupart des malades.

Ajoutons , quant à ceux-ci , que ces mêmes symptômes leur semblant être la partie la plus douloureuse & la plus menaçante de la maladie , le Médecin , pour les convaincre de son habileté , doit commencer la cure par les écarter ; & de-là , dix à gager contre un , que le malade , qui se croit radicalement guéri , regardera bientôt les visites de son *Esculape* , non-seulement comme superflues , mais encore comme un surcroît de dépense qu'il imagine devoir s'épargner. Bref , de toutes les professions savantes , celle du Médecin est généralement sujette aux plus grands inconvéniens ; & au point , que fussent ses remèdes avoir opéré la cure , il a souvent le désagrément de la voir attribuer uniquement à la nature , au hasard , ou au tempérament de l'homme auquel il a pourtant sauvé la vie !

Anglois, *M. Boyle* (1), faisoit le plus grand cas de ce remède, & nous a même cité nombre d'exemples des plus grandes cures achevées par ce seul moyen, lorsque lui-même, ou ceux qui travailloient sous sa direction, ont trouvé convenable de l'administrer aux malades; & de ce nombre je n'en produirai ici que deux :

» Je me sens d'autant plus disposé (dit-il)
» à donner le plus grand crédit aux louan-
» ges qui se donnent à ce remède, que je
» ne saurois oublier que c'est celui dont
» j'ai fait usage moi-même dans la cir-
» constance suivante.

» Une jeune demoiselle, issue d'une
» famille où la consommation étoit une

(1) *Hist. Sang. human. tit. 16.* La conduite de notre Auteur est digne d'attention, attendu qu'il préfère, en ce cas-ci, l'autorité de *Boyle* à celle de *Paracelse*, dans les Œuvres duquel il eût pu trouver plusieurs traits bien plus favorables à son objet; on voit même, que dans nombre de cas il se borne à répéter ce que dit *Paracelse*; tandis qu'il prouve évidemment qu'il croit devoir beaucoup plus de confiance au grand savoir, ainsi qu'à la réputation & justement méritée, de *Boyle*.

» maladie héréditaire , étoit martyre
» d'une toux auffi cruelle qu'alarmante ,
» qu'on jugeoit la maladie de fes auteurs,
» & dès-là regardée par les plus habiles
» Médecins comme incurable , à moins
» qu'elle ne quittât Londres pour aller
» respirer l'air de France. Mais elle étoit
» épuiféc , ainfi qu'affoiblie , au point
» que l'hyver n'étoit pas affez avancé
» pour qu'on efpérât qu'elle pût vivre
» jufqu'au printems. C'est alors, que fol-
» licité par plusieurs de mes amis , tou-
» chés de fa fituation , je consentis à l'al-
» ler voir , ainfi qu'à effayer ce qu'il me
» feroit poffible de faire pour tâcher de
» la faver. Sur quoi je pris le parti de
» lui envoyer une légère dofe d'efprit de
» fang humain , auffi foigneufement pré-
» paré que purifié , & que je qualifiai
» d'un autre nom dont j'ai perdu le fou-
» venir. L'ufage qu'elle en fit ne tarda
» pas à produire de fi grands & fi con-
» folans effets , que malgré la rigueur de
» la faifon , elle avoit , dès le mois de

» Février , repris assez de forces pour
» risquer de passer la mer , & de partir
» pour *Montpellier* , d'où nous la vîmes
» revenir dans l'automne , fort gaie &
» radicalement guérie.

» Le même esprit de sang , si ma mé-
» moire ne me trahit pas , rendu plus
» pur & plus subtil encore par le se-
» cours d'une lampe *fournaise* , est le
» remède que j'indiquai à un jeune &
» ingénieux Médecin , qui se plaignoit
» à moi , qu'un de ses malades , malgré
» toutes mes tentatives & mes soins ,
» ainsi que de ceux de ses confrères , plus
» habiles (disoit-il) que lui , le faisoit
» absolument désespérer de pouvoir ja-
» mais guérir. Cet homme étoit si conf-
» tamment & si cruellement tourmenté
» de douleurs à la tête , qu'il ne pouvoit
» supporter la lumière , ni le moindre
» bruit , quel qu'il pût être ; de sorte
» qu'il s'étoit vu forcé d'abandonner son
» métier de Tailleur d'habits. Mais l'u-
» sage de ce même esprit de sang ne

» tarda pas à lui procurer tant de sou-
» lagement, qu'il se revit bientôt en état
» de reprendre sa profession. J'oubliois
» presque d'ajouter que ce même mala-
» de, qui de l'avis de notre fameux *Har-*
» *vey*, étoit dans l'habitude de se faire
» saigner tous les trois mois, ayant, mal-
» gré sa guérison, beaucoup de peine à
» renoncer à cet usage, & ayant envoyé
» chercher le Chirurgien, qui d'ordinaire
» le saignoit, il en résulta l'aventure sui-
» vante : C'est que ce Chirurgien, après
» lui avoir ouvert la veine, à la vue du
» sang qui en sortoit, se trouva tout-à-
» coup si surpris, qu'à peine pouvoit-il
» se résoudre à continuer l'opération ;
» & telle en étoit la cause : c'est que le
» sang qu'il lui tiroit ci-devant étoit
» d'une qualité si mauvaise, qu'il ne pou-
» voit prendre sur lui de priver le Tail-
» leur d'un sang si dissemblable à celui
» qu'il lui avoit toujours connu. »

Après ces deux faits si remarquables,
rapportés, ainsi qu'attestés par un homme

célèbre , & dont le nom seul suffit pour écarter tous les doutes , je n'ajouterai plus que cette observation : c'est que si l'esprit de sang humain est capable de produire de si puissans & si secourables effets , pourquoi l'esprit de la respiration , ou du souffle humain , ne pourroit-il pas en produire autant ?

Nous connoissons encore si peu l'efficacité & le pouvoir réel des remèdes , que ceux qu'il nous arrive souvent de prendre assez légèrement & sans objet bien réfléchi , nous guérissent quelquefois de maux pour lesquels ils ne furent jamais ordonnés.

Petronius (1) , par exemple , excellent

(1) *De Morbo Gallico* , l. 5 , ch. 1. Il n'est pas fort difficile de rendre compte de cette cure singulière. *M. Boyle* nous dit , quelque part , avoir appris du grand Docteur *Harvey* , qu'ayant été appelé de la part d'un homme qualifié , qui en conséquence d'une autre maladie *accidentelle* , se trouvoit fort incommodé d'une cataracte des plus confirmées ; après qu'il lui eut prescrit le remède propre à la première maladie , par la Méthode de l'*onction* , la cataracte , à la convalescence du malade , se trouva également & radicalement guérie.

Chirurgien , dont le caractère & la considération dont il jouit font également connus , nous apprend qu'une personne du plus haut rang , qui bien qu'affligée d'une cataracte sur un œil , n'en voyoit pas les dames avec moins de plaisir de l'autre , & même au point que , trahi par *Vénus* , il s'étoit vu forcé d'avoir recours à *Mercuré* ; & que traité par la méthode de l'onction , l'effet en avoit été si merveilleux , qu'il se trouva guéri , non-seulement de la maladie pour laquelle il avoit invoqué ce Dieu souvent secourable , mais encore de la cataracte , jusque-là regardée comme incurable.

Il est donc apparent , que si la réparation des suc du corps humain pouvoit se trouver suivie de salutaires effets , il est très-possible de croire qu'il seroit possible de trouver de plus courtes méthodes pour changer ces mêmes suc , que toutes celles qui nous sont connues.

Mais on dira peut-être , que le sang étant de sa nature une chose visible &

palpable , peut être employé dans tous les cas où nous croyons convenable d'en faire usage ; & qu'il n'en est pas de même pour le cas que je propose , puisqu'on pourroit prétendre de parvenir à notre but par des expériences sur l'insensible perspiration ?

J'ai déjà prévenu cette objection , en démontrant combien il est ridicule d'insister jusqu'à certain point sur l'évidence apparente dont nos sens ne se trouvent que trop souvent frappés. Nous n'imaginons pas , communément , que la chambre la plus propre , à nos yeux , peut être entièrement remplie , non - seulement d'air & d'*Æther* , mais encore d'un mélange de différens corpuscules suspendus entre l'un & l'autre ; c'est-à-dire , que nous ne soyons environnés de nuages de différentes poussières que nous attirons dans notre corps chaque fois que nous reprenons notre haleine ? Un simple rayon de soleil suffit cependant pour nous en donner la dé-

monstration oculaire ! Tout le monde est aujourd'hui convaincu que les corps odoriférans ont leur atmosphère particulier, composé de particules innombrables qui s'en exhalent, & produites par l'agitation ou par le frottement ; & qu'il est également vrai que tous les corps quelconques ont également leur atmosphère, quoique imperceptible à nos sens. Ceux, par exemple, à qui le fromage est en aversion, s'en apperçoivent tout-à-coup par un sentiment particulier, tandis que d'autres n'en ont pas le moindre soupçon. La même chose peut être dite à propos d'un chat ; & le cas est plus étrange encore, puisque, excepté celui qui a cette antipathie, nuls des autres ne sont sensibles à l'atmosphère qui les environnent, & qui pourtant affecte certaines constitutions, jusqu'à les faire évanouir, quoiqu'à une distance par fois assez considérable de l'animal dont il s'agit (1).

(1) Notre Auteur ayant déjà touché cette matière, en est ici d'autant plus court ; elle n'en mérite pourtant pas moins

Il est incontestable que les émanations minérales du *Potosi* produisent de si grands effets sur ceux qui travaillent dans ces mines, que sans leur boisson, souvent composée de l'infusion d'une herbe, aujourd'hui appelée *Thé du Paraguai*, il leur deviendroit impossible d'y continuer leurs travaux. Cela même est d'autant plus croyable, que nous savons ce qu'opère la fumée du plomb blanc sur le corps, quoique son odeur ne soit pas absolument désagréable; & qu'il en est de même du charbon, soit de terre, soit

la plus grande attention, puisque si nous savions mieux comment cette matière agit directement sur, ou à travers les pores du corps humain, il n'est pas seulement possible, mais plus que possible, que cela pourroit être d'un grand secours, soit dans l'apoplexie, soit dans toute autre maladie désespérée, où toute autre méthode n'est que trop souvent fautive. C'est sur ce principe sans doute, qu'une espèce de stomachique extérieur (*) a été inventé en France, contre cette maladie; espèce de préservatif contenant quelque remède *pénétrant*, & duquel (disent nos papiers publics) on a vu de très-grands effets.

(*) Ce sont, sans doute, les *Sachets d'Arnoult* dont il s'agit ici.

de bois. Un grand Auteur a même observé, que tel qui se croyoit à couvert des suites de l'infection des prisonniers, en a cependant remporté des maladies qui n'ont pas tardé de devenir mortelles. D'où, par parité de raison, nous pouvons je crois conclure qu'il peut être des vapeurs ou émanations aussi salutaires, qu'il en est d'autres aussi pernicieuses que malfaines, des vapeurs capables de servir au rétablissement de la santé, ainsi que d'autres faites pour produire des maladies; mais en observant pourtant à cet égard que nous avons été moins curieux dans la recherche des premières que des autres, attendu qu'il est dans la nature que nos sens ayent un sentiment plus vif & plus actif de ce qui les blessent, que de ce qui leur est agréable. Quelques-uns des derniers ont pourtant observé dans les *Indes orientales*, que lorsque le *Mango* est mûr, tel dont la santé est, ou affoiblie, ou altérée, se trouvent bientôt rétablis par de fréquentes promenades sous

l'ombrage de cette espèce d'arbre. Il est également attesté par plus d'un témoignage irréprochable, que nombre de personnes en Angleterre, attaquées de la consommation, ont recouvré la santé, en se promenant, soit à pied, soit à cheval, dans les plaines où se recueille le *safran*; & l'on a même remarqué dans tous les pays, que l'odeur de la terre fraîchement remuée, a produit en pareils cas de très-bons effets. Ces exemples sont ceux que me fournit dans ce moment ma mémoire, mais je crois qu'il pourra s'en présenter nombre d'autres à celle des personnes qui daigneront me lire (1).

(1) Nous pouvons ajouter, à l'appui de ce que notre Docteur avance dans ce paragraphe, un passage aussi remarquable que curieux de l'*Histoire Indienne*, dont conviennent non-seulement tous les Ecrivains *Hollandois*, mais qui m'a été très-confirmé par un Médecin de cette nation, qui a vécu long-tems à *Batavia*, où il fut positivement instruit du fait suivant :

L'isle de *Tarnate* étoit ci-devant le *Montpellier* de cette partie du Monde; & où tous ceux de toutes les Colonies *Hollandoises*, qui cherchoient remède à leurs maux s'em-

Après tout ceci , nous devons pourtant avouer que nous n'avons pas encore indiqué les moyens qui peuvent contribuer à résoudre la grande objection qui peut toujours nous être faite : c'est-à-dire , par quels moyens une pareille espèce de matière subtile , & presque imperceptible , peut être recueillie & adaptée à l'objet intéressant dont il s'agit.

Nous pourrions peut-être répondre , que nous avons déjà pris soin de bien clairement & bien particulièrement décrire , que nous nous en rapportons aux expériences , qui , si elles sont trouvées praticables , ne pourront être regardées que comme décisives ; & au cas contraire , que nous pulvériserons notre système ?

pressoient de se rendre , & assez généralement , s'en retournoient guéris. Mais la Compagnie *des Indes* ayant réduit le Roi de cette isle à d'assez grandes extrémités pour l'obliger , à quelque prix que ce fût , de se soumettre à ses loix , il se vit obligé d'abattre tous les arbres qui produisoient les *clous de gérosfle* ; depuis quel tems l'air y est devenu si malfain , que les Hollandois se trouvent forcés d'y changer leurs garnisons trois fois par an.

Cependant

Cependant quelques légères & nouvelles idées qui nous sont survenues sur ce sujet , pourront assez probablement ne pas déplaire à mes Lecteurs.

Par exemple , une aussi aisée que plaisante méthode , est celle au moyen de laquelle s'obtient l'essence de la *Bergamote*. L'écorce du petit citron qui la produit , est pressée entre les doigts , contre un miroir posé par dessus le vaisseau destiné à recevoir l'huile essentielle , & le zest fuyant hors de cette même écorce , interceptée & condensée par la glace , en tombe goutte à goutte. Nous pouvons encore observer , que dans les grandes chaleurs de l'été , s'il se trouve dans la même chambre un grand nombre de personnes , on verra bientôt leur haleine s'attacher aux glaces, qu'elles mouillent & ternissent plus ou moins. On remarque même dans les loix du *lévitique* , que la lèpre infectoit non-seulement le corps des hommes , mais qu'elle se trouvoit quelquefois assez violente pour devenir visi-

ble sur les murs même des maisons , & auquel cas il étoit des purifications prescrites. Quelques Auteurs ont , à la vérité , prétendu que cette vilaine maladie étoit particulièrement attachée à ce Pays , ou à ce Peuple-là ; mais nous ne manquons pas d'exemples du contraire , qui ont été recueillis par des Auteurs dignes de foi , dans plusieurs contrées (1).

» Un pieux & savant Maître d'école ,
 » (dit M. Boyle) qui risqua de rester à
 » Londres , pendant la grande peste de 1665 ,
 » & se trouvoit fort employé à ma re-
 » commandation , ainsi qu'à celle de mes
 » amis , m'a plus d'une fois attesté de n'a-
 » voir pas craint d'aller porter tous les
 » secours dépendans de lui & d'autres
 » personnes charitables , tant aux mala-
 » des qu'aux mourans , jusqu'au nombre
 » de près d'un mille. Etant un jour in-
 » terrogé par moi , savoir si l'infection
 » se rendoit visible sur autres choses que

(1) Voyez les Œuvres de Bayle , vol. 5 , p. 102.

» sur les murs ? » Etant appelé (me ré-
» pondit - il) pour administrer quelques
» secours spirituels à une très - pauvre
» femme , qui avoit enseveli quelques
» enfans morts de la peste , je trouvai
» sa chambre si petite , qu'elle conte-
» noit à peine le lit sur lequel elle lan-
» guissoit , & un cercueil , dans lequel
» il avoit vu le mari qui venoit d'expi-
» rer de la même maladie , que la fem-
» me suivit bientôt après ; & l'on m'af-
» firma (continua-t-il) que les exhalai-
» sons contagieuses avoient produit nom-
» bre de taches sur le mur même de la
» chambre.

» Les avez-vous vues ? (répliquai-je)
» Non (me dit-il) mais j'ai dû d'autant
» mieux le croire , que dans mon pro-
» pre logement , dont le propriétaire
» avoit fait une espèce d'hôpital pour
» les pestiférés , j'ai remarqué la même
» chose dans mon cabinet , qui n'étoit
» séparé que par un simple mur d'avec
» les chambres destinées aux malades. »

Ainsi donc les exhalaisons des corps peuvent être recueillies au point de frapper non-seulement la vue , mais encore nos autres sens. Et dans ce cas , il n'est donc rien qui répugne , soit à la raison , soit à la nature , de croire que l'insensible perspiration peut devenir un sujet du ressort de l'art?... Dès-lors , après avoir rendu ceci passablement clair , nous pouvons maintenant passer à d'autres expériences , qui , bien qu'aussi singulières qu'étrangées , ne doivent pourtant pas être mises au rang des incroyables.

Nous avons déjà plus d'une fois observé , que parmi les successeurs d'*Hermès* , il s'en trouvoit de différentes classes , & dont chacune avoit ses secrets particuliers ; car nul autre que les Supérieurs , qualifiés généralement d'*Adeptes* , n'est au fait de la méthode vraiment propre à préparer cette merveilleuse essence , au moyen de laquelle la vie peut être prolongée pendant plusieurs siècles. Parmi ces secrets du second ordre , *Paracelse*

en enseigna un à ses disciples, qui ne devoit pas être absolument méprisé : c'étoit celui que pouvoit employer l'Art, pour la rénovation totale de la vigueur, telle que celle du vieil homme de *Tarente*, ou de l'Abbesse dont nous avons ci-devant parlé. Pour parvenir à comprendre plus clairement ceci, nous devons jeter tout au moins un coup-d'œil sur les principes, en vertu desquels l'idée de ces préparations salutaires ont été imaginées... Et les voici :

Le Créateur, suivant l'opinion de ces Philosophes, à fixé en toutes choses les germes de leur reproduction, sans en exempter même les métaux ; & que dans ce germe étoit renfermée une légère étincelle, laquelle anime & dirige la semence propre à former uniquement l'espèce particulière de l'être, à la propagation duquel elle étoit destinée. Cette légère étincelle de vie, ou d'*animation*, assignée par la nature, est plus ou moins consistante ou permanente, eu égard à ce que requiert

le plus ou le moins de vie destinée à chaque être ; & dès-là tout ce qui est produit sans le secours du germe doit être principalement assigné à *l'aura* , ou à l'étincelle animée de la chose. De - là , par conséquent on peut conclure que le *primum ens* doit être séparé au moyen de l'art de la chymie , par le même *medium* en vertu duquel il a été communiqué : comme , par exemple , le *spiritus rector* du *cinnamomum* , à être extrait avec l'eau , par lesquels moyens ces Philosophes espéroient de se procurer un remède capable de communiquer la même durée au corps humain , comme en particulier à *l'aura* , de la substance de laquelle le *primum ens* avoit été préparé (1).

(1) On convient aisément que l'autorité de *Paracelse* peut n'être pas d'un très-grand poids : c'étoit une tête mal organisée , une imagination souvent extravagante , & d'une vie aussi scandaleuse que dissolue ; aussi absurde dans ses idées , que sauvage & brutal dans sa conduite ; écrivant & parlant , tantôt en enthousiaste , tantôt assez plaisam-

Si quelque expérience de ce genre a été faite ou non, c'est ce que je ne pourrois assurer. Il n'en est pas de même d'un autre remède de la même espèce, au moyen duquel, s'il faut en croire au témoignage de l'un des plus grands Physiciens du Monde, les cures les plus merveilleuses ont été opérées. En voici la préparation :

ment, mais presque jamais sans quelque teinture d'impiété; en un mot, toujours si décousu & si prodigieusement inégal, que dans une de ses pages on croit voir parler un insensé, & dans la suivante un Savant, doué du plus grand génie, & de la pénétration la plus surprenante. Il écrivit beaucoup, se hâta de vivre, & mourut jeune; & s'il s'agit de peindre en deux mots son caractère, on pourroit dire de lui, qu'à la première lecture c'est un habitant des Petites-Maisons, qui dans les intervalles lucides est un Philosophe très-extraordinaire & d'un génie prodigieux, sur-tout lorsqu'il s'agit de la Chymie.

Il naquit dans la Canton de *Zurick*, en 1493. Un jour, que donnant ses leçons de Médecine à *Basle*, il étoit gravement assis dans sa chaire : » Qu'on m'apporte (dit-il) les » *Œuvres de Gallien & d'Avicenne.* » A l'instant même il les jette au feu, en s'écriant : » Apprenez, fameux Médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que » ma barbe a plus d'expérience que toutes vos Académies » grecques, latines, italiennes, & que je suis votre Roi ! » Il mourut à 48 ans.

Dans la saison qui s'y trouve convenable , c'est-à-dire au tems où les herbes sont en pleine croissance , & que leurs sucres sont au plus haut degré de leur vigueur , cueillez vers le milieu de la journée une quantité suffisante de baume ; bien netoyée , bien épluchée , mettez-la dans un mortier de pierre , & battez-la jusqu'à ce qu'elle soit réduite en bouillie. Prenez cette odoriférante & glutineuse substance , & déposez-la dans un *matras* , qui soit hermétiquement fermé ; placez-le dans un tas de fumier , ou dans un endroit dont la chaleur soit équivalente , & qu'il y digère pendant quarante jours. Quand il en sortira , la matière sera plus claire , plus belle & d'une odeur vive ; de-là , séparez-en les parties grossières , qu'il ne faut pourtant pas jeter ; & mettez ce liquide dans un bain modéré , pour que le restant des particules moins fines y puissent subsister. Séchez ensuite , calcinez , extrayez le sel fixe de ces particules grossières , déjà séparées , ainsi que

nous l'avons dit , lequel sel fixe doit être joint à la liqueur d'abord filtrée. De-là prenez du sel marin, bien purifié, faites-le fondre dans un lieu froid, où il deviendra clair & limpide. Prenez deux parties égales de chacune de ces liqueurs, & lorsqu'elles seront bien mêlées, & hermétiquement scellées dans un vâse de crystal, qu'elles soient soigneusement exposées au soleil, dans la plus belle saison, pendant environ six semaines. Après quoi, le *primum ens* de ce baume vous paroîtra nager jusqu'au col du vâse, ainsi qu'une huile verte, qui doit être recueillie avec soin, & conservée de même.

Quelques gouttes de cette huile, prises dans un verre de vin, produiront même de plus grands miracles que ceux dont nous avons parlé à propos de la Comtesse *Salmond* & autres; car ce remède changera totalement les suc du corps humain, ranimera la flâme presqu'éteinte de la vie, ainsi que les esprits du jeune âge depuis long-tems amortis. Et s'il restoit encore

quelques doutes sur les effets de ce remède, ainsi préparé, ou sur la façon dont il opère sur nous, qu'on en fasse prendre tous les matins quelques gouttes à quelque chat ou chien, dans la viande crue; & vous verrez, en moins de quinze jours, par le changement de leur robe, & autres signes incontestables, les vertus, non douteuses, de cette singulière préparation (1).

(1) Cette préparation est la même dont M. *Boyle* parle dans ses Ouvrages, & dont il dit que le Docteur *le Fèvre* lui a rendu le compte suivant, en présence d'un fameux Médecin, & d'un autre *Virtuose*, auquel il s'en rapportoit, comme connoissant toute la vérité de ce qu'il venoit d'avancer à cet égard: c'est-à-dire, qu'un de ses intimes amis, qu'il m'a nommé (dit M. *Boyle*) ayant préparé le *primus ens* de ce baume, pour s'assurer d'autant plus de ses effets, en avoit fait l'épreuve sur lui-même, & l'avoit pris, conformément à l'ordonnance, pendant environ quinze jours, attendu que long-tems auparavant ses ongles, tant des mains que des pieds, commençoient, quoique sans douleur, à se séparer de la chair, & lesquels étant enfin venus à tomber, ce Gentilhomme les portoit dans une boîte, comme objets de curiosité, & n'avoit pas voulu pousser plus loin cette expérience. Mais qu'ayant administré ce même remède pendant dix ou douze jours à une vieille femme en service chez lui, & touchant à sa soixanté-dou-

Voici pourtant une objection qui a été faite par un des plus grands Médecins. Il croit pouvoir penser (dit - il) que des essences aussi subtiles que celles - ci , ne peuvent manquer d'altérer & de changer les corps dans lesquels on les fait entrer , au point de perdre ses propres qualités , pour en acquérir d'autres. De même (ajoute-t-il) que si un elixir d'or pouvoit introduire dans le corps humide une fermeté durable , il n'est pas douteux qu'il ne pût y porter en même-tems une soli-

zième année (sans pourtant qu'elle fût ce qu'il lui faisoit prendre) ses *urgations menstruelles* lui étoient revenues dans une assez grande quantité , pour effrayer cette femme au point de ne vouloir absolument plus de cette médecine. Et lorsque je lui demandai pourquoi il n'avoit pas fait d'épreuves sur les bêtes ; il me répondit , que bien qu'il lui restât peu de cette liqueur , il avoit choisi une vieille poule , sur la nourriture de laquelle il en avoit versé quelques gouttes , dans le cours d'une semaine ; & que vers le sixième jour , elle commença à perdre ses plumes , au point d'être presque nue ; mais qu'avant qu'il se fût passé quinze autres jours , elles étoient revenues plus belles & plus abondantes que jamais elles n'avoient été. Il ajouta même que sa crête se releva comme dans sa jeunesse , & qu'elle pondoit beaucoup plus d'œufs qu'elle n'avoit coutume de faire.

dité assez forte pour que d'un être animé, il ne se fît bientôt une statue.

A quoi je crois qu'on pourroit répliquer, que si les Philosophes hermétiques sont taxés d'argumenter, ce qu'on appelle *vaguement*, il doit paroître bien étrange que de graves Docteurs raisonnent par fois, à beaucoup d'égards, plus *vaguement* encore. Nous voyons que les végétaux ont sur les métaux même une action bien puissante; nous voyons les métaux opérer aussi fortement sur les corps animaux: quelle est donc la raison qui porte à croire qu'une simple teinture d'or dût agir sur le corps humain, ainti que certaines personnes le pensent, si, convenablement préparée, elle pouvoit agir sur des métaux de plus bas alloi? Quelle en peut être la raison, dis-je? Et s'il n'en est aucune, doit-il être bien difficile de concevoir l'opération du *primum ens* du baume? Nous savons, par expérience, que ce végétal a plusieurs & grandes vertus, qui peuvent en être extraites par

différentes méthodes , & dès - là contribuent à la guérison de plusieurs maladies. Pourquoi donc , en ce cas , cette surprenante collection de toutes les étincelles de la vie , se trouvant réunies & s'en trouvent exprimées par une cause aussi puissante que naturelle que celle de la grande chaleur du soleil , ne pourroit-elle pas devenir un remède aussi efficace que faite pour étonner ? Et que trouvera-t-on , ou d'irraisonnable , ou d'*inphilosophique* , en prétendant que cette puissance puisse être composée des forces de deux corps , c'est-à-dire de celui d'où elles sont extraites , & de celui dans lequel elles entrent ? N'avons-nous pas les expériences journalières du *Mercure* administré de la même façon , comme qui diroit , en agissant par le poids & la subtilité de ses particules , & tout aussi-bien que par les particulières & spécifiques qualités qui lui sont inhérentes , de manière à produire de grands changemens dans le corps humain ; j'entends des changemens conformes à la nature du

corps , & non de la conversion , soit de ses parties solides ou fluides , comme substance métallique ? Donc cette objection , quelque plausible qu'elle semble être , ou quelque crédit qu'elle puisse acquérir de la réputation de celui qui l'a faite , après réflexion faite , n'est à bien dire , d'aucune espèce de poids. Son argument , s'il pouvoit prouver quelque chose , se réduiroit à prouver trop ; & la règle connue , en fait de raisonnemens , est que qui prouve trop ne prouve rien.

Il est sans doute extravagant de croire tout ce que *Paracelse* & *Van-Helmont* , ainsi que leurs sectateurs , se plaisent à croire ; mais il ne l'est peut-être pas moins de rejeter avec mépris tout ce que ces deux Auteurs avancent ; & comme en tous autres cas , nous voyons que dans celui-ci le choix du milieu doit être le meilleur ; & que nous ne devons enfin adopter comme vrai , tant de leur part , que de celle de leurs adversaires ; car si ces Auteurs étoient des enthousiastes , en

égard aux Arts sur lesquels ils ont écrit, ceux qui ont entrepris de les réfuter écrivent si fréquemment avec un esprit de contradiction si visible, qu'il seroit assez difficile de n'en pas concevoir quelque défiance.

Il faut pourtant convenir que le style de ceux qu'ils combattent, soit en partant de son obscurité, soit de la ridicule enflure de leurs expressions, qu'il est assez souvent difficile de comprendre ce qu'ils ont voulu dire. Il n'est pourtant pas moins vrai que les plus instruits & les meilleurs juges conviennent unanimement qu'il se trouve dans leurs écrits, bien étendus, un grand nombre de vérités (1). Et dans ce cas, pourquoi celle-ci devoit-elle ne pas être regardée comme étant, ou pouvant être de ce nombre ?

(1) Le Lecteur remarquera sans doute, avec quelle adresse & quelle facilité l'Auteur a su amener ici un grand nombre d'additions, sans nuire à la méthode qu'il s'étoit prescrite dans le Traité ci-dessus, & sans perdre un seul passage de ceux qu'il y avoit ci-devant publiés. S'il eut rejeté ces mê-

Je pourrai rapporter une autre préparation de la partie vitale de l'air même, qui, parmi les Philosophes, est un des plus grands secrets, & qui peut-être est en effet ce qu'ils appellent *le Pigeon blanc*, dont il est si souvent question dans les Ouvrages de *Philaléthès*, lequel (& la chose est certaine) dès que l'air est développé de ses principes, cesse d'être propre à la respiration de l'animal ; & c'est par un procédé de cette espèce, que le fameux *Cornelius Drébell*, suppléa la place que devoit tenir l'air dans la machine inventée pour une espèce de navigation entre deux eaux en faveur de la Marine.

mes additions dans un supplément, elles eussent couru risque de n'être que de peu, ou point d'usage ; tandis que rangées en leurs propres places, elles éclaircissent d'autant plus la matière, fortifient les argumens, & ajoutent un nouveau poids aux autorités sur lesquelles il fonde son système.

Cet Ouvrage nous semble maintenant aussi complet que le comporte sa nature ; d'où l'on peut présumer que l'Auteur, jaloux de sa réputation, le laissera désormais tel qu'il est, au vrai juge de ce qu'il peut valoir : c'est-à-dire, aux tems à venir.

Or, cette composition, de quelque façon qu'on l'appelle, tirée de l'air, est plus blanche que la neige, plus froide que la glace, & en même-tems si volatile, que la quantité qu'en pourroit contenir une coquille de noix, étant exposée à l'air, se trouveroit absolument absorbée, en moins de deux secondes. Ce secret, qui s'employe aux mêmes fins que la première dont nous venons de parler, est appelé par quelques Auteurs *aura puellarum* (1).

Nous pouvons recueillir de tout ceci, que si les Philosophes hermétiques ont quelques pareils secrets, ainsi qu'ils en font vanité, pour la conservation de la

(1) Ceux qui voudront consulter le *Liber Mutus*, appercevront clairement que la première matière de cette composition est extraite de l'air, mais par une autre méthode que celle que j'ai déjà indiquée, quoique probablement l'une & l'autre tendent à la même fin; car il est aisé de concevoir que la matière première des Philosophes peut résider en différens lieux. Plusieurs d'entre eux ont même attesté qu'elle se trouvoit par-tout; & que le fameux *Jacob Boehman* soutient qu'elle est trouvable, même dans la boue des rues.

vie humaine , ils sont fondés sur les mêmes principes que ceux que j'ai ci-devant exposés. D'où je conclus que nul véritable *Adepté* ne peut , avec quelque espèce de raison , combattre ma doctrine , surtout après les restrictions avec lesquelles je l'ai offerte aux Savans ; & que bien éloigné de prétendre , ainsi qu'eux , à prolonger la vie jusqu'au terme de mille années ; non plus que de promettre de renouveler pleinement les forces de l'homme , ainsi qu'ont prétendu avoir fait plus d'une fois les moindres membres de leur Fraternité ; l'unique objet de ma prétention se borne à la possibilité de faire un assez suffisant usage des esprits de la jeunesse , pour préserver , du moins pour un tems , la vieillesse , des infirmités qui d'ordinaire l'accompagnent ; usage qui , bien que très - inférieur à ceux que promettent ces Philosophes , seroit pourtant très-utile à l'humanité , s'il pouvoit aisément être mis en pratique.

Mais si je suis en effet convaincu que la chose est possible, je ne le suis pas moins que l'on pourra m'objecter, que si *Hermippus* étoit effectivement un homme vraiment sage, pourquoi donc, au lieu de se borner à prolonger le cours de ses vieux jours, a-t-il, ou dédaigné ou négligé, de conserver la vigueur de sa jeunesse? Cette découverte eût sûrement été bien plus précieuse encore, & avec d'autant plus de raison, que les jeunes personnes se feroient sans doute volontiers empressées de contribuer à ses succès. Mais on me permettra de répondre, que mon but ayant été de n'inférer dans ce Traité que les choses que je croirois pouvoir être utiles, soit à l'instruction, soit à l'amusement du genre-humain, je ne me crois en nulle façon obligé de faire attention aux propos & aux réflexions libres que le sujet peut faire naître dans certaines têtes. La conservation de la vie, le desir de préserver le corps humain des infirmités du vieil âge; celui

de le rendre digne de l'ame qui l'habite, dans la saison de la vie où elle est le plus capable d'exercer ses facultés les plus nobles, sont des objets trop sérieux pour supporter le ridicule mélange de la plaisanterie des critiques même les plus accrédités. S'il faut, d'ailleurs, dire très-franchement ce que je pense, je ne rougirai pas d'avouer que, bien que la méthode d'*Hermippus* me semble très-propre à réparer la puissance de la nature, ainsi que de prévenir les infirmités attachées à la décrépitude, je suis cependant loin de croire que cette méthode, loin de pouvoir contribuer à la prolongation de la jeunesse, ne pourroit être suivie que d'un effet absolument contraire. Je crois même être en état d'en offrir plus d'une raison également probables.

Il faut d'abord observer que sous le mot *jeunesse*, je n'entends parler ni de l'adolescence, ni de l'enfance proprement dite; mais de l'état robuste de l'homme, depuis l'âge de vingt, vingt-cinq & qua-

rante ans ; car quant au commerce des très-jeunes gens les uns avec les autres, je le regarde comme aussi salutaire pour leur corps, que récréant & agréable pour leur esprit. Mais lorsque le corps humain est parvenu jusqu'à la plénitude de sa vigueur, & se trouve dans cet état de santé, où la tempérance & l'égalité d'âmes font faites pour la maintenir, j'ose croire qu'une surcharge d'esprits animaux peut être non-seulement inutile, mais dangereuse. C'est une ancienne & vraie observation, que l'état le plus florissant de la santé est celui dans lequel l'homme se trouve menacé du plus grand danger, sur-tout au cas qu'il se trouve dans celui de recevoir quelque espèce d'infection : & la raison en est sensible ; c'est que les esprits animaux étant alors dans la plus grande agitation, doivent vraisemblablement lui susciter les plus grands maux, si l'on ne trouve aucun moyen de les calmer. En partant de la même façon de raisonner, que de la manière de vivre que

nous avons supposée à notre *Hermippus* auroit pu l'exposer aux mêmes inconvéniens qu'éprouveroit un homme d'une constitution robuste, peut-être même lui porter à la tête, ou tout au moins lui susciter la fièvre la plus ardente. Un air pur, une diète légère, un exercice modéré, un parfait empire sur ses passions, avec quelques remèdes anodins pris à propos, & conformes à ce qu'exige la nature, peuvent maintenir un homme en pleine possession de sa santé jusqu'à l'âge de soixante ans; & c'est alors qu'il est assez tems pour lui de penser à prévenir les maux dont la vieillesse est menacée. Je pourrois encore observer, que le commerce habituel avec plusieurs jeunes & jolies femmes pourroit également, dans l'été de la vie, devenir dangereux. Mais ce sont des sujets sur lesquels, attendu la difficulté de les traiter avec toute la délicatesse convenable, je me crois dispensé de traiter dans une dissertation philosophiquement sérieuse, telle que celle-

ci ; & attendu que cette simple & légère observation sera sans doute suffisante pour en suggérer à un homme de bon sens plus qu'il n'eut été nécessaire d'en dire.

Je tiens donc maintenant pour avoué, d'avoir assigné les limites convenables où peut se borner l'efficacité que j'attribue à mon remède ; & qu'il peut m'être permis de le définir, *le cordial des vieux ans* ; lequel ne peut jamais être administré sans danger jusqu'au moment où la juste & ferme application de la raison, ait absolument amorti ou prévenu le retour des appétits sensuels (1).

Mais si quelqu'un pouffoit l'extravagance au point, en poussant encore plus loin les objections, de s'écrier : » Eh ! de » quelle importance est donc votre remède ? A quel propos, dans la situation où » vous mettez votre homme, voudriez- » vous allonger encore sa vie ? Et dé- » pourvu de tous sentimens gracieux ,

(1) *Cicer. de Senectutæ.*

» quel usage en pourroit-il faire? » Ma réponse en ce cas sera courte : c'est qu'on aura mal compris mon intention ; car je suis pleinement convaincu que les plaisirs de l'imagination sont très-supérieurs à ceux des sens , proprement dits ; & qu'en cultivant l'esprit de la jeunesse , la principale affaire que j'ai supposée à mon vieillard , employant ses loisirs , est en effet une occupation digne d'une belle ame , & portant sa récompense avec elle ; c'est-à-dire , une seconde jeunesse , plus agréable peut-être & plus satisfaisante que la première. Car , ainsi que d'une part , je n'ai pas prétendu qu'un tel vieillard , non-seulement cédât , mais même fût sensible à ses passions ; de l'autre je ne desirois pas qu'il se plongeât dans de profondes & embarrassantes études , mais au contraire , qu'il s'en amusât & cherchât des diversions d'une autre nature. De tems en tems , par exemple , ne pourroit-il pas discourir avec ses amis sur des sujets sérieux , importans & dignes de leur âge ? Je ne

voudrois pourtant pas que ces mêmes conversations devinssent trop fréquentes, de crainte qu'elles ne le menassent par degrés, jusqu'à cette espèce de mélancolie, qui souvent peut naître de s'occuper trop profondément d'un seul sujet. Pour acquérir & conserver une heureuse vieillesse, rien n'est tel que la douce tranquillité de l'ame, ce qui peut très-difficilement s'acquérir en réfléchissant trop sur des sujets aussi abstraits que graves. Je n'entends pas non plus qu'ils soient toujours absolument négligés; mais que ce n'est guères à cette époque de la vie qu'il faut s'en faire une étude un peu trop assidue. Ajoutons à ceci qu'il en naîtroit, plus que probablement, une dissipation assez considérable pour nuire à l'intention, & peut-être détruire par degrés l'efficacité du remède.

Autant que ma prévoyance peut s'étendre, je ne vois plus guère qu'une objection contre mon système, & qui pourra m'être faite de la part de nos profonds

politiques modernes, qui, généralement parlant, n'adoptent guère que ce qui cadre avec leurs opinions, lesquelles pourtant ne sont pas toujours en possession de plaire à tout le monde. Dès-là, je serois peu surpris de voir quelqu'un de ces Messieurs regarder cet Ouvrage, comme aussi bizarre que frivole; sur-tout lorsqu'on est convaincu que les vieillards ne sont à leurs yeux qu'autant de fardeaux aussi nuisibles qu'embarrassans, dont l'Etat ne peut jamais être trop tôt délivré. Et c'est sans doute, à ce que je présume, sur ce principe que quelques nations Indiennes célèbrent dans leurs familles une grande fête, lorsque leurs Chefs touchent à la décrépitude, & qu'elles les assomment à la fin d'un repas (1). » Quel bien, disent-

(1) Je me rappelle d'avoir lu, depuis peu, dans un certain Auteur françois, que non loin de la *Baye d'Hudson*, il est des Nations barbares, chez lesquelles cette coutume est depuis long-tems établie. Il dit même avoir été présent à l'une de ces fêtes, à la fin de laquelle un fils coupa la gorge à son père. Je ne me rappelle pas qu'il ait

» ils , peut-il revenir à la société de nour-
» rir des gens qui lui sont devenus inuti-
» les ? & qui , sur - tout , en partant de
» leur systême , ont cessé d'être propres
» à la propagation ? » Des réflexions de
cette espèce peuvent sans doute induire
ces archipenseurs à croire , quelle que soit
l'opinion qu'ils puissent avoir de mes argu-
mens , à ne regarder mon livre qu'avec le
plus grand mépris. Et , dans ce cas , me
voilà donc forcé de démontrer autant qu'il
est en moi , que quelque plausibles & quel-
que raffinées que puissent sembler leurs
maximes , elles ne sont pas moins très-
éloignées d'être ou justes ou vraisembla-
bles (1).

cherché la cause de cet abominable usage. Mais je crois
pourtant , que d'après la description qu'il fait du pays , on
pourroit augurer que la difficulté d'y assurer sa subsistance
auroit pu le faire naître.

(1) On regardera peut-être ce que j'attribue à cette es-
pèce de *Sages* , comme une vraie exagération. Mais qui
voudra réfléchir sur les principes du Gouvernement de
Sparte , & sur le systême de morale , recommandé par *Ly-
corgue* ; pensera peut-être un peu différemment. Ne croyons

C'est un fait si bien établi, qu'il ne pourra me coûter beaucoup à prouver que la plupart des désordres & des mal-

pas pourtant que ces austères Politiques soient les seuls qui se soient senti du penchant pour une telle doctrine. Nous trouvons dans tous les âges du monde de diligents & raffinés Ecrivains qui ont envisagé le vieil âge, non-seulement comme un malheur, mais comme une espèce de crime de lèse-société. Témoin *Cornelius Gallus*, l'un des favoris d'*Auguste*, Patron de *Virgile* & d'*Horace*, qui nous peint ainsi la vieillesse :

*Stat dubius, tremulusque, senex, semperque malorum
Credulus & stultus, qua facit ipse timet.*

Laudat preteritos, presentes despicit annos :

Hoc tantum in rectum quod facit ipse putat.

Ce qu'on pourroit, peut-être, paraphraser de la manière suivante :

Le vieillard, ombrageux, défiant & timide,
Grand prôneur du passé, détracteur du présent,
Entêté comme un sourd, vain comme un sot enfant,
Pèse tout, prévoit tout, sur rien ne se décide,
Présume tout savoir, & pouvoir faire tout,
Ecoute avec humeur, & contredit par goût!

*D. L. P****

Ce portrait, en général, n'est souvent que trop vrai! Il est pourtant, on doit en convenir, plus d'une exception à cette règle, ainsi qu'à beaucoup d'autres.

Note du Traducteur.

heurs de bien des familles , & même des Nations, ne proviennent que de la chaleur des passions de l'homme , & de la pente naturelle qui les conduit jusqu'au desir de les satisfaire , fuisse aux dépens de leur fortune , & par fois de leur honneur même , dès-là très-nuisibles au bien de la société. Je ne saurois m'empêcher de penser qu'il pourroit être un moyen de prévenir ou de diminuer ces maux réels , si nous pouvions augmenter le nombre de ceux qui par leur âge se trouveroient exempts de ces sortes d'excès , ne seroient par cette seule raison que plus capables de conduire avec autant de prudence que d'intégrité les affaires & publiques & privées.

Il est à remarquer que dans les Etats bien gouvernés , une certaine maturité d'âge est requise pour être admis , non-seulement pour administrer les affaires publiques , mais encore les propres affaires particulières à ceux auxquels on les confie ; & l'on doit aisément sentir quelles

peuvent en être les raisons. Donc , pout peu que la tranquillité & le bonheur du genre-humain nous intéresse , cette partie de l'objection ne fauroit être d'aucun poids. Quant à l'autre , eu égard à la génération , ce n'est en effet qu'une opinion aussi frivole que vaine ; car si dans les pays de la communion Romaine , les Monastères ne sont pas regardés comme de grands inconvéniens à cet égard , quoique remplis de célibataires de l'un & de l'autre sexe , pourquoi les hommes au-delà de soixante-dix ans , c'est-à-dire trop âgés pour procréer , en deviendroient-ils un dans quelque Pays que ce puisse être ? Dira-t-on encore (car que ne doit-on pas attendre de certains contradicteurs ?) dira-t-on , que ma doctrine pourroit tendre à surcharger la société d'une nouvelle augmentation de bâtardise ? Mais ce seroit volontairement oublier les principes que j'ai déjà posés. Car si , d'un côté , je plaide pour l'extension de la vie humaine , ce que je recommande expres-

sément de l'autre , est la méthode la plus propre à conserver les facultés du vieil âge , dans le maintien de l'ordre le plus rigide & le plus nécessaire à mon objet. D'ailleurs est-il fort à craindre que le nombre de ceux qui viendroient s'y assujettir , pût jamais devenir assez considérable pour être à charge à la Société? La nature même de ma pratique ne semble-t-elle pas avoir pourvu à cet inconvénient , en exigeant des vieillards une telle modération , & pour - ainsi - dire , une telle renonciation à soi-même , qu'on ne doit guère appréhender que ma méthode puisse un jour m'attirer un trop grand nombre de disciples. Ceci posé , j'espère qu'on pourra convenir , que loin d'avoir rien proposé qui pût préjudicier au bon ordre de la société , mon seul but ne fait prétendre en effet à prescrire , autant que j'ai cru pouvoir m'en flatter , qu'une bonne & sûre méthode pour produire en faveur de l'Etat un supplément de bons & graves Conseillers , capables de le

maintenir dans le meilleur ordre possible.

Je demande , à propos de ceci , qu'il me soit permis de citer un passage que *Cicéron* a mis dans la bouche de *Caton l'ancien* (1) ; & dans lequel ce dernier est censé répondre à l'objection même dont je viens de parler : » Si la pétulance (dit-il) & l'attrait du vice ont plus d'empire sur les jeunes que sur les vieux , quoique tous les jeunes n'en soient point également susceptibles , tels que ceux qui s'occupent le moins utilement ; il en est de même de cette espèce de maladie des vieillards , que l'on appelle vulgairement *radotage*. Cependant tous les vieillards n'en sont pas atteints ; *Appius* , pendant quelques années , fut regardé comme aveugle , & n'en gouverna pas moins sagement une famille composée de quatre grands garçons & cinq filles , quoi-

(1) *Cicér. de Senectute* , ch. 2.

» que livré par état à un grand concours
» de cliens , dépendans de lui , sa tête
» ne cessa pas d'être la même ; & quoi-
» que ses forces déclinaissent , ses sens ja-
» mais ne s'affoiblirent. Il conserva jus-
» qu'au dernier soupir son caractère &
» son autorité ; tout ce qui composoit
» son domestique lui étoit également
» soumis ; ses esclaves le craignoient , ses
» enfans le respectoient , tout ce qui l'en-
» touroit l'aimoit. Il maintint , en un
» mot , la discipline des anciennes mœurs ,
» & fit honneur au nom Romain , en pré-
» servant sa famille de la contagion des
» modernes. Il est donc vrai que le vieil
» âge peut conserver une supériorité
» agréable , s'il est jaloux de ses préro-
» gatives ; si dans tous les cas il fait
» faire valoir ses droits ; si sa foiblesse
» ne le trahit jamais. De même que je
» rends justice à quelques qualités esti-
» mables chez quelques jeunes gens , de
» même la jeunesse , ou plutôt la vigueur

de l'esprit , me paroît extrêmement
louable dans les vieillards ; car tant
qu'ils savent la conserver , quoique le
corps se ressent des effets de l'âge ,
la judiciaire n'en est pas moins tou-
jours la même. Je m'occupe actuelle-
ment du septième Livre de mes *Anti-*
quités , ainsi que d'une ample Collec-
tion d'anciens matériaux que je crois
propres à mon objet. Je revois même ,
avec attention , & quelquefois les *Orai-*
sons & Plaidoyers que je fis autrefois
dans certaines causes capitales ; j'en-
tretiens mes connoissances particuliè-
res dans les sciences Augurales , Pon-
tificales , ainsi que dans celles des Loix
civiles , & trouve encore le tems de
lire beaucoup de Livres grecs. J'use en-
fin très constamment de la méthode *Py-*
thagoricienne , pour exercer utilement
ma mémoire , & ne manque point de
me rappeler chaque soir tout ce que
j'ai pu dire , entendre , ou faire pendant

» le cours de la journée. Tels sont les vrais
» exercices de l'esprit, & au moyen des-
» quels, ainsi que dans un char, l'homme,
» pour-ainsi-dire, prend l'air. Et tant que
» je m'en trouverai capable, je m'attris-
» terai peu de la décadence du corps.
» Je suis toujours aux ordres de mes
» amis, j'assiste fréquemment aux plaids,
» & me distingue même encore quelque-
» fois dans des débats, où l'homme inf-
» truit triomphe plus aisément à l'aide
» de ses facultés intellectuelles, qu'un
» autre ne peut faire ailleurs à force de
» bras. Mais si j'étois un jour assez mal-
» heureux pour me voir confiné dans
» mon lit, incapable alors de me livrer
» à mes occupations ordinaires, j'ose
» croire pourtant que l'espérance de pou-
» voir bientôt les reprendre, suffiroit pour
» me consoler & m'engager à prendre pa-
» tience. Mais, grace au ciel, je n'entre-
» vois encore aucun motif de crainte à
» cet égard ; j'ai été assez bon ménager

» de mon tems , pour me flatter de ne
» me pas ressentir sitôt du déclin de l'âge.
» Avec une telle conduite , l'homme
» verra tomber insensiblement sur lui
» les années , il ne vieillira que par de-
» grés , & sans presque s'en apperce-
» voir , que dis-je ? même en touchant
» à sa fin , il en fera de lui comme d'une
» maison , qui doucement s'écroule &
» tombe sans bruit , & sans faire mal à
» personne. »

Un tableau de cette espèce (il faut en convenir) en dit beaucoup plus contre l'objection dont je viens de parler , que tout ce que je pourrois jamais imaginer pour la défense de mon systême.

On doit encore , & sur-tout observer , que pour pouvoir atteindre à la perfection de certaines sciences , il faudroit une plus longue vie que celle dont les hommes , assez généralement , jouissent. Pour peu que nous jettions les yeux sur les progrès dont elles ont été susceptibles ,

nous ferons forcés de convenir que nous les devons principalement à ceux d'entre les hommes qui se sont constamment occupés de ces sortes d'études pendant le cours de plusieurs années. Les derniers Ouvrages d'*Aristote* sont regardés comme les plus parfaits. Il en est de même de ceux de *Sénéque* ; & l'on fait que c'est dans un âge très-avancé que l'un & l'autre les ont écrits. Nous pouvons en dire de même de nos Philosophes modernes, tels que *Gassendi*, *Bacon* & *Newton*. L'âge tranquille & moins susceptible de certaines passions, est sans contredit le plus propre à la profondeur des réflexions d'où partent des lumières utiles à l'humanité, & desquelles une mort prématurée nous auroit sans doute privés. On ne pourra du moins pas nier que les inventions mécaniques, eu égard à l'art de guérir, ont besoin d'une plus longue vie pour être portées à leur perfection ; & que nombre de découvertes également avan-

tageuses, telles que les Manufactures & autres, ne sont restées au point où elles avoient été portées d'abord, que par la mort de leurs premiers inventeurs. Et que d'exemples n'en pourrions-nous pas rapporter!... Ajoutons à ceci, que l'entreprise d'un nouvel établissement quelconque, soit en défrichement, soit en plantations nouvelles; que les réformes entreprises de quelques sociétés; que de soumettre enfin à l'ordre un grand Etat, d'y amener par degré un peuple qui depuis long-tems n'en avoit point ou peu connu, requièrent nécessairement un esprit de suite, ne peut guère être soutenu avec la vigueur & la constance requises pour l'amener à bien, que par la durée nécessaire à des jours de celui qui en conçut le projet. Si *Louis XIV*, par exemple, est parvenu à changer presque totalement la forme de la France, pourroit-on ne pas l'attribuer à la longueur de son règne, qui l'a mis dans le cas de

voir réussir la plupart des projets qu'il avoit ou imaginés , ou qui lui avoient été suggérés pour parvenir à cette utile fin ? Tandis que la mort prématurée du célèbre *Czar Pierre I.* a fait abandonner , ou mettre dans l'oubli , la plupart de ses grandes idées , au point que ses vastes Etats n'eussent pas tardé à retomber dans leur précédente barbarie , c'est-à-dire dans l'espèce de nullité où ils sembloient être avant ce grand homme , dans l'Europe , si par un de ces heureux hazards , auxquels il est difficile de pouvoir s'attendre , la plupart de ses successeurs n'eussent pas persisté dans la poursuite & l'exécution de ses places ?

Nous pouvons donc aisément concevoir qu'une extension de vie , telle que celle que notre ouvrage exige , de mettre quelqu'un à portée de procurer un grand bien à l'humanité , loin de contribuer à surcharger la société d'une race de vieil-

lards, ne pourroit au contraire que lui faire acquérir de respectables têtes citoyennes, & telles qu'il les faut nécessairement pour hâter les vrais progrès des sciences, la perfection & l'exécution des découvertes relatives à la mécanique, ainsi que de contribuer, à tous égards, au bien-être des hommes.

Je crois donc, en un mot, être dans le cas de pouvoir conclure, qu'en partant des réflexions qu'a fait naître en moi l'ancienne inscription concernant *Hermippus*, j'ai non-seulement exercé, en l'amusant, mon imagination, ainsi peut-être que celle des savans; &, en outre de leur avoir suggéré l'idée de plus d'une remarque à faire, indépendamment des miennes, & dont il est très-possible que mes semblables puissent, sans miracle, un jour se trouver bien. Eh! quel plaisir pour moi, si quelque habile & persévérant Physicien, que j'aurois eu le bonheur de mettre sur les

voies de cette grande & glorieuse entreprise, pouvoit, en se dévouant à la poursuite, voir ses travaux couronnés d'un succès digne de flatter & d'animer ses espérances ! Car enfin si la première idée de la recherche de la *Pierre philosophale* a été généralement regardée comme un rêve, que de découvertes utiles, & de plus d'un genre, n'a-t-on pas dues à ceux qui, en s'attachant avec ténacité, à la trouvaille d'un objet prétendu chimérique, n'ont pas été trouvées, chemin faisant, par plus d'un grand Philosophe !

Quoiqu'on puisse après cela penser de mon système, je ne crois pas pouvoir affirmer de bonne-foi que je me flatte de l'avoir au moins rendu probable, en prouvant autant qu'il pouvoit être en moi, que l'*Anhelitus puellarum* est à beaucoup d'égards, le souffle de la vie ; j'espère même en conséquence être parvenu à détruire, sans retour, quelques

préventions faites pour affecter les ames même aussi honnêtes que sensées , quant à ce qui touche le terme prescrit par la nature à la vie humaine , & à la prétendue impossibilité de la prolonger par les secours de l'art. Je me suis également attaché dans le cours de cette Dissertation à recueillir sur ce sujet le sentiment de plusieurs grands hommes , qui ont pensé , ou m'ont paru penser ainsi que moi sur cet objet , & par-là fourni aux Lecteurs curieux l'occasion de sonder plus profondément leurs vraies opinions , & les mettre à portée de les justifier , à supposer qu'après mûres réflexions , ils pensent que je les aie mal interprêtées.

S'il étoit possible que ceci ne pût contribuer à jeter un plus grand jour sur cette matière , il se peut néanmoins qu'il puisse indiquer les moyens d'amener au jour plus d'une chose vraiment importante. Nous avons prouvé jusqu'à l'évi-

dence , par nos citations des plus anciens Auteurs , que nombre de découvertes qui ont rendu les Modernes fameux , étoient déjà connues aux Savans des premiers tems ; d'où nous pouvons raisonnablement conjecturer , que bien d'autres choses pouvoient leur être connues , & que nous n'ignorons pas moins , attendu qu'il est peu de contrées où les anciens monumens se rencontrent aujourd'hui. Nous ne disconvenons pourtant pas moins des marques sensibles de l'excellence de leurs talens , qui surpassoient infiniment celle des talens modernes , & qui ne prouvent peut-être que trop qu'il est en effet dans les Arts de cette espèce bien des choses maintenant perdues pour nous. C'est même un grand préjugé en faveur de l'Antiquité , que le plus ancien bâtiment du monde , c'est-à-dire , le Temple de *Thésée* à *Athènes* , soit éminemment le plus beau qui jamais ait été construit ; qu'en fait de littérature même ,

Homère & Hypocrate prouvent très-pleinement, qu'en fait de génie & d'industrie, les premiers âges n'ont point encore eu de rivaux.

Il est plus d'un chemin pour arriver au vrai savoir; nous y pouvons quelquefois aussi-bien atteindre en reculant qu'en allant en avant, & profiter autant peut-être en découvrant la fausseté des préventions des Modernes, qu'en réfutant les erreurs des Anciens. Le grand Lord de *Vérulam* (le Chancelier *Bacon*) a très-bien observé qu'un grand savoir nous préserve des erreurs dans lesquelles nous tombons souvent, pour n'en avoir par fois qu'un très-modique. Lorsque les Modernes commencèrent à connoître *Hérodote & Pline*, ainsi qu'à réfléchir sur leurs Ouvrages, ils n'y virent que des choses incroyables & pleines d'absurdités; mais aujourd'hui, plus familiarisés avec la Philosophie expérimentale, nous commençons à concevoir une meilleure

opinion de ces Auteurs, & nous nous trouvons forcés d'avouer, qu'en bien des cas, la sagacité peut tenir lieu d'expérience. Je suis pourtant prêt d'avouer, à mon tour, que dans quelques parties des sciences, nous avons surpassé de beaucoup les Anciens; mais nous en croyons-nous infiniment plus prêts de la perfection? Et nos propres découvertes même ne le prouvent-elles pas? Nous croyons aux effets de la gravitation, nous voyons que tous le mécanisme de l'Univers en est absolument dépendant; mais la cause, jusqu'à présent, en est-elle moins inexplicable? N'en est-il pas de même de l'aiguille aimantée, inconnue à l'Antiquité; mais la cause de ses variations en est-elle moins secrète? Nous avons travaillé sans doute à découvrir, ainsi qu'à déterminer la cause de ces deux phénomènes, & même au point d'espérer qu'on pourra tirer un grand parti de nos conjectures; mais nous n'en sommes pas

moins , à cet égard , réduits au plus humiliant silence ! Si nous voulons nous préserver d'être trompés , gardons-nous de toute espèce de bigotteries ; s'il ne faut pas que notre vénération pour les Anciens soit poussée trop loin , nous ne devons pas craindre d'user d'une honnête liberté envers les Modernes : ce n'est pas notre affaire de prodiguer notre admiration , mais de chercher à nous instruire.

Dans la même vue de parvenir jusqu'à la vérité , en présentant l'objection que j'ai entrepris de traiter sous différens aspects , j'ai recueilli & sincèrement rapporté les opinions des autres , & raisonné sur elles avec la même franchise que je desiré qu'on raisonne sur les miennes. J'ai mis sous les yeux du Lecteur les divers sentimens des Astrologues , ainsi que des Philosophes hermétiques , relativement à mon inscription , en lui laissant la liberté de décider , s'ils sont plus

vraisemblables que moi , ou si nous nous sommes également trompés ; c'est-à-dire , si cette même inscription ne renferme peut-être pas un autre sens ou secret caché , peut-être plus probable que nous ne l'avons imaginé. J'ai même proposé , & propose encore , une recherche qui pourroit vraisemblablement être très-utile ; & après avoir prouvé sans réplique , qu'il est possible , & même praticable , d'étendre le cours de la vie au-delà de ses limites ordinaires , il en pourra de même résulter un avantage assez réel & assez précieux , pour qu'une telle découverte ne soit pas regardée comme aussi ridicule que frivole.

J'ai fait , tant pour mon propre amusement que pour celui de mes Lecteurs , de fréquentes excursions , eu égard aux passages les plus curieux , extraits des meilleurs & plus rares Ouvrages ; & j'espère qu'on voudra bien le pardonner , à mon intention d'indemniser mes Lecteurs

de la peine & peut-être de l'ennui que pourroit produire en eux la lecture de ce Traité, & sur-tout à ceux mêmes que rien n'aura droit de convaincre de la vérité, ou de l'impossibilité de mettre mon système en pratique. Je pourrai du moins dire, & pour mon Livre & pour moi-même, rien, de ce qui s'est pû trouver à ma portée pour tâcher de le rendre aussi agréable qu'utile, ne fut négligé de ma part, dans la vue de n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Sur quoi j'ose concevoir l'espérance, que si quelqu'un le jugeoit digne de sa critique, il me feroit la grace de le traiter avec la même candeur & l'honnêteté dont moi-même ait, je crois, donné l'exemple dans cette Dissertation, & non pas avec cette pédantesque amertume qu'on n'apperçoit aujourd'hui que trop souvent chez certains *Zoïles* subalternes, d'autant plus avides de déterrer & de mettre au grand jour les défauts des autres, qu'ils se sentent

sentent incapables de manifester en eux quelques qualités louables ; plus glorieux enfin de renverser un édifice érigé par un autre , que de s'acquérir une renommée légitime , en tâchant d'en élever eux-mêmes une autre qui soit en effet plus estimable.

Je finirai par dire qu'on ne pourra du moins m'accuser d'avoir été assez ridiculement vain pour avoir entrepris de vouloir démontrer , en dépit du sens commun , ainsi que de l'intérêt de l'espèce humaine , une espèce de paradoxe , tels que l'*Encomium Moria* (l'Eloge de la Folie) l'*Apologie de l'Ivresse* , & autres ; mais au contraire , de n'avoir eu d'autre but que celui de l'utilité publique , & le desir d'y pouvoir contribuer. Ce fut en partant des mêmes principes que notre célèbre Docteur *Hervey* établit & proposa sa doctrine concernant la *circulation du sang* ; C'est également sur la même bête que pose la Philosophie de notre grand *Isaac Newton* , qui est peut-

être la plus grande & la noble production de l'esprit humain. Dieu me garde pourtant d'avoir dessein de me comparer soit à l'un soit à l'autre de ces deux respectables personnages! Tout ce que j'ambitionne de la part de mes Lecteurs, en partant de ces remarques, est que si en établissant un nouveau systême quelconque, les plus grands génies ont désiré qu'on eût pour eux quelque indulgence, il ne leur semble pas étonnant, qu'en égard à ma médiocrité, en comparaison d'eux, je puisse me prévaloir du droit d'en mériter bien plus encore!

É P I L O G U E.

UN *Pyrrhonien* soutiendra,
 „ Que telle chose ne peut être ? „
 Un Sage qui, bien cherchera,
 Pourra la rencontrer peut-être!

Fin du Tome second.

